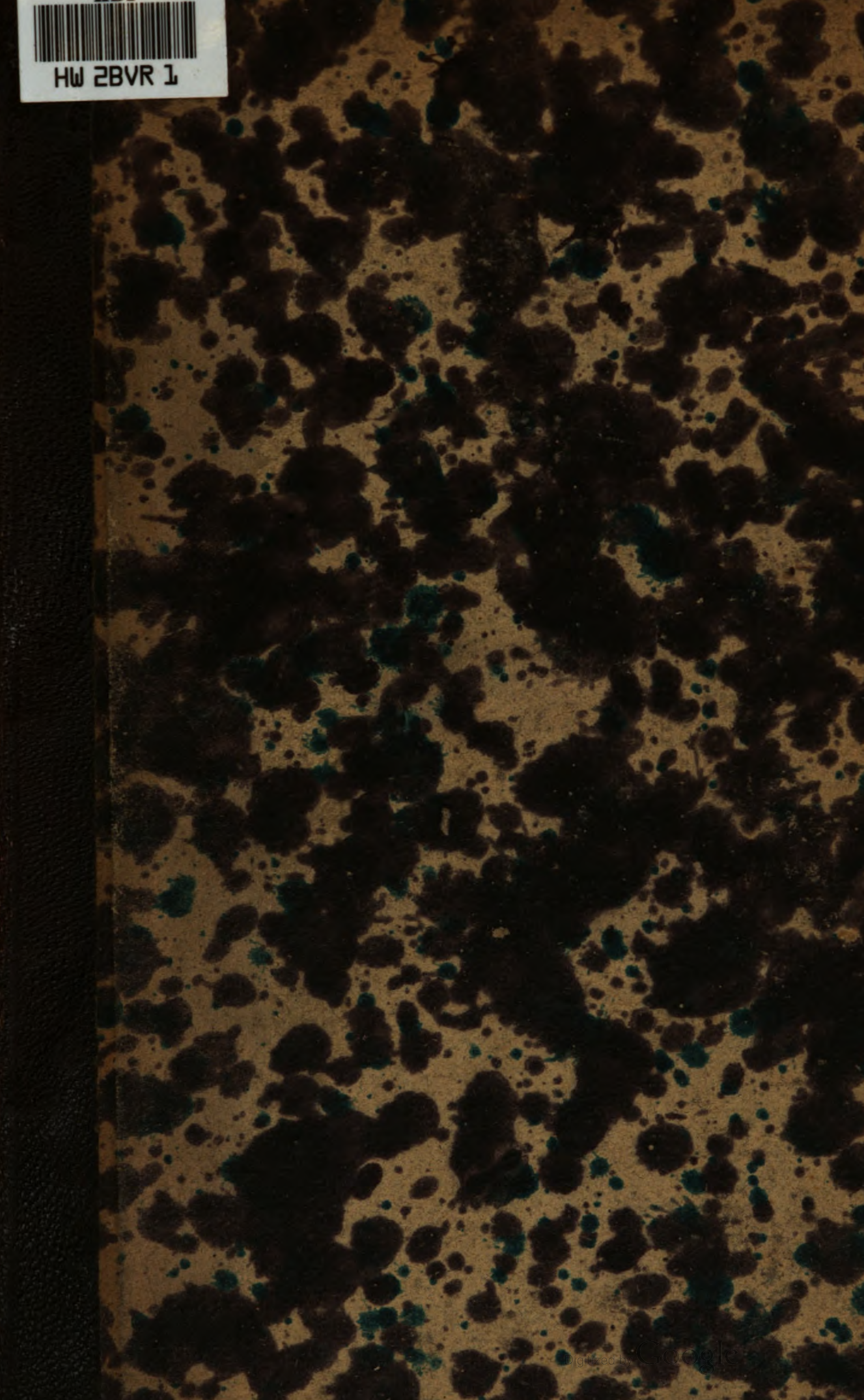
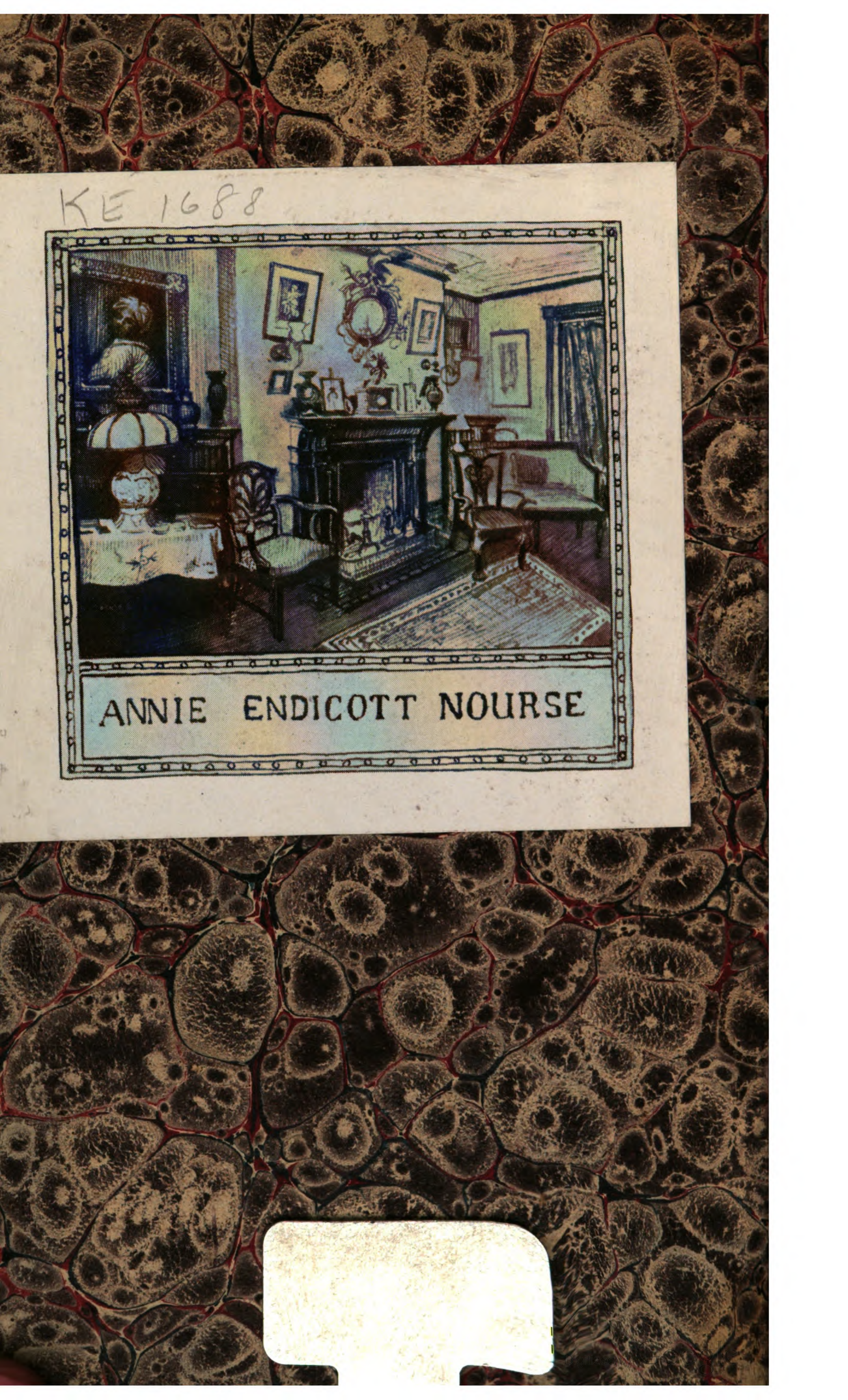

HW 2BVR 1
Digitized by Google


KE 1688
ANNIE ENDICOTT NOURSE



1,50

LE RÈGNE

DE

CHARLEMAGNE.



CHARLEMAGNE,

Roi des Français, et Empereur d'Occident.

LE RÈGNE
DE
CHARLEMAGNE,
ROI DE FRANCE
ET EMPEREUR D'OCCIDENT;

Par P. N. Rougeron.

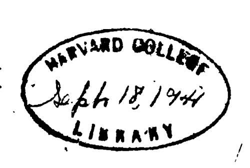
Seconde Édition, revue et corrigée par l'Auteur:

Avec le Portrait de CHARLEMAGNE.

PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE L'HIRONDELLE, N.° 22.

1817.



Miss Annie E. Nourse.

LE RÈGNE

DE

CHARLEMAGNE,

ROI DE FRANCE

ET EMPEREUR D'OCCIDENT.

INTRODUCTION.

Les derniers rois de la première dynastie avoient dégénéré de ces vertus guerrières et de cet esprit de domination et d'indépendance qui formoient le caractère principal des fondateurs de la monarchie française. Leurs mains débiles ne soutenoient plus qu'avec peine ce sceptre entouré de si grands souvenirs, que plusieurs de leurs ancêtres avoient porté avec tant de dignité et avec tant de gloire. On ne reconnoissoit plus le sang de ces anciens héros, si jaloux de leur autorité, dirigeant par eux-mêmes les détails des affaires publiques, la plupart

A

élevés dans les camps, nourris au milieu des combats, accoutumés à supporter les fatigues, les privations, et passant la plus grande partie de leurs jours sous la cuirasse et sous les tentes. Leurs descendans, comme abâtardis et tombés dans un état d'avilissement et de dégradation, déshonoroient la majesté du diadême et laissoient à leurs courtisans le soin du gouvernement et l'administration du royaume. Les maires du palais qui, dans l'origine de leur charge, n'étoient simplement que les chefs des officiers domestiques du prince, s'affranchirent bientôt de cet état de dépendance, et pendant que leurs maîtres s'endormoient tranquillement dans les bras de la mollesse et de la volupté, ces sujets ambitieux augmentèrent insensiblemeut leur pouvoir, devinrent avec le temps intendans généraux du palais et juges de ceux qui l'habitoient. A mesure que les rois oublioient leur dignité et laissoient échapper de leurs mains les derniers restes de leur autorité usurpée, le titre de maire devenoit plus

important, et s'entouroit de jour en jour d'une plus grande puissance. Ces courtisans habiles, astucieux, profitèrent de l'inertie de leurs maîtres pour les avilir et les corrompre, afin de pouvoir plus facilement les dominer et les asservir.

« Les premiers descendans de Clovis, dit » Mezerai, avoient mesuré leur bonheur » sur la gloire et l'étendue de leur empire; » mais les suivans, à commencer à Clovis » II, laissant empiéter l'autorité des maires » du palais, firent consister leur dignité » à passer toute leur vie dans l'exemption » des soucis, et dans une molle oisiveté. » On ne les voyoit point en public, encore » moins à la tête de leurs armées : on les » trouvoit seulement dans le fond de leur » palais, au milieu d'une troupe de fem- » mes, où ils ne s'entretenoient que de » discours capables de les plonger dans » la volupté. Si quelqu'un avoit affaire » à eux, il n'étoit pas admis en leur pré- » sence, mais renvoyé au maire du palais. » Cependant, de peur que le peuple ne

» lès méprisât, et afin qu'il connût à qui
» il rendoit obéissance, les maires faisoient
» paroître les rois le premier jour de mai,
» parés des ornemens royaux, avec la
» couronne sur la tête, et le sceptre à la
» main, montés sur un charriot traîné par
» des bœufs au milieu de la ville (1). En
» cet état ils recevoient les acclamations
» du peuple et les présens qui leur étoient
» faits; et dès que le jour étoit sur son dé-
» clin, on les faisoit rentrer dans leur pa-
» lais. Ainsi moins ils prenoient de part aux
» affaires du royaume, plus les maires
» étendoient leur autorité et devenoient
» puissans. Cette autorité s'accrut telle-
» ment, et par le temps et par leur adresse,
» qu'il eût été difficile à ces rois, quand
» même ils l'eussent voulu, de la renverser,

(1) Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.

BOILEAU.

» si profondes en étoient les racines. Ainsi
» les rois, à compter même depuis Dago-
» bert, s'étant mis sous la tutelle des mai-
» res, se courbèrent, pour ainsi dire,
» pour leur servir de marche-pied à mon-
» ter à la royauté; c'est-à-dire que l'au-
» torité des maires absorba la puissance
» royale ».

Ce fut ainsi que par suite de la foiblesse des princes, on vit tout-à-coup des officiers subalternes honorés du titre imposant de premiers ministres du royaume, et investis d'un pouvoir sans bornes. Bientôt ils parurent à la tête des armées; ils gouvernèrent même l'Etat pendant la minorité des enfans du roi Dagobert. Ils eurent le talent de rendre cette place éminente comme une espèce d'héritage pour leur famille, et tandis que les monarques, ne conservant qu'un fantôme de royauté, restoient concentrés dans leur palais, occupés de plaisirs et de divertissemens, ces sujets ambitieux se rendoient les chefs de l'administration et les arbitres de toutes les affaires; ils recevoient les

ambassadeurs des puissances, soutenoient les guerres, et dictoient les traités : leur volonté seule servoit de loi. Ils commandoient en maîtres, plus souverains que le souverain lui-même.

Enfin leur pouvoir alla toujours croissant jusqu'au moment où l'un d'eux, consommant l'ouvrage commencé par ses prédécesseurs, écrasa sous le poids de son autorité le dernier des rois nommés *fainéans* (1), et fonda une dynastie nouvelle sur les ruines de la dynastie expirante.

Pepin le Gros ou d'Heristal, Charles

---

(1) Faut-il croire que les derniers rejetons de la race mérovingienne aient tous mérité ce surnom avilissant que des historiens leur ont donné si gratuitement ? Ces princes ne durent-ils pas leur renversement du trône à une trop grande bonté, à une trop grande condescendance, autant qu'à cet abandon des rênes de l'Etat à des courtisans qui les tinrent en tutelle et qui les trahirent ? — Il est de l'intérêt des souverains de ne donner leur confiance qu'à des hommes sûrs et qui leur soient sincèrement et inviolablement attachés ; ils doivent avoir constamment pour principe, de gouverner toujours par eux-mêmes et de ne jamais se dessaisir de leur autorité.

Martel et Pepin son fils, successivement maires du palais, s'étoient rendus célèbres par leur valeur et leur intrépidité dans les combats. Leurs exploits militaires avoient ajouté à la splendeur de leur maison déjà comblée d'honneurs et de puissance. Le dernier Pepin venoit tout récemment de faire respecter la souveraineté de la France par ses conquêtes et par la défaite des ennemis de l'Etat. Son courage avoit dompté et humilié les Allemands, les Bavarois et tous les peuples voisins, jaloux de la gloire du nom français.

On avoit cherché à anéantir dans le cœur des peuples ce respect religieux, conservé depuis long-temps pour le sang de Clovis; la couronne chanceloit sur la tête de ses successeurs. Le trône réclamoit un prince fort et courageux pour tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement. La France étoit appelée à de grands changemens, et le siècle étoit mûr pour les événemens inattendus qui se préparoient !...........

Dans cet état de choses, Pepin convo-

qua en la ville de Soissons, pour le premier mars de l'an 752, l'assemblée générale des grands et des prélats du royaume. Dans cette réunion, ses partisans proposèrent de déposer Childéric, le roi régnant, et de mettre la couronne sur la tête de Pepin; cette proposition ne fut point débattue et passa à l'unanimité. En conséquence de cette délibération, Childéric, déclaré incapable de porter le sceptre, sous le prétexte de la foiblesse de son esprit, fut rasé et enfermé dans le monastère de Saint-Bertin. Ce malheureux prince, dépouillé de ses Etats, mourut trois ans après dans cette retraite, ayant à peine atteint sa vingt-quatrième année. Avec lui finit la première dynastie.

Quelques historiens prétendent que le pape Zacharie fut consulté sur cette affaire d'Etat, et que l'explication que donna ce pontife parut favorable à Pepin contre Childéric, et influa d'une manière efficace sur la détermination des Français. Le pape, dit-on, répondit que celui qui avoit en

main l'autorité pouvoit y joindre le titre de roi.

L'inauguration des chefs de l'Etat avoit consisté jusqu'alors à les porter sur un bouclier autour du camp, à les montrer aux soldats et aux commandans de l'armée. On élevoit quelquefois un trône sans dossier, sur lequel se plaçoit le nouveau monarque, revêtu de l'habit royal, tenant en main le sceptre avec la couronne sur la tête. C'étoit là toute la pompe qui entouroit nos premiers rois lors de leur avènement au trône. Pepin changea cette coutume purement militaire, et introduisit le premier dans la monarchie la cérémonie religieuse du sacre, en se faisant oindre, selon l'usage des rois Juifs, d'une huile consacrée par la bénédiction des pontifes. Il reçut d'abord dans la ville de Soissons l'onction sainte des mains du légat du Saint-Siège, Vinfride, archevêque de Mayence, prélat plus connu dans l'histoire sous le nom de saint Boniface. Le nouveau souverain fit couronner avec lui la reine Berthe, sa femme.

Quelques années après, le pape Etienne III ayant fait un voyage en France, Pepin saisit cette occasion de faire renouveler par le pontife en personne la cérémonie de son sacre, qui eut lieu cette fois dans l'église de Saint-Denis. Charles et Carloman, deux de ses fils, furent couronnés avec leur père. Le premier de ces jeunes princes est ce Charlemagne, *Carolus Magnus*, dont nous nous proposons d'écrire l'histoire.

Pepin étoit d'une petite taille, ce qui le fit surnommer *le Bref*: malgré ce désavantage, ce souverain néanmoins avoit reçu de la nature une force de corps si extraordinaire, que, dans tout l'empire qu'il gouvernoit, il eût été impossible de trouver un bras comparable au sien. Cette supériorité compensoit en lui la privation des avantages extérieurs, à la possession desquels on attachoit tant de prix dans ces siècles à demi-barbares.

Les combats de bêtes féroces étoient alors les spectacles dominans. Le monarque, se trouvant à l'abbaye de Ferrière,

donna pour divertissement à la cour le combat d'un lion contre un taureau. Dans le moment où ces terribles animaux étoient acharnés l'un contre l'autre : « qui de vous, dit Pepin, adressant la parole aux seigneurs qui l'environnoient, qui de vous se sent assez de courage pour aller séparer les deux combattans » ? Personne n'ayant osé tenter un coup si hardi, le prince s'élance par dessus la barrière, coupe la gorge du lion, abat la tête au taureau, et se tournant vers les courtisans : « Pepin *le Bref* vous semble-t-il digne de vous commander! » Toute la cour resta étonnée de sa force prodigieuse et de sa mâle intrépidité. « David étoit petit, ajouta Pepin ; mais son bras vigoureux terrassa l'orgueil du géant qui osa le mépriser ».

Après avoir affermi son autorité au dedans et rendu son nom redoutable au dehors, le chef de la seconde dynastie termina sa carrière, et, selon ses dernières volontés, il fut enterré en dehors de l'église de Saint-Denis, devant la porte prin-

cipale, le visage contre terre et dans l'humble situation d'un pénitent, à cause, dit ce prince, des péchés de son père Charles Martel.

On plaça dans la suite pour tout éloge, sur son tombeau,

Ci gît le père de Charlemagne.

Inscription courte et simple, qui fait voir que Pepin fut encore plus grand et plus renommé par son fils qu'il ne l'avoit été par lui-même.

CHARLEMAGNE ROI.

§. I.er

Naissance de Charlemagne. — Partage des possessions françaises entre lui et son frère Carloman. — Couronnement des deux rois.

Le nom de Charlemagne réveille de grandes idées et de grands souvenirs. Son règne est une des plus belles et des plus mémorables époques de la gloire et de la prospérité nationales. Dirigée par un génie supérieur à celui des autres rois, la France devint elle-même supérieure à toutes les puissances du monde; et sous un chef magnanime dont la vie entière n'est qu'un enchaînement de travaux précieux à l'humanité, de prodiges et de victoires, elle parut avoir sur l'Europe étonnée le même ascendant et la même prépondérance que Rome autrefois, dans les beaux jours de son empire, avoit acquis sur l'univers entier.

Charlemagne, ou Charles-le-Grand, naquit selon l'opinion la plus commune, du 26 février au 2 avril 742, à Ingelheim, château situé près de Mayence. Plusieurs villes se sont disputé l'honneur d'avoir donné naissance à ce héros.

On ne sait rien de bien positif de son enfance et de son éducation; l'histoire nous parle pour la première fois de ce prince lors du voyage que fit en France le pape Etienne III, à la rencontre duquel il fut envoyé par le roi Pepin. Charlemagne fit ses premières armes à l'âge de 19 ans, en 761, sous son père qui étoit alors en guerre avec Gaiffre, duc d'Aquitaine.

Pepin, en mourant, avoit partagé ses Etats entre ses fils Charles et Carloman. Les historiens varient sur le nom des provinces françaises assignées par le feu roi à chacun de ses deux enfans; mais il seroit inutile de chercher à éclaircir cette difficulté, puisque les dernières volontés du prince ne furent point exécutées. Après sa mort, les grands de l'Etat s'assemblèrent,

et sans respecter les résolutions du feu roi, ils procédèrent incontinent à un nouveau partage.

D'après des dispositions ultérieures, Charles eut pour lui la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine; Carloman l'Austrasie et toute la France Germanique. Tous deux furent couronnés le même jour, 9 octobre 768 ou 769, Charles dans la ville de Noyon, Carloman dans celle de Soissons. L'honneur de sacrer nos souverains n'appartenoit alors à aucune ville en particulier; cette prérogative ne fut attribuée spécialement au siège de Reims que dans le douzième siècle, sous Louis le Jeune. Philippe I.er du nom est celui de nos rois qui y fut sacré le premier.

---

§. II.

Mésintelligence entre les deux Souverains. — Guerre d'Aquitaine (770).

La concorde ne régna pas long-temps entre ces princes : égaux en grandeur, en autorité, en puissance, l'un ne vouloit plus voir en l'autre son égal. Bientôt l'ambition les désunit. Dès l'année 778, on voit Charles en possession d'une partie de l'Austrasie, qui par le partage appartenoit à Carloman. Les historiens du temps ne nous instruisent point des causes de l'infraction du dernier traité d'accommodement ; quoi qu'il en soit, Carloman conçut contre son frère un vif désir de vengeance; il nourissoit dans son cœur une animosité secrète qui étoit sur le point d'éclater : la guerre paroissoit inévitable ; une rupture ouverte alloit armer les Français contre les Français, quand un événement imprévu devint pour les deux frères un pressant motif de réconciliation.

Sous

Sous le règne de Pepin, père de Charlemagne, Gaiffre, duc d'Aquitaine, avoit usurpé les biens de plusieurs églises placées sous la protection de la France. Ce roi, après l'avoir sommé inutilement de les restituer, passa la Loire à la tête d'une puissante armée. Tout plia devant lui. Le duc se soumit, donna des ôtages, et le vainqueur se retira.

Mais bientôt, oubliant ses sermens, Gaiffre entre dans la Bourgogne et met tout à feu et à sang dans cette province. Pepin se hâte de rassembler une armée, fond de nouveau sur les Etats du violateur des traités, ravage son pays, assiège Bourges et la prend d'assaut. Le duc d'Aquitaine, forcé de s'enfuir devant les armées victorieuses d'un si redoutable ennemi, cherche à opérer une diversion, et envoie des détachemens pour dévaster le territoire français. Tous furent taillés en pièces et perdirent les capitaines qui les commandoient.

Le cours des expéditions militaires de Pepin fut interrompu par la désertion de

Tassillon, son propre neveu, qui, sollicité par Didier, roi des Lombards, s'échappa de l'armée de son oncle, et se retira en Bavière où il épousa Luitberge, fille du même Didier. La fuite précipitée du jeune duc, son alliance avec un roi voisin, les discours peu mesurés et même séditieux du fugitif devinrent suspects à Pepin. Il craignit qu'une ligue secrète ne se formât contre lui, et abandonnant ses conquêtes, il ramena son armée en France. Cette démarche eut tout le succès qu'il pouvoit désirer. Tassillon s'imagina que son oncle, irrité de sa conduite, alloit fondre sur son duché; il s'humilia, et les prières du pape obtinrent son pardon. Alors Pepin reprit ses premiers projets, il repassa la Loire avec la ferme résolution de poursuivre Gaiffre jusque dans ses derniers retranchemens.

Le malheureux duc d'Aquitaine manquoit de troupes suffisantes pour garder ses places. Il prit le parti de faire démanteler la plupart des villes, et ne réserva que les châteaux situés sur les montagnes les plus

escarpées et sur des rochers inaccessibles. Pepin releva les murailles des villes qui venoient d'être abandonnées par son ennemi, et y plaça de fortes garnisons. Gaiffre, devinant les projets du roi, sort de sa retraite et vient lui présenter la bataille. La fortune ne fut pas favorable au duc d'Aquitaine; battu sur tous les points, il dut à l'obscurité de la nuit le bonheur d'échapper au carnage

Cette victoire fit tout fléchir sous la puissance du vainqueur; la plus grande partie des villes se soumit et accepta la loi du plus fort. Remistain, oncle de Gaiffre, qui, après avoir embrassé la cause des Français, s'étoit de nouveau jeté inconsidérément dans le parti de son neveu, fut prit et amené au roi qui le fit attacher à une potence!..... Après cette barbare exécution, l'infortuné Gaiffre se trouva privé de tout secours; seul, sans appui, il erra de caverne en caverne, et fut tué par ses propres soldats. En lui finit la principauté d'Aquitaine qui, dès ce moment, fut réunie à la couronne. Tel étoit

l'état des choses quand Charlemagne monta sur le trône.

Nous allons voir bientôt se lever un vengeur pour réclamer les droits et la succession du dernier duc d'Aquitaine.

Hunaud, père de Gaiffre, outré d'avoir essuyé une défaite de la part des Français, et ne pouvant étouffer les remords du crime atroce dont il s'étoit rendu coupable envers Hatton, son frère, en lui faisant inhumainement crever les yeux, avoit, sous le règne de Childéric III, abdiqué ses Etats dans les mains de son fils, et embrassé imprudemment la vie monastique. L'ambition, le seul sentiment qui dominât profondément dans son ame, loin de se calmer dans le silence et dans le recueillement de la solitude, y prit au contraire de nouveaux accroissemens. Cette funeste passion se réveilla d'une manière violente dans le cœur du cénobite, dont les regards se tournèrent avec des regrets amers vers les grandeurs du monde qu'il avoit abandonné.

Dans le moment que la mésintelligence

dont nous avons parlé commençoit à régner entre Charles et Carloman, Hunaud sort tout-à-coup de son cloître, après vingt-quatre ans de retraite, et se montre à ses anciens sujets comme un libérateur envoyé du ciel pour briser leurs fers.

Soit qu'il eût gagné leur confiance dans le temps de sa domination, soit que ce peuple, portant impatiemment le joug, cherchât à rompre les liens qui l'attachoient à ses nouveaux maîtres et à rentrer dans sa première indépendance, Hunaud parvint à lever des troupes, et parut bientôt à la tête d'une armée, en état de soutenir ses prétentions.

L'Aquitaine se trouvoit au nombre des provinces assignées en partage à Charlemagne. Comme de pareilles entreprises pouvoient blesser également les intérêts des deux frères, ce prince ménagea une entrevue avec Carloman, qui consentit à l'aider de ses moyens et à le suivre pour étouffer cette insurrection dans ses commencemens. Les deux rois partirent ensemble, après avoir

réuni leurs armées ; mais dans la route, et avant d'avoir entamé aucune opération militaire, Carloman quitta brusquement son frère, et emmena les troupes qu'il avoit sous ses ordres, laissant à Charles seul tout l'embarras et toute la gloire de l'expédition.

La marche du jeune prince ne fut point ralentie par une désertion si subite et si inattendue. Tout plia devant son armée victorieuse. Pour se cacher et se dérober à la poursuite du conquérant, Hunaud eût cherché inutilement les lieux les plus secrets, les retraites les plus inaccessibles. Il venoit de se réfugier chez Loup I, duc de Gascogne, son neveu : il croyoit ses jours en sûreté dans cette asile ; mais Loup tenoit son duché de la bienfaisance de Charlemagne, comme fief relevant de la couronne, et il ne pouvoit conserver cette possession sans l'agrément du donateur ; mais Hunaud avoit eu la barbarie de faire crever les yeux à Hatton, père de Loup ; et quoique le temps qui efface tout, quoique des alliances et divers autres motifs eussent

pu faire oublier la noirceur de ce crime, et semblé rétablir la concorde dans les familles, les mêmes causes de défiance devoient toujours subsister et rendre suspecte et même dangereuse la retraite qu'Hunaud choisissoit dans sa fuite.

Charlemagne réclama le fugitif et exigea qu'il lui fût livré à discrétion. Ses titres de suzerain et de bienfaiteur à l'égard du duc de Gascogne, la terreur inspirée par ses succès, le souvenir de l'affront fait au malheureux Hatton, toutes ces considérations réunies influèrent sans doute sur la détermination de Loup. Sourd à la voix de la nature et de l'hospitalité, le neveu n'eût pas le courage de soustraire son oncle au sort qui l'attendoit, il le remit lâchement entre les mains du vainqueur qui le tint étroitement enfermé.

Pour assurer sa nouvelle conquête, Charlemagne fit bâtir sur la Dordogne un fort qui fut appelé Franciac, nom qui s'est perpétué sous celui de Fronsac, qu'il porte encore aujourd'hui.

§. III.

Troubles survenus à Rome. — Mariage de Charlemagne (770).

Etienne IV, qui occupoit la chaire de Saint-Pierre, avoit eu de fréquens démêlés avec Didier, roi des Lombards, ennemi constant des pontifes de Rome. Le pape avoit envoyé précédemment en France Sergius, trésorier de l'église romaine, pour réclamer la puissante protection des Français. Ce député, accompagné de Christophe son fils, arriva dans le royaume, lorsqu'il étoit plongé dans le deuil par la mort de Pepin. Les deux frères successeurs de ce prince, animés des mêmes dispositions envers le Saint-Siége, dépêchèrent à Rome des commissaires pour prendre une connoissance exacte des choses. On eut soin de donner à ces délégués du gouvernement français des troupes suffisantes pour secourir le pape au besoin. Le commissaire de Charlemagne revint en

France après avoir eu le talent de pacifier quelques troubles. Dodon, commissaire de Carloman, crut devoir rester plus long-temps auprès du pontife. Christophe et Servius, entièrement attachés à l'Eglise, ne travailloient que pour ses intérêts et pour sa gloire. Alors Didier chercha à rendre suspects au pape ces ministres zélés et incorruptibles, et il ne réussit que trop dans son astucieux dessein.

Etienne, cédant à de perfides conseils, poussa l'aveuglement jusqu'à accepter les secours de ce faux ami contre ses plus fidèles défenseurs ; ces deux soutiens du Saint-Siége sont déclarés traîtres et rebelles ; abandonnés du peuple qu'ils servoient si utilement, ils cherchent leur salut dans une prompte fuite ; mais aucune issue ne leur est ouverte ; toutes les avenues sont gardées. Ils furent saisis et traînés dans les cachots ; on creva les yeux à Sergius qui ne put survivre à ce cruel supplice, et qui périt trois jours après cette exécution. De barbares satellites étranglèrent inhu-

mainement son fils dans la prison. Telle fut la récompense de leurs services, et du zèle ardent qu'ils avoient toujours montré pour la défense de la cour de Rome.

L'artificieux Didier, n'ayant plus à craindre l'œil vigilant de ces amis du pontife, avoit juré de nouveau sur le tombeau de Saint Pierre qu'il exécuteroit sans délai toutes les conditions des traités. Etienne, dupe de sa bonne foi, écrivit alors à Charlemagne qu'il reconnoissoit le Roi des Lombards pour le plus fidèle ami de Rome, à laquelle il avoit tout restitué; qu'il devoit à ce souverain la conservation de ses jours; et que c'étoit par ses révélations salutaires qu'il avoit échappé aux poignards des assassins qui avoient conspiré contre sa personne.

Cependant Didier n'ayant tenu aucune de ses promesses, le pape entrevit alors toute la profondeur de l'abîme où il s'étoit précipité. Il aperçut trop tard qu'il avoit immolé ses fidèles serviteurs et qu'il s'étoit jeté dans les bras de son plus redoutable

ennemi. Dans ces tristes conjonctures, il prit le parti d'écrire aux princes français pour les engager à accourir promptement à sa défense.

Au milieu de ces démêlés, la reine Berthe, mère de Charles et de Carloman, et Didier lui-même, fatigués de cette lutte sans cesse renaissante qui existoit entre la France et la Lombardie, se réunirent pour chercher un moyen d'éteindre ces interminables divisions. Ils crurent que le plus sûr pour parvenir à une réconciliation générale étoit de marier le fils aîné de Berthe avec Hermengarde, fille du roi des Lombards.

La France, toujours en guerre avec la Lombardie en faveur de Rome, deviendroit médiatrice entre les deux puissances. Didier, beau-père de Charlemagne, ne pourroit se dispenser de donner au pape pleine et entière satisfaction. La jalousie de Carloman contre Charles ne seroit plus alimentée par les sourdes machinations du même Didier, qui seroit intéressé

par cette nouvelle alliance à maintenir la bonne intelligence entre les deux frères. Tassillon, duc de Bavière, qui avoit épousé une fille du roi des Lombards, cousin-germain et vassal des monarques français, devenu beau-frère d'un de ces princes, déposeroit cette animosité secrète qu'il nourrissoit dans son cœur, et tiendroit à eux par des liens sacrés qui uniroient l'Italie, la France et la Bavière par une chaîne indissoluble.

Tel étoit l'heureux avenir et la flatteuse espérance qui brilloient aux yeux enchantés de la reine-mère. Pour lever toutes les difficultés qui pouvoient s'opposer à des projets si chers à son cœur, cette princesse infatigable parcourut l'Europe entière, cherchant à inspirer par-tout la paix et la confiance, et à faire passer dans tous les cœurs ses transports, son ivresse et les agréables songes de son imagination exaltée.

Un engagement de Charlemagne avec une femme nommée Himiltrude, dont il avoit un fils, eut pu déconcerter tous ces pro-

jets; mais d'après les usages de ce temps-là, il n'étoit pas difficile de concilier les choses par un divorce et même par d'autres moyens. Le concile de Verberies (1), tenu sous Pepin en 752, donnoit une grande latitude sur cet article; et cet obstacle d'ailleurs n'arrêtoit ni la reine, ni Charlemagne, ni le roi des Lombards.

Le pape Etienne, instruit de cette négociation, n'oublia rien pour la traverser; il ne voyoit pas du même œil cette réunion si désirée. Représentations, invectives, menaces, tout fut employé par le pontife. Il écrivit aux deux rois une longue lettre dans laquelle il s'appuie fortement sur l'indissolubilité du mariage: « Souvenez-vous, dit-il à ces princes, souvenez-vous que mon prédécesseur, le pape Etienne III, d'heureuse mémoire, remontra au roi Pepin qu'il ne lui étoit pas permis de répudier votre mère, et que votre père se

(1) Verberies étoit une maison royale auprès de Compiègne.

rendit aux justes représentations du chef de l'Eglise ». Le successeur de St. Pierre peint ensuite les Lombards comme un peuple misérable, infect, couvert de la plus horrible lèpre, ennemi de Dieu et ennemi des hommes ; il ajoute qu'ils ne sont pas comptés parmi les nations ; et comme s'il eût été question de marier un prince catholique avec une femme idolâtre (1) : « Quelle société, dit le pape, entre la lumière et les ténèbres ? quelle union que celle du fidèle avec l'infidèle ».

Etienne prétend encore qu'il n'est pas permis aux rois de France d'épouser une étrangère. Il met devant les yeux des princes l'exemple de leur père, de leur aïeul et de leur bisaïeul ; qui tous prirent des femmes de leur nation. Enfin il termine sa lettre par lancer les foudres et les anathêmes de l'Eglise contre quiconque contreviendroit à ses pieuses exhortations, et

---

(1) Les Lombards professoient cependant la religion catholique depuis plus de cent cinquante ans.

promet la félicité éternelle à ceux qui obéiront avec docilité et avec soumission à ses charitables avertissemens.

La France fit peu d'attention aux menaces et aux représentations du pape. On se contenta, pour le calmer, de lui faire restituer quelques places que Didier lui avoit enlevées ; le mariage eut lieu au grand contentement des parties intéressées, et malgré les protestations de l'évêque de Rome.

Mais on vit presqu'aussitôt s'évanouir toutes les espérances de paix, de concorde qu'on avoit conçues de cette alliance. Charlemagne se dégoûta bientôt de son épouse, et la répudia pour des infirmités secrètes qui la rendoient inhabile à donner des héritiers au trône ; ensuite il prit pour femme Hildegarde, princesse issue d'une très-noble famille de la nation des Suèves.

§. IV.

Charlemagne devient seul roi des Français par la mort de Carloman.— Une coalition se forme en Italie contre ce prince (791).

Didier fut indigné de l'affront qu'on venoit de lui faire dans la personne de sa fille; transporté de fureur, il jura de s'en venger et de laver dans le sang une injure aussi atroce. Nous allons voir à quelles funestes guerres donna lieu la répudiation d'Hermengarde.

Au milieu de tous ces mouvemens, Carloman mourut à Samancy, château près de Laon, le 4 décembre 771, à l'âge d'environ vingt ans, et fut enterré à Reims dans l'abbaye de Saint-Remi. Il laissa deux fils, Pepin et Siagre; aucun de ces jeunes princes ne succéda à son père. Les Français, accoutumés depuis long-temps à marcher à la victoire conduits par des hommes expérimentés et valeureux, ne voulurent plus obéir à des enfans ou à des femmes.

La

La plus grande partie des seigneurs du royaume de Carloman vint à Carbonnac où se trouvoit alors Charlemagne, et le reconnut solemnellement pour son souverain.

La reine Gerberge, veuve du même Carloman, craignant pour ses deux fils le même traitement que Pepin avoit fait éprouver aux enfans de son propre frère qui avoient été rasés et enfermés dans un monastère, s'enfuit avec ces orphelins hors des terres de France, et chercha un asile auprès du roi de Lombardie.

Bientôt la cour de Didier devint le rendez-vous général de tous les ennemis du monarque français. Hunaud, duc d'Aquitaine, qui s'étoit échappé de sa prison, vint y grossir le nombre des mécontens. On y vit accourir également plusieurs seigneurs des Etats de Carloman, qui désapprouvoient hautement, par cette courageuse opposition, la démarche de ceux de leurs compatriotes qui, oubliant les liens sacrés qui les attachoient aux descendans

de leur souverain, étoient allés volontairement se soumettre à l'obéissance de Charlemagne.

Voilà donc un jeune héros, à l'âge de vingt-neuf ans, mais alors devenu, par la mort de Carloman, maître de toute la monarchie française, qui voit se former contre lui la ligue la plus formidable. La veuve de son frère, abandonnée par des sujets rebelles ; ses neveux dépouillés du diadême de leur père et revendiquant son sceptre passé dans la main de leur oncle ; des grands proscrits pour être restés inviolablement attachés au sang auguste de leur souverain ; un roi cruellement outragé dans la personne d'une fille innocente ; un prince malheureux, réclamant le patrimoine d'un père et l'héritage d'un fils ; toutes ces victimes du sort réunissent toutes leurs ressources, toutes leurs facultés, tous leurs moyens, la masse entière de leurs ressentimens contre l'ennemi commun ; et poussés par la haine la plus irréconciliable, ils appellent à grands cris sur la

tête du roi des Français les fléaux du ciel et les vengeances de la terre.

Mais Charlemagne, par l'accession à son empire des Etats de Carloman, se trouvoit en mesure de résister à leurs efforts combinés; le territoire soumis à sa domination embrassoit une étendue de pays immense, couvert d'une population nombreuse et d'une jeunesse florissante.

La France pouvoit alors être considérée comme partagée par le Rhin en deux vastes régions.

La partie située sur la rive gauche de ce fleuve, la France proprement dite, avoit pour bornes l'Océan au nord et au couchant, depuis les monts Pyrénées jusqu'à l'embouchure du Rhin. Elle touchoit vers le midi à ces mêmes Pyrénées et à la mer Méditerranée. Du côté du levant, elle avoit pour barrières les eaux du Rhin et les hautes montagnes des Alpes.

L'autre partie située sur la rive gauche, qu'on peut appeler France Germanique, formée des pays au-delà de ce fleuve, com-

prenoit la Franconie, la Thuringe, le Palatinat du Rhin, la Suève, etc. La Bavière étoit un fief relevant de la couronne. Les Saxons étoient ses tributaires.

Telle étoit la France au moment de la coalition formée contre Charlemagne. Ce prince entendoit gronder l'orage qui le menaçoit du côté de l'Italie; déjà il se préparoit à le conjurer, lorsqu'un ennemi qu'il jugea plus redoutable lui fit ajourner ses projets de vengeance, et conduire ailleurs ses légions aux combats.

---

§. V.

Première expédition de Charlemagne contre les Saxons.—Guerre de Lombardie (772, 773).

Au nord de la Germanie, entre le Rhin et l'Elbe, se trouvoient ces mêmes Saxons dont nous venons de parler, peuples dont le territoire, du côté du midi, touchoit aux possessions françaises en Allemagne (1). Jointe aux Frisons, nation limitrophe et alliée (2), cette puissance occupoit une étendue de pays deux fois égale aux Etats possédés par la France sur la rive droite du Rhin. Amis de la gloire et de la liberté, pleins de fierté, d'audace et de valeur, les Saxons eussent été capables de tenir tête aux Français et de les repousser facilement loin de leurs frontières, si, au lieu

(1) La Germanie ne prit le nom d'Allemagne que dans le 12.e siècle, sous l'empereur Barberousse.

(2) Les Frisons habitoient sur le bord de la mer à peu près le même emplacement qu'ils occupent aujourd'hui.

d'être disséminée en plusieurs peuplades indépendantes, au lieu de déléguer en temps de guerre le pouvoir suprême à des généraux, dont l'autorité finissoit avec elle, cette nation eût été dirigée en paix comme en guerre par un seul et même chef, qui ne formant qu'un tout bien coordonné de ces réunions partielles, se seroit trouvé investi d'une force réelle et toujours permanente pour résister à ses ambitieux voisins, dont le but constant étoit d'opprimer l'ancienne liberté des Saxons, et de réduire en servitude ces cantons jusqu'alors indépendans.

Deux nations, voisines et rivales, l'une espèce de république, l'autre monarchie, pouvoient difficilement conserver entre elles une paix durable. De là les guerres cruelles qui ensanglantèrent tant de fois la Germanie. Souvent battus par la France, les Saxons avoient souscrit à la dure et déshonorante condition de payer un tribut annuel à leurs vainqueurs; mais dès qu'ils trouvoient l'occasion de soulever

leurs fers, et de rompre d'humilians traités, ils se répandoient à main armée sur les terres de leurs dominateurs, et y portoient le ravage et la désolation. Terrassés de nouveau par des ennemis plus forts ou plus heureux, ils avoient alors recours à une soumission forcée; et dans le silence de l'indignation et du désespoir, ils attendoient des temps plus favorables pour courir aux armes et recommencer la guerre.

Soit qu'ils fussent informés des préparatifs que faisoit Didier contre Charlemagne, soit que sur des armées plus florissantes et plus nombreuses ils fondassent l'espoir de venger leurs anciennes défaites, soit enfin qu'ils se reposassent sur l'inexpérience prétendue d'un jeune prince qui commençoit à peine à saisir les rênes du gouvernement, tous les Saxons courent aux armes, et font des incursions sur le territoire de la France Germanique.

A la nouvelle de ces dernières hostilités, Charlemagne assemble à Worms un parlement, y fait déclarer la guerre contre les

Saxons et entre dans leur pays à la tête d'une puissante armée. Sans être intimidés par la présence de leur ennemi, ces peuples s'avancent fièrement, ils attaquent avec fureur et se battent en désespérés; mais la fortune ne seconda pas leur courage, ils furent taillés en pièces et forcés de chercher leur salut dans la fuite.

Cette bataille fut nommé *la bataille du torrent*, parce que les troupes françaises, consumées par une soif ardente, commençoient à plier, lorsqu'elles aperçurent un torrent qui, ayant été à sec jusqu'alors, roula inopinément des eaux abondantes qui servirent à désaltérer les soldats fatigués, espèce de prodige qui leur inspira un nouveau courage, dans la persuasion que le ciel combattoit en leur faveur. Pour conserver à la postérité la mémoire de ce double événement, on frappa une médaille sur laquelle un trophée est érigé vis-à-vis d'un torrent, avec cette inscription: *Saxonibus ad torrentem devictis*: les Saxons vaincus auprès d'un torrent.

La forteresse d'Eresbourg fut emportée peu de temps après. C'étoit la meilleure place des ennemis. Cette ville renfermoit un temple en l'honneur d'Irminsul, objet principal du culte et de la vénération des Saxons. Charles fit démolir le temple et briser l'idole. Elle représentoit un Dieu élevé sur une colonne, ayant le corps armé, portant à la main droite un étendard sur lequel étoit peinte une rose, et tenant de la main gauche une balance. On distinguoit un ours sur sa poitrine, et un lion sur son bouclier. Quelques savans prétendent que c'étoit Mars, d'autres Mercure, plusieurs le célèbre Arminius, ce généreux et intrépide défenseur de la liberté germanique contre les attaques et les usurpations de l'ancienne Rome. Trois jours furent employés à détruire cet antique monument, où l'on trouva des richesses immenses, accumulées par les offrandes d'un peuple crédule et superstitieux.

La prise d'Eresbourg, ce fort important qu'ils avoient regardé comme imprenable,

jeta les Saxons dans la plus grande consternation. L'excès d'un farouche désespoir leur fit vomir mille imprécations, sur-tout quand ils furent instruits des profanations commises dans le temple d'Irminsul, leur Divinité tutélaire, livrée à la dérision et à l'outrage, renversée de son sanctuaire, et mise en pièces sur les degrés de son autel. L'affreux incendie qui dévoroit Eresbourg, et dont les flammes éclairoient au loin, dans l'obscurité des ténèbres, les campagnes tremblantes et alarmées, remplissoit l'ame de ces peuples de terreur et de rage. Pour détourner leurs yeux remplis de larmes d'un spectacle si terrible et si accablant, ils s'enfoncèrent dans la solitude des plus épaisses forêts.

Charlemagne ne se contenta pas de renverser l'idole d'Irminsul, et de raser son temple, il porta la précaution jusqu'à faire enfouir la colonne sur laquelle étoit placée la statue du Dieu. Sous le règne de Louis le Débonnaire, son fils, cette colonne fut déterrée et transférée dans l'église d'Hildesheim.

Au moment que le vainqueur se disposoit à traverser le Weser pour poursuivre ses ennemis consternés, les Saxons vinrent, en qualité de supplians, implorer sa clémence. Le monarque français se laissa fléchir, et reçut douze ôtages pour sûreté de leur soumission.

L'Italie appeloit Charles à de nouvelles conquêtes. Etienne III venoit de mourir, et étoit remplacé par Adrien, aussi ambitieux, mais plus ferme, plus habile qu'aucun de ses prédécesseurs. A peine monté sur le Saint-Siége, l'évêque de Rome envoya redemander à Didier les places qu'il retenoit encore du patrimoine de S.-Pierre. Pour toute réponse, le roi Lombard emmène avec lui la veuve et les enfans de Carloman, et à la tête d'une armée considérable il entre en conquérant sur les terres de l'Eglise. Bientôt l'ancienne capitale du monde le voit à ses portes. Le pape, assiégé dans la ville sainte, est sollicité, pressé par son ennemi de sacrer rois d'Austrasie les fils de Carloman. « Ces princes dépossédés,

» lui disoit Didier, sont issus d'un roi cou-
» ronné par les mains de votre prédéces-
» seur. Leur innocence, leur infortune,
» la persécution qu'ils éprouvent, récla-
» ment la protection du ciel, et doivent
» vous engager à sanctionner par les cé-
» rémonies augustes de la religion leurs
» droits sacrés et imprescriptibles à la cou-
» ronne de leur père ».

Didier accompagnoit ces paroles d'offres spécieuses, capables de déterminer le souverain pontife. Il promettoit de lui rendre enfin la totalité de ce qu'il retenoit du patrimoine de l'Eglise.

Adrien se trouvant dans une cruelle alternative, ne balança pas néanmoins à prendre un parti vigoureux; il comprit qu'il n'avoit rien à gagner, mais tout à craindre du côté des Lombards, qui seroient toujours ses ennemis, et que, pour se soustraire à leur injuste domination, son avantage exigeoit qu'il reclamât la protection du monarque français. Sans délibérer davantage, il fait fermer les portes de

Rome, s'expose aux dangers inséparables d'un siège, refuse constamment de sacrer les fils de Carloman, et repousse avec fermeté toutes les propositions du souverain de la Lombardie : il n'oublie pas, en habile politique, de se prévaloir auprès de Charles de cette marque de zèle et d'attachement pour sa personne. Comme Didier avoit eu soin de faire garder tous les passages, le pontife trompa sa vigilance, en expédiant par mer à Charlemagne un envoyé qui débarqua à Marseille, et courut en toute diligence à Thionville où le roi des Français se trouvoit alors.

Avant de commencer cette guerre, Charlemagne épuisa tous moyens d'accommodement auprès du roi des Lombards. Pour l'engager plus efficacement à remettre au pape les places dont la restitution avoit été si souvent promise au pontife, il alla jusqu'à offrir à son ennemi quatorze sous d'or, somme considérable pour le temps. Des propositions si avantageuses enorgueillirent Didier ; il crut alors qu'on le craignoit,

n'en devint que plus affermi dans ses projets, et accompagna ses refus de hauteur et d'une invincible opiniâtreté.

Charlemagne, outré de voir ses avances dédaignées, part avec une célérité incroyable; déjà il est au pied des Alpes, dont il trouve tous les passages étroitement gardés; habile guerrier, il avoit prévu cet obstacle. Sans s'effrayer de ce contre-temps, comme Annibal il s'ouvre une route nouvelle à travers les montagnes et les défilés les plus impraticables. Les torrens, les rochers et les précipices, rien n'arrête sa bouillante et infatigable ardeur. Le foible corps de troupes, placé du côté par où il pénétra, fut aisément renversé; l'effroi le saisit et se communiqua aux autres détachemens qui gardoient les montagnes, quand ceux-ci aperçurent leurs compagnons abandonner des positions presque inexpugnables, et l'armée française s'avancer triomphante à travers des rochers regardés comme inaccessibles et par des issues jugées jusqu'alors impraticables. Ces corps ennemis s'en-

fuirent avec tant de précipitation et de désordre, qu'ils jettèrent le trouble et l'épouvante dans le gros de l'armée. Les Français fondant alors avec impétuosité sur ces légions consternées et à demi-vaincues, les dispersèrent en un instant ; dès lors la victoire fut décidée, et la déroute des Lombards devint complète.

Cependant Didier avoit abandonné le siége de Rome pour accourir à la défense de ses possessions attaqués. Bientôt poursuivi par des troupes victorieuses, il se retire précipitamment avec Hunaud, duc d'Aquitaine, dans la ville de Pavie où il se flattoit de ne pouvoir être forcé. Adalgise, son fils, court en même temps s'enfermer dans celle de Vérone, avec la veuve et les enfans de Carloman.

Le roi des Lombards entroit à peine dans Pavie, que Charlemagne arriva sous les murs de cette place ; mais elle étoit approvisionnée et munie de tout ce qui étoit nécessaire pour faire une longue résistance. Charles assiégea cette ville dans les formes,

et ayant laissé ses lieutenans pour diriger les opérations, il marcha incontinent sur Vérone. Adalgise fut saisi d'effroi, quand il se vit pressé par Charlemagne; la présence de ce conquérant répandoit par-tout la terreur, et jetoit dans l'ame de ses ennemis un découragement, qui paralysoit leurs forces et tous leurs moyens de défense. Le fils de Didier, dans la crainte de tomber dans les mains du vainqueur, profita des ténèbres de la nuit pour sortir de Vérone, monta sur un vaisseau, et s'enfuit à Constantinople, à la cour de l'empereur Constantin Copronyme, implacable ennemi des papes, et que sa jalousie contre Charlemagne, et les inquiétudes que lui donnoient les victoires de ce héros, attachoient à la cause et aux intérêts des Lombards.

Cette retraite précipitée tourna à l'avantage des Français. Les assiégés se voyant abandonnés par le fils de leur souverain, crurent inutile de prolonger la défense de leur ville; ils ouvrirent leurs portes et livrèrent au roi la veuve et les enfans de Carloman.

Carloman. On conduisit en France ces infortunés, où l'on prétend que les neveux de Charlemagne furent rasés et enfermés dans un cloître. L'histoire ne parle plus de l'aîné, nommé Pepin; quant au second, appelé Siagre, un manuscrit trouvé dans l'abbaye de Saint-Pons de Nice, écrit par un auteur contemporain, et qui fut envoyé au savant Bossuet, évêque de Meaux, nous instruit de la destinée de ce jeune prince. On y lit qu'il pria son oncle de fonder cette abbaye dans laquelle il se fit religieux. Il se distingua dans la solitude par des mœurs si pures et des vertus si éminentes, que le pape Adrien le tira de son cloître pour le faire évêque de Nice. Après sa mort, Siagre fut mis au nombre des saints.

On frappa une médaille en mémoire de la réduction de Vérone. Elle représente un roi assis, auquel une femme à genoux présente des clefs : on y lit cette inscription : *Veronâ redditâ et Longobardis in fidem acceptis.*

Après la soumission de cette ville, le

vainqueur revint devant Pavie. La force de cette dernière place, l'abondance de tout ce qui étoit nécessaire pour une vigoureuse résistance, la valeur déterminée des troupes qui s'y étoient enfermées, la présence du souverain qui combattoit pour sa couronne, tout fit juger à Charles que le siége traîneroit en longueur. Les Français, accoutumés à monter sur la brèche et à prendre les villes d'assaut, ne pouvoient se plier à ces opérations lentes qui tendent à lasser les assiégés par le temps et par la famine. Bouillans et impétueux, ils savoient combattre et ne savoient pas attendre. Charlemagne voulut enchaîner leur pétulance et leur fougueuse intrépidité; il tâcha de leur apprendre à unir la bravoure à la persévérance; lui-même donna l'exemple, en passant l'hiver sous la tente avec ses enfans et la reine Hildegarde, sa femme. Enfin il convertit en blocus le siége de cette place; et, pendant que ses généraux l'investissoient, il se rendit maître de toutes les autres villes de la Lombardie qui tenoient

encore. La conquête du pays fut bientôt terminée, les peuples s'empressèrent de courir au devant du joug, et de se soumettre aux lois du triomphateur.

Les fêtes de Pâques approchoient. Charlemagne prit la résolution d'aller à Rome passer le temps de ces augustes solemnités, pour satisfaire à sa dévotion et visiter les tombeaux des saints apôtres. Il laissa son armée sous le commandement de Bernard, son oncle, et, suivi d'un grand nombre de seigneurs, il prit la route de la capitale du monde chrétien, où il arriva le Samedi Saint de l'année 774.

Son entrée dans Rome fut un véritable triomphe. On lui rendit des honneurs extraordinaires. Les grands, la jeunesse romaine, tous les habitans de la ville sainte sortirent des murs, et allèrent au devant du jeune héros; les magistrats portoient leurs étendards, marque de la dignité dont ils étoient revêtus. Les femmes et les enfans, couronnés de fleurs, tenant à la main des palmes, des rameaux d'olivier, chan-

toient des hymnes à la gloire de leur libérateur, et célébroient à l'envi ses exploits et ses victoires. On porta devant le triomphateur les croix et les bannières qu'on n'avoit coutume de déployer que devant l'exarque et les patrices de Rome (1). A la vue de ces étendards sacrés, Charlemagne leur rendit hommage en descendant de cheval, et les suivit à pied jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Le pape, revêtu des ornemens pontificaux, et environné de l'appareil imposant de la pompe romaine, l'attendoit à la tête du clergé, dans le vestibule du temple. Là ils s'embrassèrent avec l'expression de la plus sincère tendresse et l'effusion de la joie la plus vive : le roi ayant présenté la main au souverain pontife, ils entrèrent ensemble dans la basilique de S.-Pierre, aux acclamations du

---

(1) Charlemagne étoit revêtu de la dignité de *patrice* de Rome, mot qui signifie *gouverneur*; titre qui avoit été conféré par Étienne III à Pepin le Bref et à ses enfans. Il étoit également exarque comme ayant conquis sur Didier l'exarchat de Ravenne.

peuple et des ministres du Dieu vivant, qui chantoient à haute voix et avec des transports d'allégresse : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !*

Adrien étoit trop habile pour oublier ses intérêts dans une circonstance aussi favorable. Il pria le roi, pendant son séjour à Rome, de se souvenir de la donation que Pepin avoit faite à l'église de Saint-Pierre, et l'engagea de vouloir bien la confirmer, et l'investir de toute la sanction et de toute l'authenticité dont elle pouvoit être susceptible. Charles s'étant fait lire l'acte dont il s'agit, le ratifia de sa propre main, c'est-à-dire de sa marque (1), en souscrivant, selon Eginard, le mot *Karolus* en forme de croix, circonscrit dans l'espace de la lettre *K* ou *C*. Cet acte fut également souscrit des seigneurs qui l'accompagnoient,

---

(1) Velly observe que ce prince, l'un des plus savans hommes de son siècle, ne savoit pas écrire. Des auteurs rejettent cette assertion et prétendent seulement que Charlemagne écrivoit avec beaucoup de difficulté.

et, en le sanctionnant, le roi se réserva la souveraineté des possessions qu'il cédoit au pape.

Comme Pepin, Charlemagne se montra libéral envers le Saint-Siége. Aux donations faites par son père, il ajouta encore de nouveaux domaines. D'après ces dernières concessions, le pontife romain, si l'on en croit Anastase le Bibliothécaire, possédoit les pays, depuis le promontoire de la Lune, aujourd'hui port de Spezia, jusqu'à Bardi, Mantoue, Rhège, l'île de Corse, l'exarchat de Ravenne, les duchés de Benevent et de Spolette, la Vénétie et l'Istrie. Les savans révoquent en doute le témoignage de cet historien, d'autant plus qu'Adrien, dans ses lettres au roi, ne parle uniquement que du duché de Spolette, comme seule possession ajoutée par Charlemagne aux domaines concédés précédemment par Pepin le Bref. On prétend en outre que l'acte qui constate la donation de Charlemagne n'a jamais paru, et qu'Anastase ne s'appuie sans doute que

sur des copies faites par les papes, et absolument conformes à leur intérêt personnel. — Quoi qu'il en soit, le roi usa de la plus grande générosité, et Adrien fut très-satisfait des libéralités excessives de ce prince. Le monarque, pour prix et en retour de ses riches offrandes, emporta, comme présent du pontife, le code des saints canons, alors en usage dans l'église romaine. « Il comprenoit, dit l'historien Velly, tous » ceux que Denis le Petit avoit recueillis » dans le sixième siècle, c'est-à-dire les » cinquante premiers de ceux qu'on attri» bue faussement aux apôtres : ceux de » Nicée, d'Ancyre, de Néocésarée, de » Gangre, d'Antioche, de Laodicée, de » Constantinople, de Calcédoine, de Sar» des, et de quelques conciles d'Afrique. » Il y avoit ajouté les épîtres des papes, » depuis Sixte jusqu'à Hormisdas. » Les lettres de Grégoire II, les fausses décrétales faites par Isidore, formèrent avec ce code tout le droit ecclésiastique français jusque bien avant sous la troisième race de

nos rois. Ce livre est dédié au libérateur de Rome; l'épître préliminaire, ouvrage d'Adrien, étoit un poëme en forme d'acrostiche, à la louange de Charles.

Depuis ce temps l'on remarqua que le pape reconnoissant récitoit ordinairement, en célébrant la messe, une prière pour la conservation du roi des Français.

Charlemagne quitta la ville de Rome et revint devant Pavie, pour achever de réduire cette place. La famine commençoit à s'y faire sentir; le peuple souffroit et éclatoit en murmures. Didier, presque sans états et sans sujets, défendoit toujours avec une égale constance les derniers retranchemens qui lui restoient dans son infortune; il se montroit aux habitans pour relever leur courage abattu, il soutenoit par ses discours leur fidélité chancelante, il cherchoit par tous les moyens qui étoient en son pouvoir à réchauffer leur ardeur et leur zèle, il faisoit briller à leurs yeux des jours plus fortunés, un avenir plus consolant; pour se les attacher encore davantage,

il leur représentoit qu'ils étoient chargés du dépôt le plus précieux, de la cause la plus honorable; qu'ils combattoient pour leur patrie, pour leur souverain, pour leurs intérêts les plus chers; qu'à eux étoit réservée la gloire de relever la monarchie expirante des Lombards; que des habitans de Pavie dépendoit le rétablissement glorieux, ou la chute entière et déshonorante d'un trône dont ils avoient été jusqu'alors les plus intrépides défenseurs.

Mais le peuple témoin des succès toujours croissans de l'ennemi, le peuple las d'une guerre longue et malheureuse, sans espoir d'ailleurs d'aucun secours étranger, parloit déjà de se soumettre aux assiégeans, et ne croyoit trouver une paix tranquille et ne goûter les douceurs du repos que sous la protection d'un prince puissant et illustré par de brillantes victoires.

Les sujets de Didier respectoient encore dans leur souverain la majesté du diadême et le sang auguste de leurs rois; mais Hunaud, enfermé avec lui dans leurs murs,

étoit regardé comme la cause de cette guerre désastreuse, comme la torche ardente qui embrasoit la patrie et faisoit couler le sang des peuples. Dans de semblables dispositions, les assiégés se soulevèrent contre Hunaud, qui périt au milieu des fureurs de la sédition.

Malgré cette effervescence populaire, Didier sembloit résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de s'enterrer avec honneur sous les ruines de Pavie; néanmoins le mécontentement et les murmures des habitans, la mort récente de Hunaud firent une vive impression sur le cœur de ce prince. Il commença à craindre pour sa propre vie. Dans ces dures extrémités, il prit la résolution d'ouvrir les portes de la ville, et se remit avec sa femme, sa fille (1) et ses trésors, à la discrétion du vainqueur (774). Charlemagne n'eut pas la générosité de replacer sur le trône un prin-

(1) Les historiens ne nous apprennent point si cette fille étoit celle que Charles avoit épousée et ensuite répudiée.

ce dont il avoit autrefois brigué l'alliance. Il crut sans doute que la politique s'opposoit à cet acte de grandeur d'ame. Le roi des Lombards, transféré en France, fut obligé de s'ensevelir dans un cloître. On assure qu'il finit ses jours dans l'abbaye de Corbie.

Toutes les autres villes suivirent l'exemple de la capitale et se soumirent. Une médaille, qui porte la date de la même année 774, nous représente un roi et une reine à genoux déposant aux pieds d'un souverain assis leur sceptre et leur couronne. On y lit cette inscription : *Devicto Desiderio et Papiâ receptâ*, défaite de Didier et reddition de Pavie.

Ainsi finit le règne des Lombards ; ainsi descendit du trône dans l'obscurité et le silence de la solitude le chef d'un Etat puissant, qui avoit subsisté l'espace de deux cent six ans : exemple mémorable de l'instabilité des choses humaines, ouvrage de cette providence qui brise les sceptres et les couronnes, élève, change et détruit les empi-

res, selon ses décrets impénétrables et ses volontés suprêmes.

Sur les ruines de cet état conquis par la force de ses armes, Charles fonda une nouvelle monarchie, à laquelle on donna dans la suite le nom de *Royaume d'Italie*. Il comprenoit non seulement le Piémont, l'Etat de Gènes, la Toscane, le Milanès, le Parmésan, le Modénois, le Mont-Ferrat, le Bressan, le Véronèse et le Frioul; mais encore tout ce que le monarque français avoit abandonné au pontife romain, l'exarchat de Ravenne, la Pentapole, le Ferrarois, le Bolonois, la Sabine, Terracine, les duchés de Spolette et de Benevent. Anastase le Bibliothécaire y ajoute encore l'île de Corse, les provinces de Vénétie et de l'Istrie, le Mantouan et le duché de Reggio.

Rome elle-même, cette cité orgueilleuse, perdit toute espèce d'indépendance, et fut enveloppée dans la même sujétion. Tout s'y faisoit au nom de Charlemagne; les monnoies étoient frappées dans cette ville

au coin de ce prince; on y datoit les actes publics des années de son règne; on appeloit à ses officiers des jugemens que les papes rendoient à l'égard de leurs vassaux; les souverains pontifes eux-mêmes, dans leurs affaires temporelles, reconnoissoient généralement son autorité, et avoient recours à la justice du monarque.

Charlemagne joignit au titre de souverain des Français le titre de roi de Lombardie. Il se fit couronner à Monza, bourg près de Milan, par les mains de l'archevêque de cette ville, qui lui imposa solemnellement la couronne de fer des anciens rois Lombards (1).

Le monarque chercha à gagner le cœur de ses nouveaux sujets, et à leur faire oublier tous les malheurs inséparables de la conquête; il ne changea rien à la forme du gouvernement. Il se contenta de mettre

(1) Couronne d'or, dans laquelle étoit incrusté un cercle de fer. D'après le témoignage de plusieurs auteurs, Teudelinde la fit faire pour le roi Agilulfe, son mari.

garnison dans la seule ville de Pavie, et dans les autres places frontières ou maritimes ; paroissant se reposer entièrement sur la foi des peuples vaincus, il marchoit toujours environné d'une garde peu nombreuse ; les habitans conservèrent leurs biens, leurs coutumes. Charlemagne enfin, par des ménagemens délicats, par un gouvernement doux et modéré, s'appliqua à dissiper les préventions défavorables que les nations asservies forment ordinairement contre une domination nouvelle et étrangère.

---

§. VI.

Seconde expédition contre les Saxons (774, 775).

Pendant que ces événemens avoient lieu en Italie, les Saxons cherchèrent à mettre à profit l'absence de Charlemagne. Ils ravagèrent la Hesse, ruinèrent Buriabourg sur l'Oder, pillèrent Deventer sur l'Issel; s'emparèrent de la forteresse d'Eresbourg et la démolirent. Le roi étoit déjà à Ingelheim sur le Rhin, lorsqu'ils le croyoient encore dans la ville de Pavie. Il parut, et la victoire s'attacha constamment à ses pas. Le fort de Sigebourg fut emporté par ses troupes; il releva le château d'Eresbourg qu'il entoura de nouvelles fortifications; et, marchant de succès en succès, il repoussa les ennemis jusqu'au-delà du Weser. Ce fut alors que les Saxons voulurent tenter un dernier effort. Résolus de faire de ce fleuve une barrière contre les attaques de Charlemagne, ils se réunissent et s'avancent hardiment pour s'opposer à son pas-

sage; mais rien ne peut arrêter l'impétuosité des soldats français. Ceux-ci passent la rivière à la vue des ennemis, fondent sur les Saxons épouvantés, jettent le désordre dans leurs rangs, les renversent et les ont bientôt dispersés. Après cette victoire, le monarque ayant pris la précaution de laisser derrière lui un corps de troupes pour garder le passage du Weser, poursuit sa marche triomphante, et pénètre plus avant dans le pays où il ne rencontre aucune résistance.

Cependant les Saxons s'aperçurent bientôt que le corps de troupes préposé à la garde du Weser faisoit le service avec beaucoup de négligence. Ils s'attachèrent principalement à entretenir cette fausse sécurité, et méditèrent secrètement un projet hardi, courageusement conçu, et dont le succès pouvoit avoir pour leur nation les suites les plus avantageuses. Ils formèrent le dessein de se rendre maîtres du fleuve, et par ce coup de main décisif, de couper la retraite à Charlemagne, et de l'enfermer

l'enfermer lui-même dans leur propre pays.

Pour en venir à l'exécution, ils attendirent une occasion favorable, et quand ils crurent l'instant propice, ils fondirent avec impétuosité, pendant les ténèbres, sur le détachement chargé de la garde du Weser. Les Français, surpris et déconcertés, sont d'abord égorgés sans pouvoir se défendre ; ils reviennent ensuite de leur étonnement, mais combattent encore en désordre. Ils frappent au hasard, sans savoir s'ils percent de leurs armes des ennemis ou des frères ; bientôt néanmoins commençant à distinguer les signes de ralliement de leurs agresseurs, l'ordre se rétablit parmi eux, ils se forment en bataille, reprennent leurs positions et tous leurs avantages. Au même instant leur chef intrépide, qui se trouvoit peu éloigné du lieu de l'action, Charlemagne arrive au secours des siens. A sa voix, les Français redoublent de courage et d'ardeur. Les Saxons, pressés, enveloppés, sont mis

dans une pleine déroute, et cherchent leur salut dans une fuite précipitée. Les divers cantons accoururent aussitôt implorer la clémence de Charles. Ils s'humilièrent et se soumirent. Les nouvelles que le conquérant reçut d'Italie le déterminèrent à se contenter pour le moment de cette soumission apparente.

Les ennemis de Charlemagne ne lui laissoient pas un moment de relâche; tandis qu'il combattoit un peuple, d'autres se soulevoient, et à peine une guerre étoit-elle terminée, qu'il étoit obligé de courir d'un bout de son royaume à l'autre pour en soutenir une nouvelle.

---

§. VII.

Nouvelles guerres en Italie (776).

Nous avons dit précédemment que le jeune Adalgise, fils de Didier, après s'être enfui précipitamment de la ville de Vérone, dans laquelle il étoit assiégé par Charlemagne, s'étoit retiré à Constantinople, pour demander protection et secours à l'empereur Constantin-Copronyme. Dans cette retraite, ce malheureux prince apprit en même temps et la triste destinée de son père, et l'envahissement du trône de Lombardie, si glorieusement occupé par ses ancêtres, à la possession duquel sa naissance lui donnoit les premiers droits. Ces affligeantes nouvelles, ces revers accablans ne purent le décourager; son cœur s'ouvroit toujours à l'espérance de reconquérir le sceptre de ses ayeux, et de repousser loin de l'Italie ses nouveaux dominateurs. Transporté d'un violent désir de vengeance contre celui qu'il regardoit comme l'usur-

pateur de sa couronne, il entretenoit des intelligences secrètes avec les principaux seigneurs Lombards, qui regrettoient la domination de leurs anciens maîtres, et qui voyoient avec indignation le pape, contre lequel ils avoient conçu une haine implacable, jouir tranquillement des bienfaits et des donations de Pepin et de Charlemagne. Il se forma contre le Saint-Siége et contre les Français une ligue formidable, dans laquelle entrèrent les ducs de Spolette et de Benevent, le comte de la Marche Trévisane, et plusieurs autres petits souverains de l'Italie.

Rotgaud, duc de Frioul, étoit à la tête de la coalition. C'étoit un prince précieux aux confédérés, à cause de la prépondérance que lui donnoient en Italie ses talens militaires et la situation géographique de ses états. Adalgise, de son côté, pressoit, par tous les moyens possibles, Léon Porphyrogénète, fils et successeur de Constantin, d'adopter les vues et les opinions de son père, et de seconder de toutes les

forces de l'empire grec le rétablissement du souverain légitime sur le trône de Lombardie. Il lui représentoit Charlemagne comme un conquérant insatiable, envahissant tous les royaumes d'Occident, s'avançant ensuite, précédé par la terreur et la désolation, sur les possessions de l'empire des Grecs, et entrant en triomphateur dans les murs de Constantinople. Le jeune prince ne cessoit de répéter qu'il étoit temps d'opposer une digue à ce torrent dévastateur, qui ne tendoit à rien moins qu'à la domination universelle, et qui sembloit, dans le délire de son ambition démesurée, n'avoir fixé d'autres bornes à ses Etats que les limites du monde. Il ajoutoit que le salut de l'univers dépendoit de la fermeté des empereurs d'Orient; que les potentats encore assis sur leur trône avoient les yeux tournés vers les murs de l'ancienne Bizance, d'où ils attendoient le défenseur de leurs droits méconnus; que c'étoit enfin à Léon Porphyrogénète à décider s'il vouloit être procla-

mé le vengeur et le libérateur des nations opprimées, ou préférer à une gloire si brillante et à toutes les jouissances inséparables du trône, les humiliations de l'asservissement et les horreurs de la servitude.

L'éloquence et les pressantes sollicitations d'Adalgise auroient difficilement réveillé de son assoupissement une cour noyée dans la mollesse et la corruption, si l'insurrection des seigneurs italiens ne fût venue fort à propos fixer l'irrésolution du prince grec. Il promit alors de mettre Adalgise à la tête d'une flotte considérable qui pût faire valoir les droits de ce jeune prince au trône de Lombardie. Les confédérés s'engagèrent de favoriser la descente projetée, et de joindre leurs efforts à ceux du prétendant.

Le hasard fit découvrir au pape tous les secrets de la coalition. Convaincu que ses intérets se trouvoient compromis par cette association presque générale, et qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, le pontife envoya incontinent des lettres à Charle-

magne pour l'instruire des embarras qu'on lui suscitoit. Malgré la rigueur de la saison, Charles quitte la Saxe, et part avec sa célérité ordinaire. Il arrive en Italie, tandis qu'on étoit encore occupé des préparatifs de l'expédition. Il fond sur les Etats du duc de Frioul, le défait en bataille rangée, le prend prisonnier; et..... lui fait trancher la tête. Par cet acte de rigueur, les troubles de l'Italie furent bientôt dissipés. Tout projet d'insurrection fut anéanti : les autres seigneurs ligués protestèrent de leur fidélité envers le vainqueur, qui ne renouvela pas un si sanglant exemple, et se contenta de la terrible punition exercée contre le duc de Frioul.

Paul Varnefrid, historien lombard, connu sous le nom de Paul Diacre, se trouvoit auprès de Didier en qualité de secrétaire, lors de la dépossession de ce malheureux prince. Ce savant, étant tombé entre les mains de Charlemagne, avoit reçu du monarque français tous les égards dus à l'instruction et au talent. Soupçonné

d'avoir pris part aux derniers soulèvemens, il fut exilé sur les bords de l'Adriatique. On prétend que le vainqueur lui ayant parlé de l'attachement qu'il conservoit toujours pour la famille de Didier, l'historien lui répondit avec fermeté que *les événemens ne changeoient rien à ses devoirs, et que Didier étoit toujours son roi;* on ajoute que le prince donna ordre, dans le premier mouvement de sa colère, de couper les deux mains du secrétaire fidèle, mais qu'il révoqua de suite cet ordre rigoureux, en reconnoissant la nécessité de conserver un écrivain célèbre qui faisoit passer à la postérité les actions éclatantes des héros et des hommes illustres. Cet historien eut le bonheur de se sauver de son exil, se retira auprès du duc de Benevent, beau-frère d'Adalgise, et mourut dans la suite religieux dans la solitude du Mont-Cassin.

Le Frioul étoit un pays d'une extrême importance, comme tenant en sujétion tout le golfe Adriatique, la Lombardie et

l'Allemagne ; Charlemagne investit de ce duché un seigneur de France , nommé Henri, dans lequel il avoit une confiance entière : et après avoir établi des juges et des gouverneurs français dans les villes de son nouveau royaume, il repassa promptement dans la Germanie, où sa présence devenoit de plus en plus nécessaire.

---

§. VIII.

Troisième expédition contre les Saxons (777).

La soumission des Saxons n'étoit qu'une soumission apparente et momentanée; ces peuples avoient alors à leur tête le héros de leur nation, le fameux Vitikind, brave soldat, savant capitaine, défenseur intrépide des droits de ses compatriotes opprimés, et officier généralement considéré à cause de ses talens et de ses exploits guerriers. Ses vertus, son patriotisme éclairé, sa haine implacable contre les Français le rendoient cher à la multitude. Ce digne rival de Charlemagne dans la carrière de la gloire peignit à ses compatriotes les soldats de ce conquérant comme de farouches oppresseurs, comme les dévastateurs de leur pays et les incendiaires de leurs villes. Il leur mit devant les yeux les ruines de leurs maisons encore fumantes, la violation sacrilége et profane du sanctuaire d'Irminsul, la destruction impie du

temple auguste de cette divinité tutélaire; il sembloit qu'il eût fait pour l'extermination des Français un serment aussi solemnel que celui qu'Annibal avoit fait autrefois pour l'extermination des Romains. Ces discours pleins de chaleur et d'éloquence enflammoient l'imagination de ces peuplades accoutumées à l'indépendance et qui ne vouloient vivre que pour la liberté.

Tandis que le roi des Français étoit occupé à étouffer l'insurrection du duc de Frioul et des seigneurs italiens, les Saxons, conduits par Vitikind, oublièrent leurs sermens et coururent aux armes : ils emportèrent d'abord le château d'Eresbourg qu'ils démolirent, ensuite ils s'avancèrent jusqu'aux pieds de Sigebourg devant lequel ils mirent le siége. Ce fut sous les murs de cette place qu'ils trouvèrent un terme à leurs conquêtes, et qu'ils essuyèrent une horrible défaite. Poursuivis jusque sur les bords de la Lippe, ils furent joints par Charlemagne qui parut comme un Dieu puissant et irrité, prêt à extermi-

ner leurs restes fugitifs. Pressés de toutes parts, ils eurent encore recours à leurs moyens ordinaires, tombèrent à genoux et implorèrent sa clémence.

Tant de fois trompé par leurs fausses promesses, le roi des Français voulut enchaîner ces peuples par la religion qu'il jugea le lien le plus puissant pour polir leurs mœurs et adoucir la rudesse de leur caractère; jusque-là il avoit invité les Saxons à se faire baptiser; cette fois il fit insérer dans le traité la condition expresse qu'ils se soumettroient à recevoir le baptême. Dans cet article les vaincus ne virent qu'une formalité très-facile à remplir, et regardèrent comme un bonheur pour eux d'obtenir à un tel prix la cessation des hostilités. Néanmoins cette prompte obéissance devoit paroître suspecte, et leur conversion peu sincère. On ne détruit pas en un seul jour des opinions enracinées, surtout en matière de religion, et l'on ne renonce pas si facilement et avec tant de gaîté de cœur à ses anciennes habitudes; mais les

Saxons étoient les plus foibles, il falloit plier et accepter les conditions imposées. Nous les verrons bientôt rompre le nouveau pacte, et se soulever avec encore plus de violence et d'opiniâtreté contre leurs vainqueurs.

Pour sceller d'une manière solemnelle la réconciliation des deux nations et cette union civile et religieuse, Charlemagne voulut faire participer les Saxons aux déliberations du peuple français, et les invita de se trouver à l'assemblée générale du champ de Mai, qu'il convoqua pour l'année suivante (777) à Paderborn en Westphalie. Tous les seigneurs saxons y furent mandés; la plupart se rendirent au lieu indiqué, plusieurs y reçurent le baptême, tous y jurèrent une fidélité inviolable au monarque, et se soumirent à l'esclavage s'ils violoient jamais la sainteté de leurs sermens. Vitikind, cet implacable ennemi des Français, cet intrépide défenseur de la liberté de son pays, fut imperturbable dans ses principes, et refusa de se trouver

à l'assemblée. Mais ce Vitikind étoit l'ame de la nation ; son nom seul valoit des armées : incapable de feinte, il eût rougi de s'abaisser à une lâche condescendance, de mentir à Dieu ou aux hommes. Ne pouvant supporter l'idée désespérante de respirer sur une terre asservie, il dit adieu à des compatriotes qui courboient la tête sous le joug d'un maître ; et laissant Charlemagne dicter impérieusement ses volontés aux Saxons, ce brave capitaine, désormais inutile à son pays, appela sur ses compagnons d'armes des jours plus heureux, passa sur le territoire de Danemark et alla porter sa douleur et son ressentiment auprès de Sigefroi, son ami, roi de cette contrée septentrionale.

De la retraite de Vitikind et de son alliance avec Sigefroi date le commencement de cette continuelle invasion sur les côtes de France, qui dura plus d'un siècle, de ces Normands qui ravagèrent successivement nos plus belles contrées, et finirent par se faire concéder la plus fertile de nos

provinces à laquelle ils donnèrent leur nom, qui firent la conquête de l'Angleterre sous la conduite de Guillaume le Bâtard, leur duc, et qui depuis, opulens insulaires, ont assis le trône de leur domination sur la vaste étendue des mers, et du sein de l'orgueilleuse Albion, comme dans un asile sûr et inabordable, semblent braver les élémens conjurés, et insulter aux vents et aux tempêtes.

Nous verrons plus bas les dévastations et les excès que commirent pendant près d'un siècle ces hommes sortis des glaces du Nord, lorsqu'ils inondèrent la France sous les successeurs de Charlemagne.

---

§. IX.

Guerre contre les Sarrasins. — Journée de Roncevaux. — Défaite de Loup, duc de Gascogne (778).

Les Sarrasins d'Espagne avoient secoué le joug du calife d'Orient. Chaque gouverneur s'étoit fait souverain dans sa province; les plus forts opprimoient les plus foibles. Abderame, le plus puissant d'entr'eux, menaçoit de les subjuguer tous. Ibinalarabi, roi de Sarragosse, et plusieurs petits rois voisins, accablés par la supériorité toujours croissante d'Abderame, craignant de tomber sous sa domination, vinrent trouver Charlemagne à Paderborn, où il tenoit l'assemblée générale de la nation : ils réclamèrent instamment sa protection et implorèrent le secours de ses armes pour être rétablis dans les possessions dont ils venoient d'être dépouillés. Les supplications de ces princes parurent peu toucher notre héros; il douta d'abord si des infidèles méritoient

ritoient qu'un roi qui professoit le christianisme s'intéressât en leur faveur ; mais enfin il réfléchit que cette occasion pourroit lui donner la facilité d'être utile aux chrétiens qui vivoient sous l'empire des Mahométans : ce motif le détermina. Il se met donc à la tête d'une armée formidable, traverse les Pyrénées, assiège Pampelune et s'en rend maître. Un autre corps de troupes, pénétrant par le Roussillon, s'étoit emparé de Barcelone : la Navarre, l'Aragon, la Catalogne se soumirent ; une partie de l'Espagne tomba au pouvoir des Français. Charles fit son entrée dans Saragosse, et replaça Ibinalarabi sur son trône. Tous les autres petits princes ne réclamèrent pas inutilement sa protection, il les rétablit dans leurs possessions. Tous le reconnurent pour leur bienfaiteur et leur seigneur ; tous furent fidèles à leurs promesses, et à l'alliance solemnelle qu'ils contractèrent avec lui. Au milieu de ses conquêtes, Charlemagne n'oublia pas de s'intéresser en faveur des chrétiens ; il les

fit affranchir, dans la partie de l'Espagne qu'il venoit de soumettre, des tributs onéreux qu'ils payoient aux princes mahométans.

Après cette glorieuse expédition, Charles reprenoit le chemin de son empire, couvert de lauriers et chargé de butin; mais la haine épioit dans le silence le moment de le surprendre, et d'arrêter le triomphateur au passage.

Le petit fils de Hunaud, Loup II, (1) duc de Gascogne, que d'anciens ressentimens aigrissoient contre la France, résolut de mettre à exécution ses projets de vengeance, et de tomber sur l'armée de Charlemagne, lorsqu'elle seroit engagée dans les gorges des Pyrénées. Il espéroit par cette ruse lui ôter tout moyen de retraite, et l'enfermer entre les Sarrasins et les montagnes.

Déjà le roi s'avançoit avec l'assurance

(1) Charles le Chauve, dans la Charte d'Alaon, dit que ce Loup II étoit loup de nom et de caractère: *operibus et nomine Lupus.*

d'un guerrier qui n'a rien à craindre. Le gros de l'armée défila devant les Gasçons placés en embuscade, sans que ceux-ci osassent tenter aucune hostilité; mais dès qu'elle fut passée, ils fondirent sur l'arrière-garde qui marchoit avec la même sécurité, et qui ne s'attendoit pas à être attaquée si inopinément. Sans lui donner le temps de se reconnoître, ils la chargent avec tant de promptitude et avec tant de furie, qu'en un moment elle fut taillée en pièces, malgré la valeur, alors inutile, des braves gens qui la composoient; les bagages furent pillés, et plusieurs seigneurs restèrent sur la place. Le courage impétueux des guerriers français se trouva enchaîné par l'impossibilité absolue de développer leurs forces et leurs moyens, de se ranger en bataille, d'atteindre de leurs armes des assiégeans presqu'invisibles, qui n'osoient se montrer en face et à découvert. Les soldats de Charlemagne furent en outre épouvantés à la vue des profonds abîmes qui les environnoient, et par

le bruit des torrens impétueux qui se précipitoient du haut des montagnes avec un épouvantable fracas. La plupart périrent écrasés sous des roches énormes qu'on rouloit sur eux des hauteurs qui les dominoient; d'autres furent percés de flèches lancées par des ennemis qui se trouvoient à l'abri de leurs coups. Ces preux chevaliers frémissoient de rage de recevoir la mort, sans pouvoir la donner et sans avoir la facilité de se défendre. La France, dans cette attaque meurtrière, perdit un grand nombre de héros, entr'autres Egibard, grand maître de la maison royale; Anselme, comte du palais, et le neveu de Charlemagne, ce fameux Roland, dont les romanciers nous racontent des choses si merveilleuses, et que l'histoire, plus véridique dans ses récits, ne nous donne que comme un gouverneur des côtes de la mer Britannique, simplement fils d'un comte d'Angers, nommé Milon, et de la princesse Berthe, sœur du roi.

C'est là cette célèbre journée de Ron-

cevaux, si prônée dans les fastes d'Espagne qui s'en enorgueillit encore, et se vante d'y avoir vaincu Charlemagne et ses douze pairs ; mais en vain la monarchie espagnole se glorifie d'un triomphe dû à la surprise et à la trahison : si elle en pouvoit tirer quelque gloire, elle la devroit entièrement à des aventuriers, plutôt voleurs que soldats, qui ne trouvèrent leur salut que dans les retraites inaccessibles où ils se cachèrent. Et quelle victoire encore que celle où le vaincu impose des lois aux vainqueurs ? La crainte de son juste ressentiment répandit la terreur aux environs. Les principaux coupables lui furent livrés ; la Navarre, la Catalogne, l'Aragon, restèrent soumis. Les princes mahométans, que son bras venoit de replacer sur le trône, ne furent point affranchis du tribut qu'il leur avoit imposé ; il ne fut rien changé aux avantages stipulés en faveur des chrétiens de leur domination ; les villes subjuguées par ses armes obéirent constamment aux gouverneurs qu'il y avoit

établis, et qui étoient spécialement chargés de veiller sur la conduite des Sarrasins, et de lui en rendre compte. Cet échec de Roncevaux, que l'on peint si ignominieux pour nous, n'est pas fait, malgré les exagérations fabuleuses dont l'Espagne l'a environné, pour donner à cette puissance cette espèce de gloire et d'importance qu'elle semble y attacher.

Cependant il étoit dans le caractère de Charlemagne de ne pas laisser impunie la trahison du duc de Gascogne. Sa gloire outragée demandoit vengeance de l'attentat d'un vassal parjure à ses engagemens. Il avoit à laver la tache ignominieuse d'une défaite attachée à sa mémoire (1). Animé par un vif ressentiment, par l'idée d'un souvenir si cruel, et par la perte de tant de valeureux chevaliers, il entre en maître irrité sur les terres de Gascogne et poursuit son ennemi à outrance. Loup ne put

(1) C'est la seule défaite que Charlemagne ait essuyée en personne.

conjurer ce formidable orage ; il fallut combattre et payer de sa personne. Les Gascons n'avoient plus affaire à des soldats surpris dans des défilés, et dans l'impuissance de se défendre ; ils se mesuroient alors en pleine campagne et en face de leurs ennemis. Ils n'avoient plus de retraites inaccessibles, d'antres profonds pour protéger leur fuite et les soustraire à l'épée d'un soldat ivre de colère et de rage ; ils lâchèrent pied et furent entièrement défaits. Le duc Loup tomba vif entre les mains de Charlemagne. Ce prince le fit..... pendre, oubliant dans ce moment la clémence dont il usoit ordinairement envers ses ennemis terrassés, clémence néanmoins qui s'étoit déjà démentie dans l'affaire du malheureux Rotgaud, duc de Frioul.

La vengeance inexorable de Charles ne s'étendit pas à la malheureuse postérité du vaincu : il laissa à Adalric, son fils, une partie du duché de Gascogne ; mais un bienfait teint du sang d'un père peut-il

balancer dans le cœur d'un fils, la haine qu'il croit devoir à celui qu'il regarde comme le meurtrier de ce qu'il a de plus cher au monde ? Le jeune duc leva dans la suite l'étendard de la révolte pendant la vie même de Charlemagne, et périt avec Centulle, l'un de ses fils, dans une bataille qu'il livra contre Louis le Débonnaire, encore roi d'Aquitaine.

---

§. X.

Quatrième expédition contre les Saxons. — Capitulaire d'Héristal (778, 779).

Tandis que Charlemagne se vengeoit si rigoureusement contre le duc de Gascogne de la défaite qu'il avoit essuyée à Roncevaux, Vitikind quitte la cour de Danemarck, paroît en Saxe, se montre à ses compatriotes, leur parle le langage de la liberté, et souffle dans leurs cœurs toute la rage dont il est transporté contre les Français. A sa voix tonnante et persuasive, la nation entière se lève et est bientôt sous les armes. Tous les Saxons partagent son ressentiment, ses fureurs, sa haine implacable. Ils s'indignent du honteux esclavage dans lequel ils sont réduits; ils relèvent leurs idoles renversées, démolissent les forts construits pour les dominer et les asservir, et s'emparent de nouveau de tous les pays situés entre le Weser et le Rhin. Ils tentèrent néanmoins inu-

tilement de passer le dernier de ces fleuves. Leur impétuosité arrêtée par les obstacles n'en devient que plus ardente et plus sanguinaire. Ils se répandent comme un torrent sur les bords du Rhin entre les villes de Cologne et de Coblentz. Dans leur animosité farouche et meurtrière, ils pillent les villes, incendient les monastères, égorgent les femmes, écrasent les enfans dans leurs berceaux, brûlent dans leurs lits les malades et les vieillards, et font enfin peser sur ces malheureuses contrées toutes les horreurs d'une guerre d'extermination.

A la nouvelle de ces emportemens forcenés, Charlemagne usa de sa célérité ordinaire; il étoit déjà arrivé dans la Westphalie, et les ennemis le croyoient encore auprès des monts Pyrénées. Pour arrêter plus promptement leurs dévastations, il détacha de son armée les Allemands et les Français orientaux, après leur avoir donné l'injonction formelle de marcher à grandes journées contre les ennemis. Malgré

la grande promptitude que ces troupes mirent à exécuter les ordres de leur roi, elles ne purent joindre les Saxons que dans la Bresse sur les bords de l'Eder, en un lieu nommé Lihesi.

Ceux-ci se retiroient alors et passoient à gué cette petite rivière. Les Français, sans prendre aucun repos, les attaquent au milieu même de la rivière, en noyent la plus grande partie, et font un carnage horrible des fuyards.

La saison n'étant plus favorable pour pouvoir pousser plus loin les opérations militaires, le monarque profita de cet intervalle, pour convoquer dans son palais d'Héristal, château situé sur les bords de la Meuse, un parlement, qui, selon l'usage, fut composé de seigneurs, d'évêques et d'abbés. On y fit plusieurs capitulaires et réglemens qui avoient rapport à la police tant séculière qu'ecclésiastique. Le droit d'asile accordé aux églises occasionnoit un grand nombre d'abus : pour arracher le coupable de l'intérieur du lieu

saint, dans lequel il s'étoit réfugié, on ne permit pas d'employer la violence; mais on défendit expressément de donner aucune nourriture à tous ceux qui seroient jugés dignes de mort : c'étoit prolonger leur supplice.

Le privilége de l'immunité ecclésiastique souffrit alors une furieuse atteinte. Les évêques qui en étoient extrêmement jaloux firent d'inutiles réclamations; la raison, d'accord avec l'autorité, l'emporta sur l'habitude et sur le préjugé. La perte d'un œil fut infligée comme punition d'un premier vol; l'amputation du nez fut déclarée la peine du second, et le troisième vol fut proclamé digne de mort.

Après la séparation de cette assemblée, Charlemagne passa le Rhin à la tête d'une armée nombreuse, dans l'intention de continuer la guerre contre les Saxons. Ceux-ci, commandés par le brave Vitikind, osèrent l'attendre sur le bord de la Lippe, dans un lieu appelé Bucholt. Il étoit dans la destinée de ces peuples d'être toujours

malheureux lorsqu'ils avoient affaire à Charlemagne en personne; leur armée fut enfoncée et mise en déroute. Son chef intrépide, n'étant pas secondé par la fortune, fut obligé d'abandonner de nouveau ses compatriotes qui, toujours supplians après leur défaite, envoyèrent des députés réitérer des sermens qu'ils avoient mille fois violés.

La patience du vainqueur commençoit à se lasser; il voulut bien encore cette fois se contenter de protestations simulées; mais persuadé qu'il falloit rendre les Saxons réellement chrétiens, afin d'obtenir une soumission parfaite, il prit des mesures pour obtenir véritablement leur conversion, il resta dans le pays conquis une grande partie des années 779 et 780, cherchant dans son imagination les moyens les plus efficaces de réduire ces peuples : on établit chez eux des ministres de l'Evangile, on fit plusieurs réglemens religieux. La plupart de ces ordonnances contiennent des dispositions très-rigoureuses : on

y prononce la peine de mort contre tout Saxon qui refusoit de recevoir le baptême, ou qui se disoit baptisé sans avoir reçu ce sacrement, ou qui, après avoir été baptisé, retournoit au culte de ses anciennes divinités. D'un autre côté, un Saxon couvert de crimes échappoit à la peine due à ses forfaits en recevant le baptême, ou en se soumettant à l'humiliation de la pénitence publique, s'il étoit baptisé; mais ce qui nous donne une idée des mœurs du temps, et de la manière dont on proportionnoit les peines aux délits, l'arrêt de mort étoit également prononcé et contre le meurtrier qui tuoit un évêque ou un prêtre, et contre celui qui ne se seroit pas abstenu de manger de la viande pendant le Carême (1).

(1) La violation de l'abstinence du Carême paroît avoir été sévèrement réprimée en Germanie et dans les pays environnans, même dans les siècles postérieurs. En Pologne, au onzième siècle, on arrachoit les dents à celui qui étoit convaincu d'avoir mangé de la viande après la Septuagésime. Ce fait est attesté par Dithmar, évêque de Mersbourg, auteur contemporain.

Ces réglemens portent quelques dispositions dignes d'un prince éclairé et exempt de préjugés. Il y est défendu, par exemple, de brûler les personnes accusées de sorcellerie; mais ce qui nous feroit croire que les Saxons participèrent comme certains peuples à une coutume atroce et barbare, on trouve aussi dans ces ordonnances la défense d'immoler des victimes humaines, et la peine portée contre ceux qui se souilleroient de ces abominables sacrifices.

Ces diverses lois furent publiées avec pompe et avec solemnité, dans une assemblée tenue par Charlemagne, où se trouvèrent tous les chefs des Saxons. Afin que ces peuples eussent les yeux continuellement frappés du spectacle imposant de la religion, ce conquérant fit bâtir sur leur territoire des églises, des monastères, et remplit leur pays de missionnaires et de prêtres. Dans la crainte que ces établissemens religieux ne devinssent encore insuffisans, il construisit plusieurs forts pour

retenir ces peuples sous son obéissance; mais ces moyens étoient d'une bien foible ressource contre une nation qui ne pouvoit supporter le joug; nous verrons dans la suite à quoi aboutirent toutes ces institutions religieuses et militaires, et l'inutilité de toutes ces précautions, quoiqu'appuyées par la force des armes et par la présence d'une armée victorieuse.

---

§. XI.

§. XI.

Charlemagne se rend de nouveau à Rome. — Il y fait couronner ses fils, Pepin, roi d'Italie, et Louis, roi d'Aquitaine (781).

Depuis long-temps les Grecs arrêtoient les revenus du patrimoine de Saint-Pierre dans les environs de la ville de Naples. Pour s'en venger, le souverain pontife s'empara de Terracine. Pendant les négociations qui eurent lieu pour parvenir à un accommodement, la cour de Constantinople reprit toutes les possessions qui lui avoient été enlevées, et fit rompre les conférences. Dans cette occasion, le pape eut recours à la puissante protection du monarque français; en l'envoyant prier de venir à son secours, il le prévint en même temps des liaisons que le duc de Benevent entretenoit avec Adalgise, fils de Didier. Charles lui promit de se rendre en personne en Italie avant la fin de l'année. Ce prince méditoit alors de grands projets : la vaste étendue de ses domaines exigeoit une

surveillance qui s'étendît à toutes les parties de l'administration. L'influence du chef pouvoit difficilement se répandre partout et parvenir jusqu'aux extrémités ; il crut que, pour remédier aux inconvéniens, il étoit d'une saine politique de partager le fardeau de sa puissance, et de déléguer une partie de son autorité à des princes de son choix et de sa famille qui gouverneroient, sous la direction paternelle, certaines portions de ses Etats, et seroient placés comme des sentinelles aux confins de son royaume, pour surveiller les provinces étrangères, et repousser les ennemis extérieurs en cas d'attaque.

Charlemagne partit donc de la ville de Worms, accompagné d'une cour brillante et nombreuse, et arriva en Lombardie vers la fin de l'automne. Sa présence termina, à la satisfaction du pontife romain, les difficultés survenues entre Adrien et l'empereur des Grecs.

Après avoir passé l'hiver à Pavie, il alla à Rome au printemps et y passa les fêtes

de Pâques. On le reçut dans cette ancienne capitale du monde avec les honneurs dus à un monarque que cette ville regardoit comme son souverain et son libérateur. Il fit baptiser par le pape son fils Carloman qui fut alors nommé Pepin et couronné roi de Lombardie. Le prince Louis, un de ses autres enfans, fut sacré roi d'Aquitaine. Les possessions qui formoient ce royaume d'Italie s'étendoient du pied des Alpes jusqu'à la rivière d'Ofanto ; on joignit à cette souveraineté le duché de Bavière. Le royaume d'Aquitaine comprenoit le Poitou, l'Auvergne, le Périgord, le Limosin, le Languedoc, la Gascogne, avec le département des affaires d'Espagne. Le nouveau roi d'Italie resta dans ses Etats. Le siége de son empire fut établi dans la ville de Milan. Ravenne devint son séjour ordinaire.

Leur père entoura ces princes encore enfans (1) des personnes les plus recomman-

(1) Pepin étoit âgé de quatre ans, et Louis de trois ans, tous deux fils de la reine Hildegarde.

dables par leurs talens et leurs lumières, pour former le conseil des jeunes monarques, et diriger l'administration des nouveaux royaumes.

Le jeune Louis, roi d'Aquitaine, fut ramené en France dans un berceau. On lui fit faire son entrée dans la ville d'Orléans, avec des armes et des habits proportionnés à son âge. On le plaça sur un cheval, et dans cet appareil, il reçut dans son royaume les hommages et le serment de fidélité des grands et du peuple. Toulouse fut désignée pour être sa capitale.

En déléguant une partie de son autorité à ses enfans, Charlemagne ne les plaçoit pas absolument dans un état d'indépendance; il conservoit sur eux toute la puissance et toute la supériorité d'un maître. Les fils n'étoient que les simples représentans du père. Charles étoit roi de ces nouveaux rois; il s'en servoit comme de canaux pour répandre son influence dans tout l'empire. Souvent il les manda à sa cour pour prendre ses ordres, écouter ses

réprimandes, et pour aviser ensemble aux moyens de réformer les abus qui s'étoient glissés dans leur gouvernement. Il veilloit sur eux avec toute la tendresse d'un père, et la sévérité d'un roi; il trouvoit dans ces princes des exécuteurs prompts et fidèles de ses moindres désirs et de ses volontés suprêmes.

---

§. XII.

Cinquième expédition contre les Saxons.—Défaite des troupes envoyées contre eux par Charlemagne (782, 783).

Après avoir ainsi disposé les choses en Italie et en Aquitaine, Charlemagne retourna en Saxe, où il fit assembler un parlement dans son propre camp, sur les bords de la Lippe. Ce fut là qu'il reçut les ambassadeurs envoyés par les Danois et les Arabes ou Huns, qui venoient le complimenter, et lui demander son alliance et son amitié. Charles consentit à les leur accorder, à condition qu'ils n'inquiéteroient en aucune manière ses sujets et ses vassaux.

On s'occupa dans cette assemblée de trouver de nouveaux moyens pour étouffer tout principe et toute semence de révolte de la part des Saxons : précautions inutiles. A peine l'armée française avoit-elle repassé le Rhin, que ces peuples retournèrent aux armes et se soulevèrent de

nouveau. Charlemagne, nécessaire ailleurs, envoya contre eux deux corps d'armée qui avoient ordre de se concerter dans leurs opérations. L'un étoit sous le commandement du comte Teuderic, brave et intrépide guerrier, parent, ami et compagnon d'armes du prince. L'autre étoit conduit par trois chefs, Adalgise, chambellan; Geilon, connétable (comte de l'estable) (1); Wolrade, comte du palais.

---

(1) La charge de connétable (*comes stabuli*) ne donnoit pas alors le droit de commander les armées. Le connétable avoit soin de l'écurie et des chevaux du monarque. Cette dignité répondoit à celle de grand écuyer. Il avoit sous lui deux autres officiers, appelés maréchaux, dont les fonctions répondoient à celles de premier écuyer. La charge de connétable étoit une charge purement domestique, qui ne devint militaire que long-temps après. Plusieurs, s'étant distingués par leur prudence et par leur valeur, furent employés par divers rois aux affaires les plus importantes de l'Etat, et souvent investis du commandement des armées de terre ou de mer; mais cette commission n'étoit que passagère. Sous Philippe Auguste, Louis VIII et Louis IX, cette charge parvint au plus haut degré des honneurs militaires. Celle des maréchaux s'illustra en proportion. Le connétable commandoit les armées,

Teuderic, capitaine habile et expérimenté, avoit tracé un plan de campagne qui promettoit toute espèce de succès. Les autres chefs, bassement jaloux de ses talens supérieurs, et de sa faveur auprès de leur maître, mirent tout en œuvre pour faire manquer un plan si sagement combiné. Afin d'abaisser la gloire d'un rival, ils ne rougirent pas d'exposer le salut de l'Etat, et le sang des braves qui combattoient sous leurs ordres.

Les deux armées devoient se réunir sous le commandement général du comte Teuderic. Cet habile militaire, placé dans un poste avantageux, inquiétoit déjà les Saxons dans leur camp. Il marqua aux trois autres généraux qui lui étoient subordonnés la position qu'ils devoient occuper pour

---

et étoit le chef de tous les conseils. Il nommoit les officiers des troupes, donnoit l'ordre et décidoit de toutes les batailles. Un ancien titre de la chambre des comptes de Paris porte que *le roi ne devoit ordonner de nul fait de guerre sans son consentement.* Louis XII supprima cette charge, devenue vacante par la mort du connétable Lesdiguières.

enfermer l'ennemi, le réduire par la famine et lui couper tout moyen de retraite. Ceux-ci, craignant qu'on n'attribuât à leur chef tout l'honneur de la victoire, résolurent d'attaquer sans l'avertir; en conséquence ils lèvent leur camp avec précipitation, s'avancent vers les Saxons campés au pied du mont Sintal, près du Weser, et les chargent avec la confiance que donne l'habitude de vaincre. L'ennemi soutint vigoureusement le premier choc, et, par une manœuvre habile, s'étendant précipitamment à droite et à gauche, il prit en flanc les Français, qui furent rompus et battus à plate couture. La perte fut immense, les Saxons en firent un horrible carnage, et vengèrent pleinement, dans cette journée, la honte de leurs anciennes défaites. L'armée française y perdit ses plus fameux capitaines et ses plus valeureux soldats. Ce qui ne tomba pas sous les coups du vainqueur chercha un asile dans le camp de Teuderic. Adalgise et Geilon, égarés par un farouche désespoir, à la vue

des déplorables suites de leur insubordination et de leur jalousie, et ne pouvant étouffer dans leur cœur la voix de la patrie qui leur redemandoit ses enfans qu'ils avoient fait massacrer, ne purent survivre à ce désastre. Ils s'enfoncèrent dans le plus épais de la mêlée, tendant la gorge au fer ennemi, et ils expirèrent au moins en braves gens sur le champ d'honneur, en cherchant à laver dans leur propre sang un affront si cruel, et à expier par une mort glorieuse la faute inexcusable attachée à leur mémoire. Wolrade, échappé malgré lui au carnage, sauva les tristes débris de l'armée, et gagna le camp de Teuderic que les vainqueurs ne purent entamer.

Ce fut avec le plus mortel chagrin que Charles apprit la déroute sanglante de ses généraux. Ce prince n'étoit pas accoutumé à de pareilles nouvelles. Il ne voulut confier à personne le soin de sa vengeance. L'indignation lui donne des ailes. Ses troupes, animées du même esprit, se précipitent sur les Saxons, encore enorgueillis de

leur victoire. A la vue de ces redoutables phalanges, ces mêmes Saxons, si hardis, si courageux quelques jours auparavant, flétrissent les lauriers qu'ils venoient de cueillir. Ils sont déjà vaincus et prennent la fuite. Les seigneurs de cette nation viennent protester qu'ils n'avoient pris aucune part à la dernière insurrection; tous en rejettent l'odieux sur Vitikind, qui, trop foible encore pour résister, avoit cru de la prudence de chercher son salut dans une prompte retraite.

Mais Charlemagne, enflammé de colère, ne se contenta plus de ces humbles supplications. Ce guerrier pardonnoit facilement les révoltes; mais il ne pardonnoit pas les succès. Le souvenir d'avoir été vaincu par des peuples si souvent terrassés lui devenoit insupportable; il croyoit qu'il importoit à sa gloire de les épouvanter par une punition terrible et exemplaire. Ce n'étoit plus ce prince clément, sensible et généreux que la soumission pouvoit désarmer. Il lui falloit de nombreuses victimes;

il en demanda, et elles lui furent livrées. Quatre mille cinq cents des principaux Saxons payèrent de leur vie les triomphes et les lauriers de leurs compatriotes !....

On dressa un vaste échafaud; les Saxons sans armes l'entouroient, entourés eux-mêmes par les Français armés. Ces infortunés virent tomber sous leurs yeux les têtes de leurs concitoyens, et furent obligés de réprimer dans leur ame la rage qui les transportoit : supplice inhumain, qui, au lieu de déraciner dans leurs cœurs la haine qu'ils portoient au nom français, y grava en caractères ineffaçables le désir d'une vengeance implacable.

Après cette barbare exécution, Charlemagne vint passer l'hiver à Thionville; ce fut dans les murs de cette place qu'il perdit Hildegarde, son épouse, qui emporta au tombeau les larmes et les regrets de toute la France. La mort de cette princesse jeta le roi dans une profonde tristesse; il chercha dans le travail et le soin des affaires à calmer sa juste douleur; bientôt

après il se maria avec la fille d'un seigneur français, nommée Fastrade, qui abusa du grand empire qu'elle avoit acquis sur ce prince, et qui lui donna lieu dans la suite de se repentir d'avoir partagé le trône avec une femme indigne d'un si grand honneur.

La consternation qui suivit l'horrible massacre des Saxons se changea bientôt en un furieux désespoir. Vitikind sort de sa retraite, accourt parmi eux. « Quoi, leur » dit-il, vos yeux ont pu supporter de » sang-froid le supplice ignominieux de vos » compatriotes ? Vous n'avez pas renver» sé avec indignation l'échafaud qui nageoit » dans des ruisseaux de leur sang? Vous » n'avez pas arraché les armes des mains » de vos oppresseurs pour égorger les bour» reaux de vos frères? La vie qu'on vous » laisse est-elle donc un si grand bien pour » l'acheter par l'opprobre et par l'ignomi» nie. Voyez se ranimer les corps mutilés » de vos compagnons pour vous reprocher » votre coupable et stupide indifférence; » de leurs mains ensanglantées, ils vous

» montrent les tombeaux ouverts pour
» vous engloutir. La patrie, en pleurs,
» tend vers vous ses bras supplians, elle
» vous appelle aux combats et à la ven-
» geance. Mais que dis-je! restez plutôt
» dans un honteux esclavage, et attendez
» dans le calme trompeur de l'insouciance,
» que ces mêmes étrangers viennent enco-
» re aggraver vos fers, ravager de nouveau
» vos propriétés, déshonorer vos filles et
» vos femmes, faire de votre pays un im-
» mense désert et vous traîner ensuite en
» masse au supplice, comme des troupeaux
» timides et sans défense».

A ce discours farouche, à ces reproches humilians, une fureur sombre s'empare des Saxons; devenus supérieurs à toute crainte, ils se dévouent unanimement aux périls, aux tourmens, à la mort. Albion, autre capitaine de cette nation, plein de courage et de talens, comme ce chef habile, associe son nom et ses moyens au grand nom et aux grands moyens de Vitikind; tous deux réunissent leurs ressentimens et leurs

ressources, et rassemblent sous leurs drapeaux toutes les peuplades révoltées.

Jusqu'alors leurs armées n'avoient osé se mesurer en bataille rangée avec un ennemi aussi redoutable; mais le noble et fougueux désespoir qui les anime avoit retrempé leur ame et repoussé de leurs cœurs tout sentiment de pusillanimité. Dans le sentiment de leur force et de leur courage, ils attaquent Charlemagne en pleine campagne. Deux sanglantes déroutes ne peuvent vaincre leur opiniâtre résistance, et deux armées entières sont détruites en disputant valeureusement le terrain et la victoire; bientôt d'autres armées prennent leur place, et le désespoir enfante chaque jour de nouveaux soldats. Les Saxons crurent encore qu'il étoit dans leur destinée de céder constamment à l'ascendant invincible de Charlemagne commandant son armée en personne. Dans cette persuasion, ils attaquent auprès de la Lippe une armée française sous les ordres du prince Char-

les, l'aîné des fils du monarque (1), espérant se venger pleinement sur le fils des victoires du père ; mais la fortune les abandonna encore dans cette occasion. Le succès ne répond point à leurs courageux efforts ; ils succombent honorablement dans cette lutte valeureuse. La perte essuyée dans cette affaire meurtrière consomma presque totalement la ruine des Saxons, et anéantit la plus grande partie de leurs ressources. Dans la suite, on ne les vit plus paroître en bataille rangée.

Ces revers multipliés ne les firent pas pour cela rentrer dans la soumission. N'osant plus se mesurer en plaine, ils se réfugièrent dans leurs montagnes; et de ces retraites inaccessibles, ils tinrent continuellement leurs ennemis en haleine. Souvent Vitikind et Albion, rassemblant leurs peuplades éparses, fondoient à l'improviste sur les détachemens dispersés des Français,

(1) Ce jeune prince, selon les historiens, n'étoit alors âgé que de douze ans; il avoit été nourri et élevé dans les camps à côté de son père.

et

et faisoient ressouvenir leurs vainqueurs étonnés que l'ardeur de la vengeance n'étoit pas encore éteinte dans le cœur de leurs esclaves.

Charlemagne fut obligé de rester plusieurs années dans le pays, occupé à les chercher et à les poursuivre. Leur territoire ravagé devint un vaste désert; mais les habitans fugitifs, errans dans les forêts, constituoient toujours le corps d'une nation guerrière, jalouse de ses droits, résolue de les défendre éternellement les armes à la main, et de léguer à sa postérité sa haine et son désespoir. On alloit perpétuer une guerre d'extermination, qui ne pouvoit avoir de terme que par la mort du dernier des Saxons.

Alors Charlemagne, fatigué de ces éternelles divisions, et admirant intérieurement un peuple courageux, qui luttoit jusqu'à son entière destruction pour conserver son indépendance, ne prit plus conseil que de sa générosité. La haute vaillance de Vitikind l'avoit rempli d'estime pour ce héros,

qui défendoit si noblement et avec tant de chaleur les intérêts de sa nation. Le conquérant s'adressa directement à cet illustre ennemi ; il s'attacha à changer son cœur, à calmer son animosité, à lui prodiguer des égards qui peuvent flatter les ames magnanimes. Il lui représenta la sainteté du christianisme dont la morale pure unit les peuples par les liens de la paix et de la concorde, et dont le but est de faire de tous les hommes une famille de frères. Il employa enfin tous les procédés les plus nobles et les plus généreux pour engager ce grand capitaine à réunir les deux nations belliqueuses, et à terminer par un acte de pacification cette guerre sanglante et désastreuse.

Tant de grandeur d'ame de la part d'un ennemi subjugua enfin l'orgueil du Saxon. Il sentoit qu'une plus longue résistance, après des pertes si multipliées, ne contribueroit qu'à prolonger les malheurs de son pays, qui tôt ou tard succomberoit totalement sous la puissance du vainqueur. Les ruines qui couvroient le sol de sa patrie,

ses campagnes dévastées, ensanglantées par d'éternels combats, les restes mutilés d'une florissante jeunesse qui avoit besoin de repos après de si longues fatigues, et qui deviendroit encore la proie du fer meurtrier, si la nation s'exposoit de nouveau aux hasards de la guerre; toutes ces considérations se présentèrent à son imagination, et le déterminèrent à céder à l'impérieuse nécessité. S'étant donc rendu aux pressantes invitations de Charlemagne, il passa en France quelque temps après, et vint trouver le roi à Attigni sur Aisne, accompagné d'Albion qui avoit imité son exemple. Charles les reçut avec bonté, et les engagea à embrasser sincèrement le christianisme. Ils reçurent le baptême dans cette ville, ainsi qu'un grand nombre de Saxons qu'ils avoient amenés à leur suite. Tous, après être retournés dans leur pays, maintinrent leurs compatriotes dans la soumission, et moururent fidèles à la religion et à leur prince. Plusieurs historiens ont mis Vitikind au nombre des saints; quelques au-

teurs même font descendre de cet illustre guerrier la troisième race de nos rois.

Reprochera-t-on à Vitikind d'avoir trop tôt désespéré du salut de sa patrie, et d'avoir abandonné trop précipitamment la cause de ses concitoyens ? L'histoire ne nous montre-t-elle pas à diverses époques des nations valeureuses et illustrées par un siècle de triomphes non interrompus, forcées de courber leur front couvert de gloire devant des masses inexpugnables réunies pour les dompter et pour les asservir ? La savante Egypte, la belliqueuse Grèce, la victorieuse Rome, avec ses aigles ambitieuses et triomphantes qui avoient plané sur tout l'univers, n'ont-elles pas fini par céder à l'empire du plus fort ? Les Saxons avoient combattu avec un succès balancé contre la première dynastie des Francs ; mais sous la seconde, ils eurent à résister à l'activité infatigable d'un conquérant, appuyé de toutes les forces, de toutes les ressources d'un empire immense ; et cependant, malgré la supériorité des ar-

mées étrangères qui inondoient leurs malheureuses contrées, les Saxons, les Saxons seuls trouvèrent dans leur courage et dans leur amour pour la patrie les moyens de lutter pendant l'espace de trente-trois ans contre les bataillons et contre la fortune de Charlemagne. Certes, après une résistance aussi prolongée et aussi glorieuse, la défaite est plus belle que la victoire, et le vaincu est plus grand que le vainqueur !

---

§. XIII.

Conjuration contre Charlemagne, — Guerre contre les Bretons, — Troubles appaisés en Italie (784, 785, 786).

Pendant que le roi étoit occupé à poursuivre les Saxons dans leurs retraites, et qu'il cherchoit, comme nous venons de le dire, à gagner leurs chefs par des bienfaits et par de généreux procédés, il se formoit contre lui un nouvel orage dans le sein de ses propres Etats. Des ennemis domestiques s'unirent secrètement à des ennemis étrangers. La passion et la jalousie ourdissoient dans les ténèbres leurs trames régicides. Les conspirateurs paroissoient puissans, nombreux, redoutables. Le comte Hastrade étoit à la tête des mécontens.

On prétend que cette conjuration fut occasionnée par les hauteurs et les abus de pouvoir de la reine Fastrade, auxquels Charlemagne fit peu d'attention, et qu'il n'avoit pas réprimés sur les plaintes mul-

tipliées qu'on lui en porta. Nous n'avons point de détails bien précis sur cette conspiration et sur la manière dont elle fut découverte. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle répandit la consternation dans la famille royale et dans le cœur de tous les bons Français.

En cette occasion périlleuse le roi montra beaucoup de grandeur d'ame. Aucun des coupables ne fut condamné à mort. L'exil fut la punition des principaux conjurés. Le seul Hastrade, chef du complot, eut les yeux crevés; supplice emprunté des Orientaux qui l'infligèrent souvent à leurs criminels. Cette sage modération fit beaucoup d'honneur à Charlemagne dans l'esprit des peuples.

Le fléau de la guerre avoit cessé. La France jouissoit enfin d'une paix profonde; mais cette tranquillité fut de courte durée. Les Bretons se soulevèrent et refusèrent de payer le tribut auquel ils étoient assujettis. L'armée que le roi envoya contre eux les fit rentrer dans le devoir.

Plusieurs de leurs places furent rasées; les vaincus donnèrent des ôtages, et leurs chefs vinrent rendre hommage à Charlemagne. A cette insurrection, qui venoit d'être appaisée, succéda une vaste coalition contre la fortune et la puissance de ce prince.

L'Italie étoit restée plusieurs années dans un calme apparent, mais perfide. Le souvenir du supplice de Rotgaud, duc de Frioul, vivoit encore; loin d'avoir calmé les haines, il n'avoit fait que les envenimer encore davantage. Les restes de son parti subsistoient toujours, et n'attendoient que l'occasion favorable de recommencer la guerre. Ce feu, qui sembloit éteint n'étoit que caché sous la cendre, et produisit un nouvel incendie dans les années 786 et 787. Arichise, duc de Benevent, avoit autrefois épousé Amalberge, une des filles de Didier, ancien roi des Lombards. Cette princesse ambitieuse, ennemie mortelle du nom français, brûloit du désir ardent de venger son malheureux père. Elle parvint à lier étroitement

son mari avec Tassillon, duc de Bavière, comme lui gendre du même Didier, par son mariage avec Luitberge, une des filles de ce prince, femme aussi acharnée contre les Français que la duchesse de Benevent, sa sœur. Tassillon étoit bouffi d'orgueil, et incapable de plier sous le joug; son cœur altier ne pouvoit s'accoutumer à l'idée d'être le vassal de Charlemagne. Il eut soin de faire entrer dans sa querelle les Huns, ses voisins, qui se prêtèrent à ses vues d'insurrection, dans l'espérance de piller les richesses de l'Italie. Les ducs de Benevent et de Bavière ouvrirent aussi des négociations avec l'empereur de Constantinople, qui, sans prendre aucun engagement formel avec les seigneurs italiens, ne rejeta point absolument les offres qui lui furent faites de la part des confédérés.

Pendant ces sourdes machinations, Charlemagne qu'ils croyoient bien éloigné de leur pays, et nullement instruit de leurs desseins, arrive à Rome, et s'avance vers Benevent, en soumettant en chemin toutes

les villes de la dépendance. Le duc, saisi d'épouvante, envoie Romuald, son fils ainé, vers le monarque, pour l'assurer de sa fidélité. Le roi retient le jeune Romuald sans vouloir l'entendre, et presse sa marche avec encore plus de précipitation. Arichise n'a que le temps de se sauver à Salerne, place plus capable de résistance que celle de Benevent, et qui, assise sur les bords de la mer, lui laissoit, en cas d'accident, les moyens d'une fuite assurée. Alors les seigneurs italiens, craignant pour le duc de Benevent le malheureux sort du duc de Frioul, firent de si vives instances auprès de Charlemagne, qu'il se détermina à lui accorder la paix. Le duc offrit ses deux fils pour ôtages. Charles fut généreux, et ne retint auprès de lui que le plus jeune. Les villes conquises sur Arichise furent ajoutées aux domaines du souverain pontife.

---

§. XIV.

Irène envoie des ambassadeurs à Charlemagne, chargés de lui demander une de ses filles en mariage pour son fils, Constantin Porphyrogénète. — Portrait de cette impératrice (787).

Léon Porphyrogénète n'étoit plus. On voyoit à sa place sur le trône de Constantinople une femme ambitieuse, rivale de Charlemagne en puissance et en gloire, relevant l'éclat du diadême par les charmes de la jeunesse et l'éclat de la beauté; impératrice célèbre dans les fastes de l'histoire qui nous l'a peinte fameuse en talens et en crimes; souveraine impérieuse qui joua un grand rôle sur le théâtre du monde, et de laquelle il ne sera pas hors de propos d'ébaucher ici les principaux traits, afin de répandre plus de clarté sur les événemens qui auront lieu dans la suite de cet ouvrage. Reprenons donc les choses de plus haut.

Pepin le Bref avoit refusé Gisèle, sa fille,

à Constantin Copronyme, qui l'avoit solemnellement demandée en mariage pour Léon Porphyrogénète, son fils. L'empereur des Grecs ne voulant pas s'exposer à l'humiliation d'un nouveau refus de la part d'une autre cour étrangère, résolut de choisir une épouse à l'héritier du trône parmi les femmes nées dans une famille soumise à sa domination. Après avoir porté ses regards sur plusieurs maisons de l'empire, il les arrêta sur une fille issue d'une race noble dans la ville d'Athènes, jeune personne douée de tous les talens et de toutes les graces de la nature; Irène enfin fixa le choix du prince et fut jugée digne d'une alliance aussi auguste et aussi respectable. Elle fut associée aux hautes destinées de l'héritier des Césars. Cette flatteuse préférence plut infiniment à la nation entière, qui la confirma unanimement par son approbation et par ses suffrages.

Tant que vécut Constantin Copronyme, la jeune Irène fut l'idole du peuple. Cette princesse sembloit justifier cette prédilec-

tion nationale par son respectueux attachement pour son époux et pour son beau-père, et par le soin constant qu'elle prenoit de plaire à tous, et de ne mécontenter aucun des sujets de l'empire. Constantin ayant été enlevé par une maladie inconnue aux médecins du temps, Irène s'assit sur le trône de Constantinople à côté de Léon Porphyrogénète, son mari. Un gouvernement doux, modéré, populaire, succéda à une domination barbare et tyrannique; la nation heureuse et reconnoissante crut devoir ce précieux bienfait à l'impératrice, et adressa des vœux au ciel pour la conservation d'une tête aussi chère; mais ces beaux jours furent de bien courte durée. Léon, extrêmement attaché à la croyance de ses pères, et méconnoissant le culte des images, découvrit dans son épouse une opinion absolument contraire à la sienne. Dès-lors la mésintelligence éclata dans la maison impériale, et l'empereur jura à l'impératrice une haine et une persécution éternelles. Bientôt Léon

descendit au tombeau, emporté par la même maladie qui avoit fait périr son père.

Constantin Porphyrogénète, jeune prince encore enfant, devenoit l'héritier et le possesseur de l'empire. Sa mère se saisit des rênes de l'administration et gouverna pendant la tutelle de son fils. Quatre frères du dernier empereur, dont le nom et les prétentions pouvoient donner de l'ombrage à l'impératrice, reçurent les ordres ecclésiastiques et furent ordonnés prêtres; dans la suite le peuple s'étant appitoyé sur leur sort, Irène, par une précaution encore plus cruelle et plus barbare, fit crever les yeux à l'aîné de ces princes, et donna des ordres pour que l'on coupât la langue aux trois autres. L'adroite souveraine eût soin de faire retomber sur son fils tout l'odieux de cette coupable exécution; et, pure aux yeux de l'opinion publique, mais criminelle au tribunal de sa propre conscience, elle régnoit alors avec grandeur et avec gloire, entourée de l'amour

des peuples, de l'admiration des rois et de l'estime de ses voisins.

Alarmée de l'agrandissement de la maison de Charlemagne, Irène sentit qu'il étoit de la saine politique, ou de faire avec le monarque français une étroite et solide alliance, ou d'opposer toutes les forces de l'empire grec aux armées triomphantes et aux projets d'envahissement d'un rival aussi puissant. La paix étoit plus du goût de l'impératrice, comme plus avantageuse à ses intérêts et à celui de la nation; et ce fut à ce dernier parti qu'elle s'arrêta. Elle envoya donc à Charles une pompeuse ambassade, chargée de lui demander sa fille Rotrude, pour l'unir au jeune Constantin Porphyrogénète. On accueillit favorablement en France les ambassadeurs d'Orient. Le mariage fut arrêté, et la jeune princesse fiancée; mais, comme les deux futurs époux étoient encore dans l'enfance, on différa les solemnités des noces. Les envoyés d'Irène laissèrent un eunuque auprès de la fille de Charlemagne, afin de

l'instruire dans la langue grecque, et de lui apprendre les usages et les manières usités dans la cour de Constantinople. Cette alliance cependant n'eut point lieu; la politique fit dissoudre ce que la politique avoit formé. Mais le jeune Constantin, enchanté des rares qualités de Rotrude, d'après le récit des ambassadeurs de sa mère, en devint passionnément épris. Il ne dissimuloit pas sa satisfaction de devenir bientôt le gendre d'un grand roi, dont la renommée publioit en tous lieux la puissance et la gloire. La défiante Irène craignit alors que la fille de Charlemagne, environnée à la cour de son père de toutes les séductions de la grandeur et de la puissance, ne conçut d'ambitieux projets, et n'inspirât à son mari le désir de régner par lui-même, et de dépouiller sa mère de la suprême autorité dont elle étoit revêtue.

De son côté, Charlemagne commençoit déjà à se dégoûter de cette alliance. Il vit qu'il sacrifioit sa fille aux vues de la politique : l'incapacité reconnue de Constantin,

tin, la conduite artificieuse, l'ambition démesurée, les crimes d'Irène laissèrent entrevoir les dangers auxquels Rotrude se trouveroit exposée.

Au milieu de ces incertitudes et de cet éloignement réciproque, Irène ne voulut pas rompre la première les négociations entamées ; elle fit partir de nouveaux ambassadeurs, afin de presser instamment pour Constantinople le départ de la jeune fiancée. Ceux-ci se plaignirent de la froideur avec laquelle ils furent accueillis, et regardant comme un refus formel le délai apporté à la remise de Rotrude, ils quittèrent la France, et revinrent pleins d'indignation reporter à leur souveraine les sujets de mécontentement et de mortification qu'ils prétendoient avoir essuyés.

Aussitôt l'impératrice déclare à son fils qu'il doit renoncer à la fille de Charlemagne. Elle lui annonce en même temps ses volontés suprêmes ; elle lui dit qu'il seroit déshonorant d'exposer à une nouvelle insulte la majesté du trône ; qu'il fal-

loit qu'il se préparât à exécuter avec soumission les désirs de sa mère et à accepter l'épouse qu'elle lui avoit choisie dans une des familles de l'empire. Elle donna donc pour compagne au prince impérial une Arménienne, nommée Marie, jeune, belle, vertueuse, qui conserva sur le trône des mœurs pures, et montra dans tous les temps la plus grande déférence et les plus grands égards pour son époux et pour Irène.

---

§. XV.

Tassillon, duc de Bavière, est dépossédé de ses Etats. — Défaite d'Adalgise, fils de Didier, et des armées des Grecs et des Huns (788).

Il falloit venger l'injure prétendue faite à l'amour-propre et au souverain pouvoir. Irène et son fils armèrent contre Charlemagne. Un nouvel ennemi des Français vint se ranger sous leurs drapeaux; le duc de Benevent se reconnut vassal de l'empire d'Orient, prit l'habit des Grecs, se fit couper les cheveux, selon la coutume des sujets de cette nation, et reçut de Constantinople le titre de patrice en Italie. Il employoit les plus ardentes sollicitations auprès d'Irène pour hâter l'expédition promise, et l'engager à envoyer promptement Adalgise à la tête d'une armée. Le duc de Bavière de son côté faisoit de secrets préparatifs en faveur de la coalition, et appeloit les Huns, ses voisins, sur les terres de Charlemagne.

Voilà donc Adalgise revendiquant depuis long-temps contre la France le trône de ses pères, appuyé enfin par la protection des Beneventins et des Bavarois, et sur-tout par les armées des Grecs et celles des Huns, deux formidables puissances avec lesquelles les soldats de Charlemagne ne s'étoient point encore mesurés.

Le monarque sentit alors toute l'importance de la lutte qui alloit s'ouvrir; il ne s'agissoit de rien moins que de la prééminence de l'empire des Grecs ou de l'empire des Français; on alloit mettre dans la balance des combats le nom d'Irène et le nom de Charlemagne, pour décider lequel des deux étoit le plus grand et lequel commanderoit à la terre.

Alors le roi crut devoir renoncer à sa tactique ordinaire. A cette incroyable et foudroyante célérité qui écrasoit ses ennemis, avant qu'ils se trouvassent en état d'agir, il substitua toutes les finesses de la politique et les grands moyens de la prudence. Dans les guerres précédentes, marchant

à la tête de l'armée, placé aux premiers rangs, il payoit de sa personne, et inspiroit par sa présence le courage et l'intrépidité; mais dans le choc de deux grands Etats qui alloient en venir aux mains, l'intérêt de la patrie exigeoit que le chef ne s'exposât pas aux hasards des combats, dans la crainte d'exposer en même temps les intérêts et le sort de la nation. Charlemagne d'ailleurs se trouvoit attaqué de plusieurs côtés à la fois; seul il n'eût pu suffire à tout et se trouver en même temps à la tête des différens corps de troupes qu'il alloit opposer à une agression générale, qui paroissoit si bien concertée.

Il se détermina donc à diviser ses forces, et à charger ses lieutenans des détails de cette guerre. Il se plaça au centre des opérations militaires pour veiller sur les chefs, diriger leurs mouvemens, et être à portée d'envoyer du secours par-tout où il seroit nécessaire, réservant seulement sa personne pour les occasions et les momens difficiles. De là il jeta sur ses ennemis un œil obser-

vateur et pénétrant. C'étoit du côté de l'Italie que l'orage lui paroissoit le plus formidable. L'armée des Grecs, qui s'avançoit pour se réunir aux Beneventins, lui présentoit un ennemi capable de résistance, fort de grands moyens, agissant ouvertement et déjà prêt à commencer les opérations militaires.

Reportant ensuite ses regards du côté de la Germanie, il vit Tassillon, duc de Bavière, ourdissant ses complots dans le silence, et s'enveloppant des voiles du mystère. A une grande distance de ses alliés, cet ennemi pouvoit être facilement écrasé avant de recevoir aucun secours.

Alors Charlemagne voulut commencer par un coup d'éclat, et ôter aux coalisés un de leurs puissans appuis. Il convoqua un parlement à Ingelheim, où furent mandés tous les seigneurs de France, de Lombardie, de Saxe et de Bavière. Cette invitation terrassa le fier Tassillon. La circonstance étoit critique : refuser de se rendre à la sommation royale, c'étoit s'avouer

criminel; et le duc n'étoit pas encore prêt à lever impunément l'étendard de la rebellion: se trouver à l'assemblée, c'étoit se soumettre à une formalité qui lui étoit odieuse. Après quelques réflexions, il prit le parti de comparoître, comptant sur le mystère dont il avoit couvert ses opérations, sur sa parenté avec le roi, sur l'illusion que feroit sa démarche; il crut enfin en imposer par cette feinte soumission, et faire évanouir jusqu'au plus léger soupçon d'infidélité.

Dès qu'il paroît, on l'arrête, et sa punition est remise au jugement de l'assemblée. Devant les juges, Tassillon ne put opposer aucun moyen de défense aux accusations qui lui furent intentées; ses propres sujets déposèrent contre leur prince, qui fut convaincu d'avoir entretenu des intelligences coupables avec les ennemis de l'Etat. On usa avec lui d'une extrême rigueur. Déclaré criminel de lèse-majesté, il entendit prononcer l'arrêt foudroyant qui le condamnoit à perdre la tête; mais l'honneur

d'être parent de Charlemagne lui évita la honte du dernier supplice. Le prince commua la peine ; le duc fut rasé et enfermé dans un cloître ; sa femme et ses enfans partagèrent son infortune, on les relégua également dans divers monastères. Les Etats bavarois, après avoir été confisqués, furent réunis à la couronne, sans résistance et sans autre hostilité. On changea la forme du gouvernement de ce pays, et au duc héréditaire l'on substitua des comtes à vie, qui administrèrent cette contrée comme les autres provinces de la monarchie.

On vit dans la suite le malheureux Tassillon comparoître au concile de Francfort sous l'humble habit de religieux, avouer ses torts devant les prélats assemblés, en demander humblement pardon à Charlemagne, et renoncer publiquement et à jamais, pour lui et ses descendans, à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur le duché de Bavière. Le roi cependant, sensible aux malheurs de son neveu, adoucit les rigueurs amères de sa solitude, réunit dans

le même cloître les deux fils et le père, et chercha à leur faire oublier par ses largesses l'élévation qui les avoit vus naître, et d'où l'aveugle fortune les avoit si subitement fait descendre.

La dépossession du duc de Bavière ne suspendit point l'effet de ses anciennes intelligences avec les ennemis du nom français. Les Huns, ou Abares, qui ne parurent point assez tôt pour défendre Tassillon, avoient mis deux armées en campagne, et s'avancèrent pour le venger. L'une entra en Bavière, afin de reprendre ce duché; l'autre pénétra dans le Frioul, pour soutenir le parti d'Adalgise et favoriser l'expédition des Grecs. D'après les sages dispositions de Charlemagne, les opérations des confédérés n'eurent aucun succès. Les Huns, défaits deux fois dans la Bavière, furent chassés de cette province, repoussés jusqu'au Danube, et noyés en grande partie dans ce fleuve. Ceux qui s'étoient avancés dans le Frioul, furent également battus par un duc français à qui Charles avoit

donné l'investiture de cette conquête.

D'un autre côté la fameuse expédition des Grecs ne fut pas plus heureuse. Ils perdirent dans le même temps leur allié principal en Italie, Arichise, duc de Benevent, qui mourut, ainsi que Romuald, son fils aîné. La veuve du duc mit tout en œuvre pour engager les Beneventins à tenir aux engagemens formés en faveur d'Adalgise, et à le seconder de tout leur pouvoir; mais l'ascendant de Charlemagne l'emporta sur les sollicitations de la duchesse; les Beneventins se rangèrent sous les drapeaux français.

Le roi se distingua dans cette occasion par un acte de générosité qui honore sa grande ame. Il avoit en sa puissance le plus jeune des fils d'Arichise, que son père lui avoit donné dans la dernière guerre pour garant de sa soumission. Ce fut à ce jeune prince que le monarque donna l'investiture du duché de Benevent, vacant par la mort du dernier duc. Cette sublime politique ne fut pas du goût du pape Adrien,

qui fit alors au roi de vives représentations, en cherchant à lui démontrer le danger d'un tel choix, et les suites funestes qui en pouvoient résulter. Mais Charlemagne, dédaignant les réclamations intéressées du pontife, aima mieux s'attacher le jeune Romuald par les liens de la reconnoissance, que de s'en faire un nouvel ennemi, en donnant à un autre ce qu'il regardoit comme le patrimoine et la propriété de ce jeune prince.

Le nouveau duc justifia la confiance de son suzerain, et fit voir qu'il n'étoit pas indigne de ses bienfaits. Il se joignit au duc de Spolette, et, aidés tous les deux des conseils et des talens guerriers de l'un des premiers lieutenans de Charlemagne, Vinigise, qui commandoit l'élite de sa nation, ils marchèrent contre les Grecs, et les chargèrent si vivement, qu'ils les rompirent et les mirent en pleine déroute. On vit les Beneventins se distinguer dans cette journée, où ils montrèrent qu'ils étoient dignes de combattre à côté et sous les yeux des

Français. Jean, général de l'armée d'Irène, illustré par plusieurs victoires, vit flétrir ses lauriers dans cette sanglante défaite. Il tomba dans les mains de ses ennemis, qui ne respectèrent pas le courage malheureux, et laissèrent périr dans une prison un aussi valeureux capitaine; politique du temps, mais politique barbare, politique injuste, puisqu'elle punit ignominieusement un guerrier qui a fait son devoir, en défendant avec courage son souverain et sa patrie. Adalgise fut obligé de chercher son salut dans la fuite; il se sauva à Constantinople, où il vécut long-temps dans l'obscurité, sans faire désormais aucune tentative pour revendiquer ses droits, et perdant même l'espoir de remonter sur le trône de ses pères. Cette bataille termina entièrement la querelle de la Lombardie.

Voilà à quoi se réduisirent ces armemens formidables des Grecs et des Abares. Ils ne servirent qu'à rehausser l'éclat des triomphes de Charlemagne, et à faire connoître la supériorité que la nation française

obtenoit de plus en plus sur toutes les puissances du continent; et ce qui est digne de remarque, c'est que Charles ne commanda point lui-même ses armées. Il s'étoit contenté, selon qu'il l'avoit cru nécessaire, de diriger de loin les habiles généraux qu'il employa dans cette expédition. Quelle plus ample moisson de lauriers eût-il amassés encore! quels plus nombreux trophées auroient été élevés en son honneur, si ce héros, guidant en personne ses légions à la victoire, eût marché à la tête de ses colonnes, et électrisé par sa présence et ses regards ces vieux compagnons de ses travaux et de sa gloire, ces soldats français toujours invincibles sous ses ordres!

---

§. XVI.

Guerre contre les Wiltses. — Charlemagne protège les églises d'Orient. — Il reçoit des présens du calife Aaron (789 *et* 790).

La vie de Charlemagne n'est, pour ainsi dire, qu'une suite non interrompue de guerres et de combats. Sur les bords de la mer Baltique, dans le pays appelé de nos jours Poméranie et Marche de Brandebourg, habitoient les Wiltses ou Velesades, peuples barbares, guerriers et avides de pillage. Ils venoient de faire de grands ravages sur les terres des Abodrites, leurs voisins, autre nation qui occupoit la contrée nommée aujourd'hui Meckelbourg. Ces derniers étoient tributaires de la France: fatigués des excursions continuelles des Wiltses, ils envoyèrent des députés porter leurs plaintes à Charlemagne, qui leur annonça un prompt et puissant secours. Les promesses de ce prince n'étoient jamais vaines; il part incontinent à la tête d'une

armée considérable, passe le Rhin, traverse la Saxe, jete des ponts sur l'Elbe, s'enfonce dans les terres soumises aux ennemis, défait les troupes qu'on lui oppose, et porte par-tout la terreur et la désolation. Il étoit bientôt sous les murs de leur capitale, lorsque les chefs de la nation, effrayés de ses succès, vinrent lui rendre hommage et lui jurer fidélité. Il reçut des ôtages pour garans de leur obéissance, et revint à Worms se reposer des fatigues de cette expédition.

Cette année (790) fut regardée en France comme une espèce de prodige, parce qu'elle se passa sans guerre. Charlemagne profita de cette tranquillité si rare sous son règne, pour exercer des actes de piété et de bienfaisance. On avoit établi des magasins dans diverses provinces. On les ouvrit, et d'après son ordre on donna du blé aux familles indigentes à un prix moitié au-dessous de celui qui étoit fixé par les ordonnances du royaume. Pénétré de sentimens religieux, le roi fit partir pour les pays

étrangers, pour l'Asie et l'Afrique, des personnes de confiance, chargées de faire des largesses et de distribuer des sommes considérables aux chrétiens et aux églises qui gémissoient sous la domination des infidèles. Ces envoyés devoient porter des présens au calife des Sarrasins, Aaron Rachid (le Juste), qui régnoit en Perse, et engager ce souverain à adoucir la rigueur du joug qui pesoit sur les fidèles. Cet Aaron étoit le héros de l'Orient, comme Charlemagne étoit le héros de l'Occident (1); tous deux maîtres d'un grand empire et illustrés par de glorieuses victoires. Ils avoient conçu la plus haute idée l'un de l'autre ; leurs grandes ames cherchèrent à se rapprocher, et l'on vit régner entr'eux l'union la plus sincère et la plus admirable.

(1) Aaron Rachid commandoit en personne ses armées comme Charlemagne ; il avoit gagné huit grandes batailles et étendu les bornes de sa domination depuis l'Espagne jusqu'aux Indes ; l'empire Grec étoit son tributaire. Il traitoit avec hauteur les autres souverains ; Charlemagne seul avoit droit à son estime et à son amitié.

Ces

Ces deux princes se faisoient mutuellement des présens. C'est ce monarque persan qui, sur la demande de Charlemagne, lui envoya le premier éléphant que l'on croit avoir vu en France. Cet éléphant se nommoit *Abulabaz*. Parmi les autres présens d'Aaron Rachid, on remarquoit un pavillon ou tente de fin lin, variée de diverses couleurs, d'une si grande élévation, qu'un javelot lancé par l'homme le plus vigoureux ne pouvoit parvenir au sommet; d'une si grande étendue, qu'elle contenoit autant d'appartemens que le plus vaste palais pouvoit en contenir.

Une clepsydre (horloge d'eau), envoyée par le même souverain, attiroit les regards des curieux; le cadran avoit douze portes représentant la division des heures: quand l'heure devoit sonner, on voyoit s'ouvrir une des portes, de laquelle sortoit un nombre égal de petites boules, qui tomboient en temps égaux sur un tambour d'airain. L'œil jugeoit de l'heure par la quantité des portes ouvertes, et l'oreille

par les coups que frappoient les boules tombantes. Lorsque la douzième heure sonnoit, on voyoit sortir, chacun par une porte, douze petits cavaliers qui refermoient toutes ces portes, et faisoient le tour du cadran.

Les historiens rapportent que ce même calife, pour montrer son attachement à la personne de Charlemagne, et donner à ce prince la marque la plus sensible de la satisfaction qu'il goûtoit à remplir ses moindres désirs, lui céda en toute souveraineté la ville de Jérusalem et les lieux saints, consacrés par les souffrances et la mort du Christ, ne se réservant dans cette principauté que le titre de lieutenant du roi des Français. Quelques auteurs prétendent que cette propriété, nullement réelle, n'étoit qu'un simple titre honorifique. Quoi qu'il en soit, des ambassadeurs persans apportèrent à Charles l'étendard de la Cité Sainte, avec les clefs du calvaire et du sépulcre du Sauveur.

Un ambassadeur d'Irène, qui se trouva

dans ce même temps à la cour du calife (1), fut témoin de cette préférence accordée à Charlemagne par le héros de la Perse : cet envoyé dut remarquer alors toute la différence qu'Aaron Rachid mettoit entre la souveraine de l'empire grec et le souverain du royaume des Francs.

La bonne intelligence que ces deux princes eurent le sage esprit de conserver entre eux, épargna bien des malheurs au genre humain. Si l'Europe et l'Asie se fussent ébranlées pour en venir aux mains, que de sang le choc de ces deux empires formidables auroit fait couler dans ces deux parties du monde !

(1) Les souverains n'avoient pas alors, comme aujourd'hui, des ministres toujours résidens près les cours étrangères. Toutes les ambassades étoient extraordinaires ; elles ne duroient qu'un temps, et pour un objet déterminé.

§. XVII.

Guerre contre les Huns.—Conspiration de Pepin le Bossu *contre son père* (791, 792).

Tout respectoit l'autorité et la puissance de Charlemagne. Les potentats recherchoient son amitié, et regardoient comme un bienfait précieux l'honneur de son alliance; le chef des Français crut la circonstance favorable pour se venger des Huns qui avoient pris le parti d'Adalgise et de Tassillon, duc de Bavière. Ces peuples, encore incivilisés, habitoient cette partie de la Pannonie, que l'on appelle aujourd'hui Autriche et Hongrie. Le pays étoit divisé en neuf cercles ou cantons, séparés les uns des autres, et entourés de toutes parts d'une haute levée, bordée d'une forte palissade qui leur tenoit lieu de rempart. Chacun de ses bourgs, villes ou villages, renfermé dans chacun de ces cantons, étoit en outre défendu par une bonne muraille.

Ces cercles étoient si rapprochés, qu'en élevant simplement la voix, l'on pouvoit facilement se faire entendre de l'un à l'autre. Par ce moyen, dans un cas d'attaque, toute la nation, en un clin-d'œil, se trouvoit avertie, prenoit l'alarme, et paroissoit bientôt réunie sous les armes. Pour communiquer d'un cercle à l'autre, des chemins étoient pratiqués dans des taillis peu élevés, d'où les Huns, sans être vus des ennemis, pouvoient néanmoins les apercevoir, et régler leurs dispositions en conséquence. Les habitans de ces positions presque inexpugnables sortoient souvent de leurs retraites pour faire des excursions sur les terres de leurs voisins, et rentroient dans leur pays chargés de butin et de riches dépouilles. Les nouveaux ravages qu'ils venoient de faire sur les possessions limitrophes, où ils avoient pillé les églises et massacré les religieux ; la part active qu'ils avoient prise à la querelle de la Lombardie, et plus encore le désir qu'avoit Charlemagne de les amener au chris-

tianisme, furent les principaux motifs de la guerre qu'il leur déclara.

La rivière d'Ems séparoit cette nation de la Bavière. Quelques difficultés s'élevèrent sur les limites des deux pays. L'affaire fut mise en négociation; mais, comme les deux partis ne voulurent rien relâcher de leurs prétentions, il fallut vider le différent les armes à la main.

La guerre une fois résolue, Charles assembla une armée considérable, la plus nombreuse même qui ait paru sous son règne. La ville de Ratisbonne fut désignée pour le rendez-vous général. Tous les guerriers commandés pour cette expédition s'y rendirent incontinent. On y vit arriver le jeune Louis, roi d'Aquitaine, qui venoit faire ses premières armes. Son père fit la cérémonie de lui ceindre l'épée. Ce fut depuis la manière d'armer les chevaliers, et de là date probablement l'institution de cet ordre.

Avant d'entrer en campagne, Charlemagne voulut intéresser le ciel en sa faveur,

et en appeler la bénédiction sur ses armes. On doit présumer que c'est ce motif qui le porta à ordonner dans son camp des prières publiques, des processions solemnelles, et à y faire observer des jeûnes rigoureux. La politique entroit aussi pour quelque chose dans ces pratiques de religion. La plus grande partie de son armée, composée de Saxons, de Wiltses, et de peuples nouvellement conquis et peu attachés au christianisme, avoit besoin d'être fortifiée par le spectacle des cérémonies religieuses. L'appareil de piété et de confiance, avec lequel les Français invoquoient la protection du ciel, pouvoit également émouvoir et les soldats étrangers mêlés dans leurs rangs, et les ennemis même qu'ils venoient combattre : tous, à la vue des succès qui suivirent ces prières, n'avoient plus à douter de la puissance d'un Dieu qui donnoit la victoire à ses adorateurs.

Les hostilités commencèrent vers le mois de septembre de l'année 791. On convint d'entrer en Pannonie par trois côtés dif-

férens. La grande armée fut donc partagée en trois corps. Le comte Teuderic, qui commandoit les Saxons, marchoit sur la rive gauche du Danube; Charlemagne passa ce fleuve à la tête des Français et s'avança le long de la rive droite. Les Bavarois étoient chargés de descendre ce même fleuve sur des bateaux, et de fournir à la subsistance de ces deux armées. Le duc de Frioul pénétroit d'un autre côté à la tête des Italiens. Cette dernière division eut l'honneur d'attaquer la première l'ennemi et de lui livrer bataille. Après avoir fait un grand carnage des Huns, les Italiens forcèrent un de ces grands retranchemens qui défendoient l'entrée de chaque cercle, entrèrent à main armée dans un canton privé de ses remparts, mirent tout au pillage, et firent une immense butin. Cette éclatante victoire jeta une consternation si générale parmi ces peuples, que la plus grande partie de la nation abandonna le pays sans défense à l'épée du vainqueur, et s'enfuit dans les bois et les montagnes.

Au milieu de cette dispersion presque totale, Charlemagne et Teuderic arrivent avec les troupes qu'ils commandoient; ils passent au fil de l'épée tout ce qui résiste encore; ils pénètrent jusque dans Vienne qu'ils livrent au pillage, assiègent, emportent et réduisent en cendres les deux plus fortes places du pays. Ils poussèrent devant eux les restes épars des ennemis échappés au carnage, qui allèrent rejoindre leurs compatriotes dans leurs retraites inaccessibles, et leur portèrent l'affreuse nouvelle de l'horrible dévastation de leur territoire, du massacre presque général de leur nation, et de la solitude effrayante qui régnoit dans le pays qu'ils avoient habité. Les Français s'avancèrent sur les bords du Raab, jusqu'à l'endroit où il se jette dans le Danube. Ce fut là qu'ils s'arrêtèrent. L'approche de l'hiver, le défaut d'ennemis et une maladie qui enlevoit les chevaux de l'armée, obligèrent les conquérans de terminer la campagne. Le roi reprit le chemin de la France, dans la ferme réso-

lution de continuer, au retour du printemps prochain, une guerre dont les commencemens avoient été si heureux.

Mais tandis que notre héros se couvroit de gloire au milieu des combats, un rejeton de sa propre famille conspiroit contre lui et se préparoit à changer ses lauriers en cyprès. Nous avons dit précédemment que Charlemagne, avant d'épouser la fille de Didier, roi des Lombards, avoit contracté un premier engagement avec une femme nommée Himiltrude. De cette union étoit né un fils, appelé Pepin, prince doué de tous les agrémens de la figure, mais extrêmement contrefait dans toutes les autres parties du corps; difformité qui lui fit donner le surnom de *Bossu*. Ce désavantage du côté de la nature n'étoit pas un moyen de lui concilier l'amitié de son père, qui fit voir constamment une prédilection marquée pour les autres enfans que lui donna dans la suite Hildegarde. Le roi venoit en effet de décorer ceux-ci de brillans apanages dont la jurisdiction n'étoit subor-

donnée qu'à sa propre autorité. Le jeune Charles étoit duc du Maine et destiné à monter sur le trône des Français; Pepin avoit été nommé roi d'Italie, et Louis, roi d'Aquitaine. L'appareil de la majesté royale, qui environnoit ses puînés, choquoit les yeux du prince disgracié qui ne partageoit pas les faveurs de son père, et qui, quoique né d'une concubine, ne croyoit pas avoir moins de droits à la couronne, selon les coutumes et les usages établis en France depuis la fondation de la monarchie.

L'indifférence de Charlemagne pour un fils qu'il laissoit sans dignités, sans commandement, sans emploi, même après le partage de ses Etats fait entre les enfans d'Hildegarde, jeta dans le cœur de Pepin des semences de jalousie qui ne fit que croître avec le temps, et qui lui inspira des idées de mécontentement et de révolte.

Des ennemis du roi fomentèrent les ressentimens secrets de son fils. Les derniers conspirateurs, ces restes de la faction de

Hastrade, que la clémence avoit épargnés, ces hommes qui ne respirent que troubles et révolutions dans les empires, qui croient établir leur fortune et leur autorité sur les ruines du parti dominant; ces factieux enfin toujours prêts à entrer dans tous les complots des perturbateurs, vinrent renforcer le parti du jeune Pepin, dont ils exaspérèrent la haine, en grossissant à ses yeux l'humiliation à laquelle il étoit condamné. Ils donnèrent un plus grand éclat à la pompe qui environnoit ses frères, ils les lui représentèrent brillans de gloire et de majesté, tenant en main le sceptre des rois, le front ceint du bandeau des souverains, et insultant, pour ainsi dire, du faîte de la puissance à l'abaissement injuste dans lequel leur aîné se trouvoit réduit par la volonté de leur père, qui n'avoit d'entrailles que pour ses autres enfans.

Enfin, par des conseils sinistres et par de perfides insinuations, des sujets séditieux et barbares dénaturèrent le cœur d'un fils, et firent entrer dans son ame le

projet coupable de tremper ses mains dans le sang d'un père. Le tombeau devoit même engloutir d'autres victimes; les frères de Pepin étoient désignés pour tomber sous le fer des assassins.

Les conjurés songèrent à s'assurer de la protection des puissances étrangères. Il ne faut pas s'imaginer cependant qu'on ait révélé à ces dernières l'attentat qu'on méditoit; en accordant leur appui aux révoltés, elles crurent seulement s'employer en faveur d'un fils injustement persécuté et privé de ses droits légitimes. Les Huns, les Saxons, les Grecs, la partie des Lombards qui regrettoient encore leurs anciens souverains, promirent de favoriser et d'aider de tous leurs moyens et de toutes leurs ressources le plan adopté par les conspirateurs.

Mais la Providence qui veille sur le sort des empires, et qui s'intéresse au salut des rois, ne permit pas qu'un voile lugubre couvrît de deuil la France entière. Charlemagne, réservé pour de si grands ex-

ploits, pour de si hautes destinées, Charlemagne n'étoit pas né pour tomber sous le fer des assassins, et les pages de l'histoire ne devoient pas être souillées du récit d'un si abominable parricide.

Les conjurés choisirent une église pour s'entendre sur le mode d'exécution Ils se croyoient peut-être plus en sûreté dans cet asile, et moins exposés à être entendus de ceux qui n'étoient point dans la confidence. Après avoir visité les détours du lieu saint, pour s'assurer s'ils étoient seuls et s'ils pouvoient parler en liberté, ils laissèrent un libre champ à leurs délibérations sanguinaires. Sous les voûtes de ce temple religieux, en présence de ces monumens sacrés, devant lesquels l'ame recueillie ne doit pousser que les gémissemens de la prière pour la conservation des rois et le bonheur des peuples, des scélérats ne proférèrent que des paroles de sang; leur bouche impure ne s'ouvrit que pour vomir des imprécations contre la majesté royale, que pour outrager l'auto-

rité paternelle, que pour dévouer à l'anathême l'inviolabilité des élus du peuple, que pour dicter des arrêts de proscription et de mort. Là fut dévoilé tout ce que la barbarie a de plus cruel, tout ce que la vengeance a de plus féroce; là, la tête du plus grand des rois fut mise à prix, ses jours furent comptés, et l'on fixa sa dernière heure.

Après avoir terminé leurs discussions atroces, les conspirateurs recommencèrent avec plus de précaution l'examen des lieux qu'ils n'avoient fait que superficiellement en arrivant dans le temple. Ils s'aperçurent alors avec effroi qu'ils avoient eu un témoin de leurs abominables délibérations. Ils trouvèrent un ecclésiastique, nommé Fardulfe, caché dans un coin reculé de l'église. L'horreur que lui avoient inspirée leurs projets régicides, et le sort qu'il avoit à redouter de la part d'une réunion d'hommes qui lui paroissoient si accoutumés aux crimes et aux forfaits, le saisirent tellement de stupeur et de crain-

te, qu'ils n'en purent tirer aucun éclaircissement. Sa mort fut d'abord résolue, parce qu'ils jugèrent prudent de se débarrasser d'un individu qui pouvoit les perdre tous en dévoilant leurs sinistres desseins. Mais, soit qu'ils fussent remplis d'aveuglement, soit que le Ciel voulût se servir de cet unique témoin pour mettre au jour de si sanglantes résolutions, ils se déterminèrent à l'épargner, à condition qu'il feroit serment sur l'autel de ne rien révéler de ce qu'il avoit vu et entendu. Le serment fait, ils le laissèrent aller et se séparèrent.

Fardulfe, à peine sorti du danger qu'il avoit couru, se hâta d'aller découvrir au roi toutes les circonstances de la conjuration. Des ordres secrets furent bientôt donnés; on fit toutes les perquisitions que l'importance du sujet rendoit indispensables; tous les conspirateurs, saisis et traduits devant des juges, furent condamnés à divers genres de supplices, selon le rang qu'ils tenoient dans l'Etat et la part qu'ils avoient prise dans la révolte projetée. Plusieurs

sieurs furent envoyés en exil, et leurs biens confisqués. Pepin, ce nouvel Absalon, qui s'étoit révolté contre son père, fut rasé et confiné au monastère de Prum, dans l'évêché de Trèves. La dénonciation de Fardulfe ne resta pas sans récompense; il fut nommé abbé de Saint-Denis. Cet ecclésiastique n'étoit pas Français de naissance, mais originaire de Lombardie.

Au premier bruit de la conjuration, les deux rois, fils de Charles, accoururent à Ratisbonne; mais, avant leur arrivée, les coupables avoient été punis, et les princes n'eurent plus qu'à féliciter leur père d'avoir échappé aux poignards des assassins. Le roi d'Aquitaine resta tout l'hiver auprès de Charlemagne; pour le roi d'Italie, il fut obligé de retourner dans son royaume, où sa présence étoit devenue nécessaire.

---

§. XVIII.

Troubles en Saxe et du côté de l'Espagne.—Projet de joindre l'Océan au Pont-Euxin. —Concile de Francfort. —Mort de la reine Fastrade. — Charlemagne marche contre les Saxons, qu'il abandonne à la fureur du soldat (793, 794, 795).

On se préparoit à marcher contre les Huns, lorsque les nouvelles fâcheuses qu'on reçut de l'Espagne et de la Saxe forcèrent le roi à remettre cette expédition à un autre temps. Les Sarrasins profitèrent de l'éloignement de Charlemagne, fondirent sur la Marche d'Espagne, souveraineté particulière formée des provinces espagnoles que ce prince avoit soumises, et non contens de ravager ces pays limitrophes, ils firent encore des irruptions sur le territoire adjacent des provinces françaises. Après avoir surpris la ville de Barcelone et forcé le passage des monts Pyrénées, ces peuples s'avancèrent jusqu'à Narbonne, dont ils incendièrent les

faubourgs. Ayant rencontré le duc de Toulouse qui marchoit à leur rencontre, ils lui livrèrent bataille et remportèrent sur lui une victoire complète; ensuite ils se répandirent comme un torrent dans toute l'étendue du Languedoc, où ils firent de grands ravages.

D'un autre côté, les Saxons n'avoient pas oublié leurs anciens revers et n'épioient que le moment d'en tirer vengeance. La retraite de Witikind, et d'Albion, ces braves et intrépides guerriers, en affoiblissant leurs ressources, n'avoit pu éteindre dans le cœur de ces peuples le désir de reconquérir leurs droits méconnus et de se soustraire à un joug imposé par la force des armes. Ils étoient censés soumis; mais cette soumission n'étoit qu'une soumission temporaire. Charlemagne avoit nommé pour gouverner leurs contrées le comte Teuderic, qui, en habile politique, ne les laissoit point en repos, et occupoit sans cesse leur activité guerrière contre les ennemis de la France (793). Ce gouverneur reçut ordre

d'assembler les troupes de la Frise, et de les conduire en Saxe. Quelques mouvemens partiels survenus dans ce dernier pays, et qu'on crut devoir prudemment dissimuler, dégénérèrent en un soulèvement général. La révolte se déclara par les excès ordinaires aux Saxons. Ces peuples retournèrent au culte de leurs idoles, massacrèrent les prêtres qu'on leur avoit donnés et brûlèrent les églises. Ils eurent bientôt renversé l'ouvrage de Charlemagne; quelques jours virent détruire la réformation précédemment opérée par ce prince dans toute l'étendue de ces contrées.

La révolte des Saxons ne fut pas regardée par le monarque comme une affaire bien sérieuse et bien importante; l'excursion des Sarrasins lui causa plus d'inquiétude, et il la jugea d'une nature à être promptement réprimée. En conséquence il donna ordre au jeune Louis, roi d'Aquitaine, qui n'avoit pas encore quitté la cour de France, de se préparer à marcher sans délai contre les ennemis du nom chré-

tien. Pour lui, il se chargea des opérations relatives à la guerre de Saxe, et assembla une armée pour cette expédition. Néanmoins, avant de s'engager en Germanie, il résolut d'attendre l'issue des affaires d'Espagne. Dans cet intervalle, le génie actif de ce prince chercha les moyens d'occuper ses troupes, et de ne point les laisser dans une molle et dangereuse oisiveté. Depuis long-temps il avoit formé le projet utile de joindre par un canal l'Océan au Pont-Euxin. L'exécution de cette entreprise, qui auroit amené des chances si favorables au commerce et aux communications des peuples, ne paroissoit pas présenter beaucoup de difficultés; il ne s'agissoit que de joindre la rivière de Rednitz à celle d'Athmul. La première se jette dans le Mein, qui tombe près de Mayence dans le fleuve du Rhin, qui lui-même a son embouchure dans l'Océan. La seconde mêle ses eaux à celles du Danube qui se décharge dans la mer Noire ou Pont-Euxin. On devoit donner au

canal trois cents pieds de largeur sur deux lieues de longueur. Sans perdre de temps, Charlemagne fit de suite mettre la main à l'œuvre. Toute l'armée fut employée à ce travail ; déjà on étoit parvenu à le confectionner jusqu'à la longueur de deux mille pas, et l'ouvrage étoit poussé avec une activité qui paroissoit promettre un succès certain ; mais bientôt un sol mouvant et de peu de consistance, des pluies continuelles, l'éboulement des terres, et le défaut de plusieurs ressources et inventions connues de nos jours, forcèrent les travailleurs d'interrompre une opération aussi utile. Cette heureuse conception fut totalement abandonnée dans la suite, parce qu'on ne fut point animé par l'espérance de réussir complètement dans cette entreprise.

Sur ces entrefaites, les alarmes qu'on avoit conçues du côté de l'Espagne cessèrent incontinent. Charles apprit qu'Issem, roi de Cordoue, après avoir essuyé une sanglante défaite de la part d'Alphonse

le Chaste, avoit senti la nécessité de réunir toutes les forces qu'il avoit de disponibles, et qu'il venoit de rappeler auprès de sa personne les Sarrasins qui s'étoient rendus maîtres du Languedoc. Cette intéressante nouvelle rassura le monarque sur le sort de cette partie de ses Etats; il se tourna donc tout entier vers la guerre qui l'appeloit en Saxe, et se proposa d'écraser d'un seul coup ces indomptables ennemis.

Cependant, avant de partir contre les insurgés, il convoqua à Francfort un concile, fameux dans les annales de l'Eglise, et l'un des plus célèbres d'Occident. On y vit siéger plus de trois cents évêques qui s'y rendirent des royaumes de France, de la Germanie, d'Angleterre, d'Espagne et de Lombardie. Charlemagne parut dans l'enceinte de l'assemblée, assis sur un trône et revêtu de toute la plénitude de l'autorité que possédoient autrefois les empereurs chrétiens dans ces réunions religieuses. Ce qui prouve encore cette autorité de la puis-

sance civile dans les affaires de l'Eglise, c'est la lettre écrite par Charlemagne aux évêques d'Espagne : « Je me suis rendu à votre » demande, dit le monarque, je me suis » assis au milieu des évêques, en qualité » d'auditeur et en qualité d'arbitre ; nous » avons vu, et avec la grace de Dieu nous » avons arrêté ce qu'il faut croire ferme- » ment ».

On soumit aux lumières de ce concile l'opinion de Félix, évêque d'Urgel, et d'Elipand, évêque de Tolède, qui admettoient deux personnes en Jésus-Christ et enseignoient publiquement que, selon la divinité, il étoit réellement fils de Dieu par nature, mais que, selon la nature humaine, il n'en étoit simplement que le fils adoptif. Le concile d'Ephèse avoit déjà anathématisé cette doctrine, qui fut encore unanimement proscrite par le concile de Francfort. Le zèle pieux de Charlemagne fut poussé si loin dans cette occasion, qu'il manda aux Espagnols, qu'ils s'étoient rendus indignes de sa protection contre les

Sarrasins en souffrant parmi eux une pareille hérésie. Félix fut dans la suite déposé de l'épiscopat et relégué dans la ville de Lyon. Il se rétracta sur la fin de ses jours. Elipand, à l'age de 82 ans, persistoit encore dans son opinion.

Les pères de Francfort examinèrent aussi la croyance relative au culte des images. L'impératrice Irène, voulant rétablir ce dogme religieux dans l'étendue de l'empire grec, avoit assemblé en 787 un concile où furent appelés tous les évêques de sa domination. Ce fut le second concile tenu à Nicée en Bithynie. Le pape Adrien y étoit représenté par des légats. Le culte que l'on doit aux images fut solemnellement reconnu et consacré. Le souverain pontife s'empressa d'en envoyer les actes à Charlemagne, qui, loin de les approuver, adressa à Adrien une réfutation des décisions du concile, ouvrage qu'on appela les *livres Carolins*, parce que Charles s'en reconnut l'auteur. Cette production n'est pas exempte de fiel et de pré-

vention. Les évêques réunis à Francfort partagèrent l'opinion du prince, et rejetèrent d'un consentement unanime le concile de Nicée. Cette opposition du monarque et des évêques français aux actes de ce concile provint, ou de l'ignorance dans laquelle on pouvoit être en France de la langue grecque, ou bien de l'impéritie des traducteurs. On crut y lire qu'on devoit rendre aux images des saints la même adoration qu'à la Sainte Trinité, tandis qu'au contraire ces mêmes décrets portent qu'il falloit honorer les saintes images, mais réserver pour la Trinité seule le culte d'adoration et de latrie.

Le pape Adrien répondit à Charlemagne; il s'exprima avec force et dignité, mais avec douceur et décence; les représentations modérées du pontife produisirent l'effet qu'il devoit en attendre. La prévention se dissipa, on reconnut le vrai sens des actes du concile, et la paix fut rétablie dans l'Eglise.

Dans le même temps mourut la reine

Fastrade; Charles l'avoit aimée avec passion et avoit même toléré ses égaremens. La perte de cette princesse lui causa la plus vive douleur; mais la nation plus équitable ne donna point de larmes à la mémoire d'une femme que ses hauteurs, sa fierté et ses cruautés avoient rendue odieuse aux peuples. Sa mort fut plutôt regardée comme un bienfait du ciel que comme un malheur public.

Dès que le concile de Francfort fut terminé, Charlemagne marcha contre les Saxons. Son nom seul suffisoit pour les soumettre; sa présence jetoit dans le cœur de ces peuples le trouble et le découragement. Ils accoururent en supplians réclamer sa clémence. Ce fut alors que ce prince voulut employer un dernier moyen pour contenir dans la suite ce peuple indomptable, et mettre enfin un terme à ses soulèvemens continuels.

Il crut que l'air que les Saxons respiroient entretenoit parmi eux cet esprit de liberté et d'indépendance qui ne supportoit

aucun frein, et qui refusoit opiniâtrement de se plier à l'obéissance. Il s'imagina que transplantées sous un nouveau ciel, mêlées avec d'autres nations, éloignées de leur terre natale, ces peuplades perdroient le souvenir de leurs anciennes institutions et se courberoient sous la main d'un maître; il arracha donc à leur sol chéri et transplanta rigoureusement le tiers des Saxons, qu'il fit disperser dans différentes parties de la France; mais l'exil de ces infortunés et la crainte de partager leur sort ne furent pas capables de contenir leurs compatriotes dans le devoir. En 795, le roi s'avançoit à la tête de son armée sur les rives de l'Elbe pour donner audience au roi des Abodrites; là on vint lui annoncer que les Saxons avoient surpris dans une embuscade ce prince, le plus fidèle allié des Français, et qu'il avoit été tué dans cette affaire. A la nouvelle de cette trahison, Charlemagne étouffa tout sentiment de compassion et de clémence, et dans l'excès de son ressentiment, il abandonna la Saxe entière

au pillage et à la fureur du soldat. La mort du roi des Abodrites fut vengée par un ravage général, et par le massacre de plus de trente mille Saxons.

Délire impardonnable d'un conquérant irrité ! mais admirable obstination d'un peuple libre qui repousse avec toute la fierté de son ame les chaînes d'un pouvoir étranger.

---

§. XIX.

Guerre contre les Huns. — Mort du pape Adrien. — Son successeur rend hommage à Charlemagne. — Nouvelle guerre en Pannonie.

Ce fut à cette époque que Theudon, l'un des chefs de Pannonie, envoya à Charlemagne des ambassadeurs pour assurer ce prince de sa fidélité et de la soumission des cantons qui lui obéissoient. Ces députés instruisirent le monarque des dissensions élevées depuis peu parmi les Huns et de la facilité qu'on trouveroit à les vaincre. Le roi profitant de l'affoiblissement de ces peuples, enjoignit aussitôt à Henri, duc de Frioul, de s'avancer vers leur territoire. Ce guerrier pénétra dans le pays sans qu'on lui opposât beaucoup de résistance. Il força la principale ville des ennemis, et la livra au pillage. On trouva dans cette capitale des trésors inestimables. C'est dans son enceinte qu'étoient amassées les dépouilles de toute l'Europe, ravagée par ces bar-

bares depuis environ deux siècles; le soldat s'enrichit d'un butin immense. Henri envoya de grandes richesses à Charlemagne, qui en gratifia les seigneurs français et les braves qui l'avoient si bien servi dans cette occasion. Le roi en avoit réservé une partie pour faire présent à l'église romaine, et à son tendre ami le pape Adrien; il se disposoit déjà à expédier à Rome ces dons de la munificence royale, lorsqu'il apprit la mort du souverain pontife, qui termina ses jours après avoir occupé pendant vingt-quatre ans la chaire de Saint-Pierre. (1) Cette perte affligea le monarque à l'excès; et Eginard rapporte que le héros pleura cette mort comme celle d'un fils ou d'un père; il distribua à cette occasion de grandes aumônes; il ordonna des prières pour le repos de son ame; il alla même jusqu'à composer en vers latins l'épitaphe d'Adrien, qui fut gravée sur son tombeau à la porte de l'église de Saint-Pierre.

(1) Ce pape fut le premier qui ordonna qu'on lui baisât les pieds.

Léon III fut nommé pour le remplacer dans le souverain pontificat. Incontinent après son exaltation, il envoya en France des légats pour informer Charlemagne de sa promotion à cette suprême dignité. Ces députés apportèrent au roi l'étendard de la ville de Rome avec les clefs de la confession de Saint-Pierre, et le prièrent de dépêcher en Italie un seigneur de sa cour pour recevoir le serment de fidélité des Romains ; nouvelle preuve que le monarque des Français conservoit sur Rome une véritable suzeraineté. On délégua pour cette cérémonie Angilbert, abbé de Saint-Riquier, qui porta à Léon les présens destinés pour Adrien.

Cependant les Huns, honteux de leur ancienne défaite, n'attendoient que l'occasion favorable de pouvoir la réparer. Ils reconnurent enfin que le succès dépendoit de l'unité, et que pour vaincre, ou au moins pour se défendre avec quelque espoir de succès, il falloit confier à un seul chef la direction de toutes les forces nationales.

Dans

Dans cette persuasion, ils élirent un cham ou prince, le mirent à leur tête, et reprirent sous ses ordres la capitale de leur pays. Charlemagne, instruit de ces nouvelles, ordonna à Pepin, roi d'Italie, de marcher contre eux avec toutes les troupes de son gouvernement jointes à celles du duché de Bavière, et lui donna en même temps pour lieutenant et pour conseil ce même Henri, duc de Frioul, qui s'étoit distingué dans la dernière guerre de Pannonie. Le jeune prince partit promptement pour cette expédition, traversa cette contrée qu'on appelle aujourd'hui Autriche, et passa le Danube pour aller à la rencontre de l'ennemi. Le cham, défendu par les plus grands seigneurs des Abares et par l'élite de la nation qui s'étoient rangés sous ses drapeaux, lui présenta hardiment la bataille. Après une résistance opiniâtre, les Huns furent enfoncés; leur roi couvert de sang et de gloire périt sur le champ d'honneur: les Français forcèrent la capitale du pays qu'ils livrèrent au pillage et rasèrent de fond en comble.

La garnison fut passée au fil de l'épée, et le vainqueur, après avoir tout ravagé, repoussa le vaincu jusqu'au delà de la Teisse. On n'épargna que les possessions de Theudon, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit mis sous la dépendance de Charlemagne.

Pepin, vainqueur de la Pannonie et chargé des dépouilles des Huns, vint à Aix-la-Chapelle, où se trouvoit alors son père avec Luitgarde, sa nouvelle épouse. La marche du jeune prince ressembloit à un véritable triomphe. L'or et l'argent brilloient sur ses habits et sur ceux de ses soldats. Jamais la France n'avoit vu étaler tant de pompe et de magnificence. Toutes les bouches retentissoient des louanges d'un héros âgé de vingt ans, dont la valeur venoit de dompter et presque anéantir une nation qui depuis deux cents ans étoit la terreur du monde. Le jeune triomphateur passa l'hiver à Aix, où il célébra les fêtes de Noël et de Pâques avec son père Charlemagne.

§. XX.

Nouvelles guerres en Espagne, en Saxe et en Pannonie. — Charlemagne mande son fils le roi d'Aquitaine. — Conspiration contre le pape Léon III (798, 799).

Charles étoit encore à Aix-la-Chapelle lorsqu'on y vit arriver l'émir Zara, qui, après s'être emparé de la ville de Barcelone, venoit se reconnoître vassal du roi des Français et lui faire hommage de sa conquête. On le reçut avec de grandes marques de bienveillance. On apprit par les rapports de ce prince que l'Espagne étoit agitée de divers troubles. L'occasion parut favorable à Charlemagne pour étendre son autorité dans ce pays. Il donne ordre au roi d'Aquitaine de s'y transporter avec une armée, et de mettre le siége devant la ville d'Huesca. Les détails et la réussite de cette expédition nous sont inconnus. L'histoire nous apprend seulement que les opérations du prince Louis accrurent encore la puis-

sance des Français en Espagne, dont la plus grande partie des souverains prit Charlemagne pour médiateur et pour arbitre, eut recours à sa puissante protection, et lui fit hommage de sa souveraineté.

Le monarque avoit épuisé les ressources de son imagination pour inventer un moyen de terminer pour toujours les continuels soulèvemens des Saxons. Toutes ses tentatives avoient échoué. Cette année il traça un camp sur les bords du Weser, l'entoura de fortifications, et y fit bâtir une grande quantité de maisons, qui formèrent bientôt une espèce de ville, à laquelle on donna le nom d'Héristal, qu'elle porte encore aujourdhui. Il crut enfin pouvoir réduire les Saxons en restant plusieurs années dans leur propre pays. Mais rien ne pouvoit dompter la fierté de ces peuplades. Leurs insurrections s'annonçoient de temps en temps par de nouveaux pillages et de sanglantes incursions. Ils venoient de massacrer inhumainement des commissaires envoyés pour leur rendre la justice. Ce crime

fut puni par la dévastation de tous les pays situés entre l'Elbe et le Weser. Indignés de ces cruels ravages, ils se jettent sur le Mekelbourg et le mettent à feu et à sang. Le commandant français dans cette province marcha à leur rencontre, leur livra bataille et en laissa plus de quatre mille sur la place. Des pertes multipliées qui se succédèrent les mirent hors d'état de tenir tête à leurs ennemis. Ils donnèrent des ôtages pour marques de leur soumission, et le vainqueur abandonna son camp et revint dans sa capitale. C'étoit à peu près de cette manière que finissoient les expéditions dirigées contre la Saxe.

L'attention du monarque fut appelée du côté de la Pannonie. Theudon, le chef des Huns, qui étoit venu volontairement le reconnoître pour son souverain, qui avoit reçu le baptême et sembloit attacher un si grand prix à l'alliance des Français, Theudon n'avoit eu d'autres motifs d'une conduite si contraire aux intérêts de ses compatriotes, que d'en imposer aux yeux

clairvoyans de Charlemagne, et d'ourdir, à l'abri d'un si grand nom, des trames perfides contre celui qu'il eût dû regarder comme son bienfaiteur, et à la protection duquel il devoit la tranquillité des peuples soumis à sa domination, et même la conservation de sa propre personne. Dans les derniers combats la mort avoit moissonné l'élite des guerriers de la nation des Abares; les plus grands seigneurs avoient péri pour sa défense. L'ambition n'avoit plus de rivaux à craindre. Les malheureux restes d'un peuple opprimé trembloient sous un maître; mais quoique silencieux et timides, ils sembloient n'attendre qu'un chef hardi et entreprenant pour voler sous ses drapeaux, l'investir du pouvoir suprême, et marcher sous ses ordres pour reconquérir la liberté presque anéantie. Theudon crut qu'il ne tenoit qu'à lui de s'emparer du trône vacant par la mort du dernier chef de la Pannonie. Il trahit les Français comme il avoit déjà trahi sa patrie. Dès que ses desseins furent connus,

on employa la plus grande diligence pour en prévenir les suites funestes. Le duc de Frioul et un comte de Bavière pénétrèrent en Pannonie et défirent Theudon, qui fut pris, et puni de mort, comme un vassal rebelle et parjure à ses sermens. Cette victoire coûta des larmes à la France. Theudon se défendit en désespéré. Les Abares avoient dans sa personne un guerrier redoutable à leur tête, et les soldats secondèrent la valeur de leur chef par des efforts extraordinaires. Gérold, comte de Bavière, et Henri, duc de Frioul, restèrent sur le champ de bataille étendus sur un monceau de morts.

Cette expédition fut la dernière contre les Huns. Toute leur noblesse avoit péri dans les différens combats livrés contre les Français. Avec Theudon fut ensevelie pour toujours la puissance de cette république si formidable, si fameuse, si vaillante, si riche et si peuplée. Ceux qui avoient échappé au fer victorieux se soumirent à la France, ou se réfugièrent chez

les peuples voisins, versant des larmes amères sur les ruines de leur malheureuse patrie.

Ce fut dans ce temps que Charlemagne manda dans son camp d'Héristal Louis son fils, roi d'Aquitaine. Il avoit appris que ce jeune prince avoit été obligé d'emprunter les présens qu'on avoit coutume de faire au roi. Il ne lui cacha pas qu'il étoit instruit de ses profusions et de ses libéralités excessives envers ses courtisans. Il lui représenta que les prodigalités des souverains ruinent leurs peuples, et que la dépendance ne pouvoit s'allier avec la majesté du trône. Ces représentations paternelles touchèrent le cœur du fils; il se corrigea de sa foiblesse, parvint à mettre de l'ordre dans ses finances, retira ses domaines engagés, et vécut avec la dignité convenable à son rang, sans faire trop peser sur ses sujets le fardeau des impositions. Louis passoit successivement une année dans chacune de ses quatre maisons royales, car alors les rois n'habitoient presque ja-

mais les villes. Aidé d'une bonne et sévère économie, il eut non seulement de quoi fournir à l'entretien de sa maison; mais il put encore payer la solde aux troupes. Il leur défendit en conséquence d'exiger des habitans de la campagne le droit de fourrage, comme elles avoient eu coutume de l'exiger jusqu'alors. Ce sage réglement fut adopté par Charlemagne lui-même, qui ordonna que dorénavant la paie du militaire seroit prise sur les revenus de la couronne.

On doit rapporter à ce même temps la permission donnée à Louis par son père d'élever à la qualité et au titre de reine sa femme Ermengarde, fille d'Ingramme, un des comtes d'Aquitaine. Selon les mœurs des premiers temps de la monarchie, les enfans pouvoient prendre une femme de leur choix, sans l'agrément de leurs parens; elle ne portoit que le nom de concubine, nom qui désignoit un véritable mariage, moins solemnel à la vérité et moins révéré que celui qui donnoit des

droits à la jouissance des prérogatives attachées à la condition de l'époux. Il étoit approuvé par l'Eglise ; mais les lois civiles n'accordoient pas aux enfans la faculté de succéder.

Pendant que ces choses se passoient en France, une conspiration s'ourdissoit à Rome contre le successeur de Saint Pierre. Campule et Pascal, neveux d'Adrien, et pourvus par leur oncle des premières dignités de la cour romaine, voyoient avec chagrin l'élévation de Léon au souverain pontificat. Ces ennemis secrets du nouveau pape surent néanmoins si bien dissimuler, que le chef de l'Eglise les regardoit comme ses amis les plus sincères dans le temps même qu'ils se préparoient à lui ôter la vie. Le 24 avril 799, le pape assistoit à une procession solemnelle, entouré du clergé et du peuple ; c'étoit le moment que les conspirateurs avoient choisi pour exécuter leur crime. On voit paroître tout-à-coup des assassins en armes qui dispersent la foule, se jettent sur le pontife, le ren-

versent de cheval et l'enlèvent dans un couvent voisin, avec l'intention de lui crever les yeux et de lui couper la langue; mais il eut le bonheur d'échapper de leurs mains avant qu'ils eussent pu venir à bout de leur criminel dessein. Albin, camerlingue de l'église romaine, et le duc Vinigise, arrivèrent pendant la nuit à la tête de quelques troupes, et arrachèrent aux conjurés leur victime, qui se réfugia d'abord chez les ambassadeurs de France, et que ses libérateurs conduisirent à Spolette, afin de la mettre plus en sûreté. Dans cet asile, Léon écrivit au monarque français l'attentat commis sur sa personne, et lui demanda la permission de venir conférer avec lui sur cette affaire. Charlemagne, touché de ses malheurs, donna ordre au roi Pepin de le faire accompagner en France avec tous les honneurs dus à son rang et à sa dignité. Le héros l'attendoit à Paderborn. Le pontife y fut reçu avec franchise et cordialité. Le prince l'embrassa tendrement et lui donna les marques de la plus grande déférence.

L'essentiel étoit de replacer le pape sur le trône pontifical, ensuite de prévenir les scènes affligeantes qui pourroient encore avoir lieu. Charles nomma des prélats et des comtes chargés de le reconduire en Italie, de le rétablir solemnellement sur son siége, et de prendre des informations sur la violence commise sur la personne du pontife, et sur les dénonciations faites par ses ennemis, dénonciations insérées dans une requête présentée par eux à Charlemagne. Les commissaires, après les recherches les plus exactes, proclamèrent l'innocence du St.-Père, et assurèrent le roi qu'il n'avoit pas commis les crimes dont cherchoient à le noircir ses accusateurs. Sur cette déclaration, Campule et Pascal furent arrêtés, et transférés en France sous bonne garde.

Les sourdes pratiques que les ennemis de Léon entretenoient dans Rome, la punition exemplaire due à ses assassins, quelques brouilleries survenues entre Pepin, roi d'Italie, et Grimoald, duc de Bene-

vent, déterminèrent Charlemagne à faire un nouveau voyage vers l'ancienne capitale du monde. La France jouissoit d'une tranquillité parfaite, les Huns étoient totalement soumis, les seigneurs de la Bretagne venoient tout récemment de protester de leur fidélité; tout rassuroit le roi des Français. Il profita du repos de ses armes et partit pour l'Italie.

---

§. XXI.

Nouvelle entrée triomphante de Charlemagne dans la ville de Rome. — Jugement des assassins du pape (800).

Dès que le pape fut informé que le monarque approchoit de Rome, il alla à sa rencontre jusqu'à douze milles de la ville. Charlemagne, en entrant une troisième fois dans la cité sainte, reçut les mêmes honneurs qu'on lui avoit rendus lors de sa première entrée sous le pontificat d'Adrien. On fit également marcher devant lui les bannières sacrées; le peuple en foule chantoit à l'envi les louanges du héros; des chrétiens réunis de presque toutes les nations de la terre célébroient ses exploits dans un grand nombre de langues. Les cantiques qu'on chantoit à sa gloire étoient à chaque instant interrompus par mille cris de joie. Les acclamations le conduisirent jusqu'à la porte de l'église de Saint-Pierre. Là, le chef de la première nation

du monde descendit de cheval ; le pontife, accompagné de tout le clergé romain, l'introduisit dans l'auguste basilique, et entonna un cantique sacré qui fut répété par un million de voix, et qui dura tout le temps que Charlemagne resta dans le temple. Une multitude innombrable, accourue sous les voûtes du saint édifice et remplissant tous les alentours, ne pouvoit se lasser de contempler, d'admirer et d'applaudir le héros du siècle, le plus puissant roi de l'univers, le souverain grand par excellence.

Quelques jours après, Charles indiqua une assemblée dans l'église de Saint-Pierre, à laquelle furent appelés le clergé, et les seigneurs de France et d'Italie. On entendit les accusations portées contre le pape. Campule et Pascal furent déclarés calomniateurs, et la justification de Léon parut complète. Cependant, quoique l'innocence de l'accusé fût reconnue d'une voix unanime, on proposa en outre que le pape se purgeât par serment des crimes

qu'on lui imputoit. Charlemagne partageoit également cette opinion. Les évêques de leur côté la soutenoient avec une espèce d'opiniâtreté : conséquemment, sans chercher à dévoiler les motifs de ceux qui demandoient cette formalité de la part du pape, nous dirons qu'on indiqua pour le lendemain une nouvelle assemblée. Le pontife s'y rendit, et ayant pris le livre des saints évangiles, il monta au jubé, et protesta hautement devant Dieu et devant les hommes qu'il étoit étranger à tous les crimes dont on l'accusoit. Cette déclaration achevée, le temple retentit des acclamations du peuple présent en foule à ce spectacle. Le clergé y mêla ses applaudissemens; on entonna le *Te Deum*, pour rendre grâces à l'Eternel d'avoir manifesté pleinement l'innocence du successeur de Saint Pierre. Le reste du jour fut consacré à la joie et aux divertissemens. Les historiens ont fixé la tenue de cette assemblée au 15 décembre de l'an 800. Charlemagne avoit prononcé la peine de mort contre les deux

deux accusateurs du pape ; mais Léon obtint que la sentence ne seroit pas exécutée, et l'on se contenta de les envoyer en exil.

Ici la scène change. Un nouveau titre est ajouté aux titres glorieux de notre héros. On voit renaître un empire détruit depuis des siècles. La couronne des Césars est placée sur la tête du roi des Français.

CHARLEMAGNE
EMPEREUR.

§. XXII.

Renouvellement de l'Empire d'Occident dans la personne de Charlemagne (800, 801).

Charlemagne étoit maître de toutes les Gaules, de la Germanie, de la Pannonie, de la Lombardie, d'une partie de l'Espagne; Rome même étoit dans sa dépendance et subissoit sa loi. Un prince si recommandable par ses talens, par sa puissance et ses vertus guerrières; un héros dont le nom commandoit le respect et l'admiration, un tel monarque parut aux Romains digne de faire revivre de ses cendres l'empire des Césars, et de siéger sur le trône des anciens empereurs d'Occident.

Le pape, assuré du suffrage de tout le peuple, en parla au roi, qui refusa cons-

tamment cette suprême dignité, et invita le pontife de garder un profond silence sur cet article.

Cependant les fêtes de Noël approchoient. On se prépara à les célébrer avec la plus pompeuse magnificence. Les Romains prièrent Charlemagne de paroître dans cette auguste solemnité revêtu de l'habillement des patrices de Rome, qui consistoit en une longue tunique, et un long manteau dont un côté étoit attaché sur l'épaule droite. Le monarque ne crut pas devoir refuser au peuple cette légère déférence, malgré sa répugnance à porter un autre habit que l'habit des Français. Quand il entra dans l'église de Saint-Pierre, une multitude innombrable le reçut avec des cris de joie et de jubilation. Il s'approcha de l'autel devant lequel il se mit à genoux. Il s'inclina pour rendre hommage à la majesté du Dieu des nations; au même instant le pape prit une couronne et la posa sur la tête de Charlemagne. Tout le peuple, transporté d'allégresse,

s'écria d'une voix unanime : *Vive Charles, toujours Auguste, grand et pacifique Empereur des Romains, couronné par la main de Dieu ; qu'il soit à jamais victorieux.* Aussitôt Léon se prosterna respectueusement et fut le premier à l'adorer, disent formellement nos annalistes, c'est-à-dire, à lui rendre les hommages dus à un souverain.

C'est ainsi que Charlemagne fut solemnellement reconnu et proclamé empereur. Alors recommença dans sa personne l'empire romain en Occident qui avoit fini en 476 avec son dernier empereur Augustule. Les princes Charles et Pepin avoient accompagné leur père. Charles, son fils aîné, reçut en même temps l'onction royale de la main du pontife.

Les historiens nous apprennent que la surprise du monarque français fut à son comble, quand il se vit saluer et couronner empereur. Il ne put se défendre, nous disent-ils, d'une espèce de mouvement de colère. Il protesta hautement qu'il se

seroit abstenu d'assister à la solemnité des SS. mystères, s'il eût prévu ce qui devoit arriver.

Quoi qu'il en soit de l'acceptation forcée ou non forcée de Charlemagne, il n'en retint pas moins le titre et la dignité dont il venoit d'être revêtu. Les Romains cependant n'ajoutoient rien à sa puissance. Maître de presque toute l'Europe, il dominoit en souverain dans la vaste étendue de son immense domination. Depuis longtemps tout se faisoit à Rome en son nom; et le pape avoit reconnu sa supériorité dans l'ordre civil et même religieux. L'élection de Charlemagne étoit uniquement un hommage rendu à sa gloire.

Le nouvel empereur enrichit l'église de Saint-Pierre des présens les plus magnifiques. Si l'on en croit Anastase le Bibliothécaire, ils consistoient en quantité de vases d'or, en une croix du même métal, parsemée d'hyacinthes; un livre d'évangiles resplendissant d'or et de pierreries, deux tables d'argent massif, l'une pour le

service de la basilique, l'autre pour être placée devant le tombeau de Saint Pierre. Les princesses, filles de l'empereur, imitèrent aussi la munificence de leur père. Elles offrirent des vases d'un grand prix et une couronne d'or du poids de 200 livres, enrichie de pierres précieuses. Ces riches offrandes provenoient des trésors immenses conquis sur les Abares, et une partie retournoit en Italie d'où les Huns les avoient enlevés, quand ils en firent la conquête.

L'empereur passa l'hiver à Rome, et publia des ordonnances pour le gouvernement de la ville. Dès ce moment tous les actes furent datés de l'année de l'empire de Charlemagne : on frappa de nouvelles monnoies; d'un côté étoit inscrit le nom de ce prince, et de l'autre le nom du pape ou l'effigie de S. Pierre. Enfin, après avoir établi les réglemens nécessaires pour l'administration civile et judiciaire, il retourna en France, couvert d'honneurs et de bénédictions.

Tandis qu'il passoit par Spolette, un tremblement de terre renversa plusieurs villes d'Italie ; quelques foibles secousses se firent sentir en Allemagne et en France. Les historiens rapportent que cet événement, accompagné de violentes tempêtes, fut suivi quelque temps après de maladies contagieuses qui enlevèrent un grand nombre de personnes. A l'occasion de ce désastre et pour appeler sur les peuples la miséricorde divine, Léon établit à Rome la cérémonie des Rogations, déjà instituée en France par saint Mamert, dès le cinquième siècle.

Les succès accompagnoient Charlemagne dans toutes ses entreprises : arrivé dans sa capitale, il apprit que ses armées avoient été victorieuses en Italie et en Espagne. Le grand titre qu'il venoit d'acquérir en imposoit encore davantage à ses ennemis, et loin de chercher à le combattre, tous s'empressèrent à l'envi de rechercher sa protection et son alliance.

Alfred, roi de Northumberland, appe-

loit Charlemagne son seigneur ; le roi de Galice, celui d'Ecosse et d'Irlande se disoient ses vassaux : les princes étrangers trouvoient à la cour un asile honorable. Egbert, héritier présomptif de la couronne de Westsex, l'un des sept royaumes d'Angleterre, pour éviter les persécutions que lui suscitoient dans le pays des hommes jaloux et envieux de sa gloire, avoit traversé les mers et étoit venu se placer sous la protection de Charlemagne. Il ne manqua point en France d'occasions de mettre en œuvre ses talens, sous un maître capable de l'instruire dans le métier de la guerre, et dans la science du gouvernement. L'empereur avoit pris plaisir à former ce jeune héros, il l'avoit constamment à ses côtés les jours de bataille, ils assistèrent ensemble au concile de Francfort ; il s'en étoit même fait accompagner lors de son dernier voyage à Rome, où il reçut des mains du pape la couronne impériale. Ce fut dans cette capitale du monde chrétien qu'Egbert apprit la mort du roi de Westsex,

dont il héritoit des droits et de la couronne ; il fut alors obligé de retourner en Angleterre. Les deux princes ne se séparèrent qu'à regret ; l'empereur donna son épée à Egbert, en lui disant : « Elle a vaincu mes ennemis, elle vaincra les vôtres. » Instruit à l'école de Charlemagne, le monarque anglais montra sur le trône toutes les vertus d'un grand roi. Soit que l'alliance de Charles l'eût rendu redoutable à ses envieux, soit que sa propre réputation lui eût attiré l'estime de ses sujets, il régna paisiblement et sans contradiction, combattit les ennemis extérieurs avec courage et avec succès, et se montra enfin digne du sceptre qu'il portoit, et du héros qui avoit formé sa jeunesse au grand art de régner.

---

§. XXIII.

Irène propose sa main à Charlemagne. — Cette impératrice est renversée du trône par Nicéphore, qui fait alliance avec le nouvel empereur d'Occident (802, 803).

Cependant Constantin Porphyrogénète voulut enfin revendiquer ses droits, gouverner par lui-même, et reprendre des mains de sa mère l'autorité dont elle ne devoit être que simple dépositaire. Irène traita de conjuration la juste demande de son fils, et s'oublia à un tel point, que, dans le palais même des Césars, elle fit inhumainement battre de verges l'héritier de l'empire. Elle alla plus loin encore. Son égarement ne connoissant point de bornes, elle parvint à faire dépouiller ce jeune prince de tous les droits que sa naissance lui donnoit à la succession du trône, et se fit proclamer elle-même impératrice d'Orient.

Le général Alexis, appuyé de tous les

ennemis d'Irène et des partisans de Léon Porphyrogénète, renversa du faîte de la puissance cette femme ambitieuse, et replaça sur la tête du fils le diadême de ses pères.

Après cette révolution, cette mère dénaturée, qui savoit si bien diriger les volontés du prince, n'en conserva pas moins tout l'ascendant qu'elle avoit eu jusqu'alors sur le jeune empereur, et elle ne l'employa que pour l'avilir et le rendre odieux à ses peuples; ce qu'il y a de plus surprenant et de plus incroyable, on vit le successeur des Césars soumis aux moindres désirs, au plus léger signe d'une marâtre, qui autrefois, sans respecter la pourpre des souverains, l'avoit ignominieusement fait battre de verges, et qui lui avoit arraché l'empire.

Le premier usage qu'elle fit de son autorité, fut de rendre suspect à son fils son propre libérateur, ce général Alexis à qui il étoit redevable de toute sa grandeur et de son rétablissement dans la souveraine

puissance. La mort fut la récompense des services du sujet fidèle. La farouche Irène accumula crimes sur crimes. Son ambition n'étoit pas encore rassasiée. Quand elle jugea le moment favorable à ses desseins, elle se signala par de plus révoltantes perfidies. De vils satellites, confidens et complices de ses cruautés, osèrent porter la main sur leur empereur, et arrêter Léon Porphyrogénète au milieu même d'une armée que le prince avoit rassemblée pour sa propre sûreté. La mère barbare trouva des bourreaux pour crever les yeux de son fils. Elle avoit ordonné à ses lâches sicaires de ne pas laisser leur victime survivre à cette atroce opération. Ils ne remplirent que trop exactement ses intentions cruelles. On croira peut-être que ce fut là le terme de ses sanguinaires proscriptions; achevons le tableau. Elle avoit précédemment, comme nous l'avons dit, rendus inhabiles à la succession de l'empire les quatre oncles de Léon. L'aîné avoit eu les yeux crevés, la langue avoit été cou-

pée aux trois autres; mais ces princes mutilés existoient encore ; les quatre infortunés furent égorgés le même jour, et par ce dernier attentat Irène éteignit et noya dans le sang les derniers rejetons de la race impériale de Léon l'Isaurien. Débarrassée, par ces barbares exécutions, de tous ceux qui pouvoient lui porter ombrage, elle se crut alors délivrée de toute inquiétude, et même de tout remords.

Le trouble et la consternation se répandirent à la cour de Constantinople à la nouvelle du rétablissement de l'empire d'Occident dans la personne de Charlemagne. Irène, la fière Irène trembla sur le trône. Aux embarras que lui suscitoit l'intérieur de son empire vint se joindre la crainte d'un malheur étranger. Le chef des Français élevé à la dignité des Césars, récemment revêtu de la pourpre impériale, alloit-il signaler les premiers instans de sa nouvelle puissance en se vengeant de l'appui qu'elle avoit donné au dernier rejeton du roi des Lombards? Alloit-il s'armer

pour réunir à ses vastes Etats le reste de l'Italie soumis jusqu'alors à la domination des Grecs? Etoit-ce un vengeur que le ciel suscitoit dans sa justice, et qui viendroit bientôt lui demander compte du sang innocent dont ses mains étoient encore teintes?

L'adroite impératrice n'employoit ordinairement la force et la violence qu'après avoir essayé tous les ressorts de la souplesse et de l'artifice; elle imagina un moyen qui, en détournant l'orage qu'elle croyoit près de fondre sur elle, donneroit une nouvelle splendeur et un nouveau degré d'affermissement à sa puissance. Luitgarde, cinquième femme de Charlemagne, étoit descendue au tombeau depuis quelque temps. Irène, veuve, libre et pourvue encore de quelques attraits, offrit sa main au nouvel empereur et lui proposa d'associer le nom de Charlemagne à celui d'Irène, et d'unir sous le même sceptre l'empire d'Orient et l'empire d'Occident.

Le monarque parut goûter la proposi-

tion, et fit partir pour Constantinople des ambassadeurs chargés de négocier une affaire de cette importance. Parmi eux se trouvoit un évêque nommé Hetton, son ami et son confident intime. Sans parler du surcroît de prééminence et de grandeur qui résulteroit de cette alliance, le prince, avide de repos et fatigué de conquêtes, n'envisageoit peut-être dans ce mariage que le terme de toutes ces guerres désastreuses qui avoient jusqu'alors ensanglanté l'univers. La paix alloit s'asseoir sur les deux trônes réunis : et quel potentat assez aveugle, assez ennemi de lui-même et de l'humanité pour songer à l'en faire descendre. Il étoit donc permis de n'augurer de l'union projetée que bonheur et tranquillité pour les peuples.

Cependant Irène commençoit à ne plus éblouir les Grecs par le prestige de sa beauté et de sa magnificence. Au dehors Aaron Rachid l'avoit forcée à lui payer un tribut; les Arabes déchiroient l'empire; les Tartares faisoient des courses jusqu'aux portes

de Constantinople, et portoient la hardiesse jusqu'à enlever même les chevaux de la maison impériale. Au dedans, Storace, l'instigateur des violences et des crimes de la souveraine, cet agent pervers qui avoit lâchement conseillé le meurtre du fils, bravoit insolemment la mère, et conspiroit presque ouvertement contre elle. Elle eut encore assez de courage pour briser l'instrument de ses cruautés; s'étant rendue en plein sénat, elle y accusa hautement un ministre ingrat et perfide, et le fit déclarer déchu de toutes ses charges et de toutes ses dignités. Une maladie inconnue, la même qui avoit enlevé subitement Constantin Copronyme et Léon Porphyrogénète, la débarrassa pour toujours de cet infâme conseiller, le complice de ses attentats (1).

(1) On demandera peut-être pourquoi Charlemagne ne refusa pas la main d'une femme à laquelle l'histoire reproche tant de crimes ? Il faut considérer que cette adroite impératrice avoit su faire retomber sur son mari, sur son fils, ou sur ses favoris, l'odieux de tous les forfaits dont elle s'étoit rendue coupable.

Mais

Mais Aétius, qui avoit servi complaisamment ses ressentimens contre Storace, devint à son tour jaloux de l'autorité de l'impératrice, et lui inspira de justes craintes. En sa qualité d'eunuque, il ne lui étoit pas permis de porter ses vues jusqu'à l'empire; mais il avoit un frère qu'il pouvoit élever à cette suprême dignité, et sous son nom il lui eût été facile de régner avec un pouvoir absolu.

Les ambassadeurs de Charlemagne étoient arrivés à la cour d'Irène. Le plan de mariage formé par cette souveraine déplut à Aétius, qui mit tout en œuvre pour traverser la négociation. Il eut soin de faire répandre dans le public qu'on vouloit anéantir l'indépendance de la nation, en la soumettant à un empire qui venoit de renaître de ses cendres, et dont le chef alloit dicter impérieusement des lois dans Constantinople même; que les trésors de l'Etat, les dignités, les emplois, toutes les places seroient la proie d'étrangers avides et spoliateurs. Ces discours artificieux firent im-

pression sur les peuples; mais Aétius, cet agitateur ambitieux, n'eut point la satisfaction de recueillir le fruit qu'il espéroit de ses intrigues.

Les grands alarmés commencèrent d'abord par déclarer ouvertement à l'impératrice qu'elle n'avoit pas le droit de disposer du trône des Césars, et que la volonté irrévocable du peuple étoit qu'elle renonçât pour toujours au mariage qu'elle désiroit contracter avec Charlemagne. En même temps, comme ils se défioient du caractère violent et barbare de leur souveraine, pour prévenir ses coups meurtriers, ils opérèrent incontinent un soulèvement général. Nicéphore, chancelier de l'empire, fut proclamé empereur, et couronné dans l'église de Sainte-Sophie par les mains du patriarche de Constantinople. Irène, renversée du trône, fut gardée à vue dans son propre palais.

Nicéphore parut devant elle, promit de respecter ses jours, et lui demanda les trésors des derniers empereurs, dont on

l'accusoit de s'être emparée. Il lui déclara et jura sur la vraie croix que, par cette condescendance, elle conserveroit sa liberté, et seroit traitée avec la déférence due à une impératrice. Irène lui remit les trésors qu'il réclamoit. Néanmoins, malgré cette restitution partielle ou entière, elle fut renfermée dans un monastère situé auprès de Constantinople, ensuite reléguée et étroitement gardée dans l'île de Lesbos, où elle mourut la même année.

Cette révolution, arrivée sous les yeux des envoyés de Charlemagne, leur fit juger que leur mission étoit finie, et que leur présence devenoit désormais inutile à Constantinople. Ils n'étoient pas pourtant restés témoins impassibles de ces grands événemens, au milieu desquels ils ne furent pas traités avec tous les égards dus à leur rang et à leur caractère. Ils déclarèrent hautement que leur maître ne laisseroit pas impunie l'insulte faite à ses représentans, et vengeroit tôt ou tard le traitement cruel exercé contre l'impératrice,

son alliée. Après cette protestation, ils prirent le chemin de la France.

Nicéphore, qui ne vouloit pas s'attirer sur les bras un ennemi tel que Charlemagne, se hâta de lui envoyer des ambassadeurs pour établir une paix durable entre les deux empires. Le traité d'alliance fut bientôt conclu. L'on convint et l'on arrêta que Nicéphore et Charlemagne porteroient tous les deux le nom d'Auguste; que l'un prendroit le titre d'empereur d'Occident, l'autre celui d'empereur d'Orient; que tout le territoire, situé en Italie depuis l'Ofanto et le Volturne jusqu'à la mer de Sicile, resteroit irrévocablement à l'empire d'Orient; que le reste appartiendroit à l'empire d'Occident avec la Dalmatie, la Liburnie, la Dace, l'Istrie et la Pannonie.

Le moine de Saint-Gal nous donne une description pompeuse de la réception faite par Charlemagne aux ambassadeurs de Nicéphore. L'empereur étoit dans son palais de Selt; pour les admettre à son au-

dience, on leur fit traverser successivement quatre grandes salles, ornées avec le luxe le plus recherché, et une magnificence qui alloit toujours croissant lorsqu'ils passoient d'un appartement dans un autre. Ils trouvèrent dans la première salle le connétable de l'empire, assis sur une espèce de trône, environné de militaires revêtus d'habits somptueux. Les envoyés de Nicéphore alloient se prosterner, quand on les avertit que cet officier n'étoit qu'un des grands dignitaires de la couronne. Ils pénétrèrent dans la seconde salle où le comte du palais rendoit la justice entouré d'une cour brillante; même erreur de la part des ambassadeurs, même désir de se prosterner. Dans la troisième le maître de la table du roi étaloit une magnificence orientale, bien inférieure au luxe pompeux qui brilloit dans la quatrième où présidoit le grand chambellan. Toujours nouvelle erreur, toujours nouvelle surprise. Enfin deux seigneurs les plus distingués de la cour reçurent les ambassadeurs,

et les introduisirent enfin dans l'appartement du monarque. Là ils aperçurent l'empereur éclatant d'or et de pierreries, resplendissant de grandeur et de gloire, environné des rois ses enfans, des princesses ses filles, d'un grand nombre d'évêques et des principaux de l'empire, au milieu desquels il conversoit avec une douce et majestueuse familiarité. Dans ce moment Charlemagne avoit la main appuyée sur l'épaule de l'évêque Hetton, un de ses envoyés à Constantinople auprès d'Irène, et qui avoit été témoin de la dernière révolution de l'empire d'Orient. Le prince affectoit de l'honorer de grandes marques de considération et d'amitié, comme pour le dédommager des dégoûts qu'il avoit essuyés dans le cours de sa mission. Les ambassadeurs grecs se prosternèrent devant l'homme du siècle, le héros des nations, devant le roi d'un grand nombre de rois. Ils parurent embarrassés en voyant dans une si haute faveur à la cour du monarque ce même Hetton pour

qui leur souverain avoit montré si peu d'égards. Charlemagne les rassura en leur disant qu'Hetton leur pardonnoit, qu'il leur pardonnoit, lui-même qu'il falloit oublier le passé, mais se souvenir dans tous les temps du respect dû aux évêques et aux ambassadeurs des rois.

---

§. XXIV.

Assujettissement total et transplantation des Saxons.— Testament de Charlemagne. (804, 805, 806).

L'Europe étoit tranquille; tout cédoit à la puissance de Charlemagne. Les Saxons seuls, ces peuples tant de fois vaincus et toujours indomptés, se soulevèrent de nouveau, et reprirent les armes avec un acharnement encore plus obstiné, aidés de Godefroi, roi des Danois. A la première nouvelle de cette insurrection, l'empereur se mit en campagne avec sa célérité ordinaire, et les força dans leurs derniers retranchemens. Godefroi, quoique muni d'une nombreuse cavalerie, se retira précipitamment dans ses Etats, et abandonna ses alliés à la fureur des soldats de Charlemagne. Privés d'un si grand appui, les vaincus eurent de nouveau recours à la générosité du vainqueur; mais ils cherchèrent en vain à le fléchir; il fut inexorable. Afin

de couper pour toujours la racine de ces guerres éternelles, il transplanta tous les Saxons, les uns en Suisse, les autres en Flandres, et donna leur pays aux Abodrites, alliés de la France et leurs plus mortels ennemis. Cette transplantation fut exécutée par l'armée victorieuse sous les yeux même du monarque. Ces malheureuses peuplades furent arrachées de leur terre natale, et de ces marais inaccessibles qu'elles opposoient comme des boulevards à l'ambition de leurs oppresseurs. Elles furent condamnées à défricher de vastes forêts pour l'utilité des conquérans.

On eut bien tort de croire que la différence de climat opéreroit chez les Saxons le changement de leurs mœurs. Toujours impatiens du joug, ils communiquèrent aux peuples avec lesquels on les mêla cet esprit d'insubordination qui occasionna dans la suite tant de révoltes en Flandres. Sous le règne de Philippe de Valois, il étoit passé en proverbe que Charlemagne, *en mêlant les Saxons aux Flamands, d'un diable en avoit fait deux.*

Ainsi se termina cette guerre longue et meurtrière, qui, sous le seul règne de Charlemagne, ensanglanta pendant près de trente-trois ans les provinces de la Germanie. On est saisi d'admiration, quand on contemple les efforts singuliers et opiniâtres de ce peuple valeureux pour conserver sa liberté et son indépendance. Depuis Clotaire I, qui les avoit assujettis au tribut, les Saxons offrirent au monde le spectacle vraiment imposant d'une nation luttant courageusement contre l'oppression d'un pouvoir étranger. Les successeurs de Clotaire avoient plusieurs fois moissonné la fleur de ses guerriers; mais le sang de ces glorieuses victimes enfantoit continuellement de nouvelles phalanges de héros toujours prêts à terrasser leurs dominateurs. Cette lutte nationale eût peut-être encore duré des siècles. Il falloit un monarque actif et infatigable comme Charlemagne, ou, pour mieux dire, il fallut toute la fortune de ce grand homme, pour combattre, vaincre et anéantir un peuple

aussi brave, aussi fier, aussi courageux et aussi indomptable,

Charlemagne commençoit à sentir le poids du gouvernement de son vaste empire. Dans un parlement assemblé à Thionville en 806, il lut un testament qu'il fit approuver par les seigneurs. Dans cet acte de dernière volonté, l'empereur faisoit le partage définitif de ses Etats entre ses trois fils, Charles, Louis et Pepin; les princes présens jurèrent d'en observer fidèlement toutes les conditions. Les limites des domaines respectifs y étoient irrévocablement fixés. Quelques nouvelles provinces se trouvoient ajoutées au royaume d'Aquitaine et à celui d'Italie. On abandonnoit le reste des possessions de Charlemagne à Charles, son fils aîné, prince destiné à la dignité impériale. Tout y étoit prévu et prescrit pour entretenir la bonne intelligence entre les frères, auxquels leur père recommande expressément l'union et la concorde, qui soutiennent et consolident les empires. Charlemagne déclare en

même temps que, malgré toutes ces dispositions, il conservera jusqu'à sa mort l'autorité qu'il tient de Dieu, et que toute obéissance lui sera toujours rendue par ses enfans et par ses peuples, comme à leur seul, unique et légitime souverain, comme à leur empereur et à leur roi. S'il survient quelque différent entre les jeunes monarques, qui ne puisse être décidé par la preuve testimoniale, il leur fait défense formelle d'avoir recours à la voie du duel ou à la voix des armes; mais il leur enjoint de s'en rapporter au jugement de la croix, usage bizarre et superstitieux de ce temps-là, fondé cependant sur la sage croyance que Dieu ne peut laisser succomber l'innocent et faire triompher le coupable (1).

(1) Telle étoit la manière de procéder dans ce qu'on appeloit le jugement de Dieu. On faisoit choix de deux hommes que l'on conduisoit à l'église. Là, les bras élevés en croix, ils restoient debout pendant la célébration des saints mystères. On donnoit raison et gain de cause à celui qui demeuroit le plus long-temps dans cette position gênante.

§. XXV.

Expéditions diverses des fils de Charlemagne en Bohême, en Espagne et en Italie. (805, 806, 807).

Cette opération terminée, les fils de Charlemagne partirent pour différentes expéditions. La victoire leur fut fidèle, comme elle l'avoit été à leur père. Les descendans immédiats d'un héros devoient devenir des héros eux-mêmes.

Le prince Charles fut chargé de la guerre de Bohême. Le plan, adopté pour cette campagne, lui fut tracé par l'empereur; il différoit peu de celui qu'on avoit suivi en 791 dans la guerre contre les Huns. Le pays fut attaqué à la fois par trois corps d'armée qui pénétrèrent de divers côtés. On se servit pour cette expédition de tous les peuples d'Allemagne, alliés ou sujets de la France. On ne pouvoit employer qu'à la guerre ces légions barbares, incapables, pour ainsi dire, de plus paisibles occupa-

tions. Le jeune Charles avoit le commandement général de toutes ces peuplades réunies : il comptoit parmi ses soldats les nations voisines de la mer Baltique qui attaquèrent la Bohême du côté du nord; les Thuringiens, les Germains des rives du Rhin qui s'avancèrent par la Franconie, et enfin les Huns et les Bavarois qui entrèrent du côté du midi. On comptoit plusieurs rois sous les drapeaux du fils aîné de Charlemagne. Cet effroyable rassemblement d'un si grand nombre de nations avides de pillage se répandit comme un torrent dans le pays ennemi. Les Bohémiens, surpris et déconcertés, n'eurent ni le courage, ni les moyens de résister à ces masses guerrières qui inondèrent dans le même instant toute l'étendue de leur territoire Les forêts et les montagnes leur servirent de retraite à la vue d'une invasion si formidable et si bien concertée. Tout fut ravagé. Les naturels tentèrent quelques sorties du creux de leurs cavernes; mais toujours ils furent terrassés. Un de leurs rois périt de la main même

du jeune Charles. Le sort de la Bohême fut irrévocablement décidé. Dans l'impossibilité de se défendre, ses habitans se soumirent, et leur pays devint pays de conquête.

D'un autre côté, Pepin de retour en Italie monta sur des vaisseaux pour se mesurer avec des Sarrasins, qui avoient fait une descente dans l'île de Corse. Les ennemis évacuèrent l'île, dès qu'ils apprirent que le prince venoit à son secours. Quelque temps après, ils reparurent et tentèrent de descendre dans l'île de Sardaigne; mais ils furent repoussés avec perte de près de trois mille de leurs meilleurs soldats. Sans se rebuter de ces revers successifs, ils se reportèrent de nouveau sur l'île de Corse, et échouèrent dans cette entreprise. Le connétable Bouchard parut dans ces parages avec la flotte de Charlemagne, et remporta une grande victoire navale. Cette défaite coûta aux ennemis treize gros vaisseaux, qui furent pris ou coulés à fond. Après ce désastreux échec, ils n'osèrent plus reparoître sur ces mers.

Pendant ce temps-là, le roi d'Aquitaine se mesuroit avec eux au-delà des Pyrénées. Il prit et incendia tous les forts qui couvroient la ville de Tortose, pilla Villa-Rubia, chassa devant lui un corps de troupes qui vouloient lui fermer le passage; et, après avoir assiégé et emporté la ville de Pampelune, il rentra couvert de lauriers dans son royaume.

Ces éclatans succès ne suffirent pas à l'empereur. Il envoya une nouvelle armée en Espagne sous le commandement d'un de ses lieutenans, nommé Ingobert. Ce capitaine traversa l'Ebre et surprit un des chefs des Sarrasins. Il tailla en pièces les ennemis et livra leur camp au pillage. Après cette victoire, les vainqueurs se présentèrent sous les murs de Tortose, dans l'espoir d'emporter cette place. Leur valeur échoua devant cette forteresse. Fatiguée d'un siége long et meurtrier, l'armée rentra en France chargée d'un riche et immense butin: mais l'année suivante cette place capitula, et se rendit à Louis, roi d'Aquitaine qui

l'assiégeoit

l'assiégeoit en personne. Le jeune prince envoya les clefs de cette ville à l'empereur son père.

A la suite de ces opérations, un traité fut conclu avec les Sarrasins, dans lequel on stipula que les anciennes conquêtes de Charlemagne, qui comprenoient la Navarre entière et les contrées jusqu'à l'Ebre, resteroient définitivement aux Français, sous la dénomination de *Marche d'Espagne*.

---

§. XXVI.

Précautions contre les Normands. — Formation d'une marine formidable (808).

A peu près vers cette époque, on fut informé des tentatives faites par les Normands pour s'introduire sur les terres de France. On donnoit ce nom général de Normands à tous ces peuples encore payens qui habitoient les côtes septentrionales, le Danemarck, la Suède et la Norwège. Avides de gloire, de butin, de pillage, et jaloux d'étendre le culte de leurs dieux, ils faisoient des courses continuelles sur les terres des chrétiens, exerçant la plus grande violence et les cruautés les plus inouïes contres les églises et les monastères, contre les prêtres et les moines. Leurs vues sembloient alors se diriger vers les côtes d'Aquitaine; on avoit aperçu une de leurs flottes passer la Manche et cingler vers ces parages.

Charlemagne avoit été continuellement

occupé de guerres continentales. La marine de l'État se trouvoit conséquemment négligée, parce qu'elle avoit paru inutile. Les ravages que méditoient les Normands sur les terres de l'empire démontrèrent alors l'urgente nécessité de la réparer ou d'en former une nouvelle. Déjà les incursions de ces barbares faisoient pressentir des guerres longues et cruelles. Le sensible empereur prévit dès lors les maux incalculables qu'ils feroient un jour à la France. « Si les Normands, malgré ma puissan-
» ce, disoit le prince en soupirant, osent
» venir insulter les côtes de mes États,
» que ne doit-on pas craindre de leur ar-
» deur pour le pillage, quand ces mêmes
» États seront partagés ». Les dévastations qui suivirent n'ont que trop vérifié la prédiction du monarque (1).

---

(1) Les premières incursions des Normands eurent lieu du temps de Louis le Débonnaire, et durèrent sous plusieurs souverains consécutifs, et à différens intervalles, l'espace de près de quatre-vingts ans. Les historiens ne commencent à nous donner des détails

Cependant Charlemagne eut soin de prendre les plus sages mesures pour pré-

---

circonstanciés sur les ravages de ces peuples, que sous l'empire de Charles le Chauve. A cette époque, les Normands pillèrent la ville de Rouen, où ils brulèrent le monastère de Saint-Ouen, et répandirent la désolation et la terreur dans les environs.

En 844 ils entrèrent par la Loire et prirent la ville de Nantes. Le clergé et le peuple s'étoient enfermés dans la principale église. Les portes en furent brisées, l'évêque et les prêtres égorgés, et le lieu saint fut rempli de sang et de carnage.

En 845 ils remontèrent la Garonne jusqu'à Toulouse; d'autres pénétrèrent par la Seine, passèrent à Rouen, et vinrent jusqu'auprès de Paris; ils trouvèrent la ville abandonnée par les habitans. L'empereur Charles le Chauve étoit enfermé dans le monastère de Saint-Denis qu'il s'obstinoit à vouloir défendre. Les ennemis évacuèrent le territoire parisien, moyennant sept mille livres en argent, et allèrent ravager d'autres régions.

En 851 ils entrèrent de nouveau dans la Seine, pillèrent les environs, et se répandirent du côté de Beauvais qu'ils incendièrent.

En 853 ils remontèrent la Loire, et, après avoir commis de grands dégâts dans la ville de Nantes, ils vinrent assiéger celle du Mans, et mirent Tours à contribution. Des inondations qui survinrent leur firent abandonner le pays.

En 856 un détachement de Normands ayant remon-

venir les ravages de ces peuples. Il fit en personne la visite de tous ses ports; on for-

---

té la Loire, entra dans les villes d'Orléans et de Blois, et, après les avoir pillées, vint attaquer celle de Chartres. D'autres entrèrent dans la Seine, et ravagèrent les cités et les villages situés sur ses bords; à la fin de l'année, ils pénétrèrent jusqu'à Paris et brulèrent les églises, entr'autres celle de Sainte-Geneviève. Trois seulement échappèrent à l'incendie général, Saint-Germain des Prés, Saint-Denis et Saint-Etienne, alors la cathédrale.

En 859 une armée de ces Normands entra dans la Somme, pilla le monastère de Saint-Valery et la ville d'Amiens. Un troisième détachement vint attaquer Noyon et égorgea l'évêque et son clergé. Un autre corps ayant fait voile dans la Méditerranée, remonta le Rhône jusqu'à Valence et laissa par-tout des traces horribles de son passage. En 861 les Normands dévastèrent de nouveau les environs de Paris.

En 881 ils reçurent un grand échec auprès d'Amiens, où le jeune Louis, fils de Louis le Bègue, en tua près de neuf mille.

En 886 Godefroi, leur chef, ayant été assassiné dans une conférence qui eut lieu entre lui et Charles le Chauve, ses sujets furieux et indignés s'avancèrent vers Pontoise qu'ils réduisirent en cendres. De là ils marchèrent sur Paris dans l'espoir de surprendre cette ville. Trompés dans leur attente, ils prirent le parti de l'assiéger. Paris étoit alors environné de tous côtés

tifia par son ordre toutes les places que baignoient les eaux de la mer. On construisit avec une diligence incroyable et une infatigable activité un nombre prodigieux de vaisseaux qu'on plaça en surveillance

---

par la rivière, et n'avoit pas plus d'étendue que ce qu'on appelle aujourd'hui la cité. Les Normands trouvèrent une vigoureuse résistance, et ce siège est un des plus mémorables de notre histoire. Eudes, comte de Paris; Robert, son frère; Goslin, évêque de cette ville; l'abbé Eble, son neveu; le brave Odon, et un grand nombre de preux chevaliers firent des prodiges de valeur. Réduits à leurs propres forces, les Parisiens de toutes les classes montrèrent qu'ils étoient Français. Abandonnés de leur empereur qui ne fit pas de grands efforts pour les défendre, ils parvinrent, à force de courage et de sacrifices, à lasser pendant plus d'un an la patience des Normands. Charles le Chauve sortit pourtant de son assoupissement et vint au secours de Paris. Pour faire lever le siége, il proposa une grosse somme d'argent aux ennemis, qui, à cette condition, se retirèrent dans la Bourgogne, où il leur assigna des quartiers d'hiver.

Enfin Charles le Simple ne mit fin aux ravages des Normands, qu'en leur abandonnant la Neustrie, qui comprenoit la Normandie et la Bretagne, et en donnant sa fille en mariage à Rollon, leur chef, qui se fit baptiser avec toute son armée.

à l'embouchure des fleuves et des rivières, afin d'empêcher les barbares de les remonter et de pénétrer dans l'intérieur des terres. L'empereur avoit une étendue immense de rivages à garder et à défendre ; sur la Méditerranée, les côtes de France et d'Italie ; sur l'Océan, depuis les Espagnes jusqu'aux extrémités les plus reculées de la Germanie. Toutes les difficultés cédèrent à la volonté puissante, aux grands moyens, et à la fortune de Charlemagne. Avec une marine seulement défensive, et par des soins actifs et prévoyans, il mit ses États à l'abri des incursions des Normands, et il empêcha pendant la durée de son règne qu'ils ne pussent entamer son territoire. Afin que le gouvernement eût à sa disposition un plus grand nombre de bras pour sa défense, il ordonna que, lors des incursions de ces peuples, aucun Français ne seroit exempt du service national ; les seigneurs eux-mêmes étoient obligés de marcher en personne.

Boulogne fut choisi pour être le grand

arsenal de la marine, le point central de toutes les opérations. On tiroit de ce magasin maritime toutes les munitions nécessaires au service général, et on les distribuoit conformément aux circonstances, au dessus dans la mer d'Allemagne, et au dessous dans la Méditerranée. Charlemagne fit relever dans cet endroit un phare abandonné, anciennement bâti par l'empereur Caligula (1). On y alluma des feux pendant la nuit pout éclairer la côte et diriger les navigateurs. La tour s'appelle aujourd'hui Tour d'ordre, dénomination qu'on dit provenir de *Turris ardens*, nom qu'on prétend lui avoir été donné par Charlemagne.

(1) Des auteurs en attribuent l'établissement à Jules César.

§. XXVII.

Guerre contre le roi des Danois. — Affaires de Venise. — Concile d'Aix-la-Chapelle. (808, 809 *et* 810).

Bientôt, des glaces du nord, un ennemi s'avança pour se mesurer avec les Français. Godefroi, qui avoit succédé à Sigegefroi, son père, sur le trône de Danemark, voyoit avec peine que les barrières qui le séparoient de la France étoient renversées par la conquête de la Saxe et des autres provinces de la Germanie. Le Danois avoit, pour la propagation du culte de ses dieux, le même zèle qui animoit l'empereur d'Occident pour la propagation du christianisme. Godefroi devoit trouver son interêt à vivre en paix avec un prince conquérant et valeureux comme Charlemagne : néanmoins son aveuglement le porta à lui déclarer la guerre. Il entra à main armée dans le Meckelbourg, et jeta une si grande consternation parmi les habitans de ces con-

trée, que la plus grande partie se soumit à lui payer tribut.

Après s'être emparé de quelques petits châteaux sur les rives de l'Elbe, il forma ensuite le siége d'une place qu'il ne put emporter, et devant laquelle il perdit un grand nombre de soldats, les principaux seigneurs de sa nation, et notamment un de ses neveux qui fut tué en montant courageusement à l'assaut. Rebuté par cette résistance opiniâtre et par des pertes multipliées, instruit d'ailleurs de la marche du prince Charles qui s'avançoit avec la plus grande célérité, il prit le parti de rétrograder. Dans sa retraite, il fit détruire et raser le port de Riéric qui formoit un des plus riches revenus de sa couronne, et uniquement pour n'avoir point à le défendre contre les attaques des Français. Ceux-ci déchargèrent alors toute leur animosité sur les foibles alliés entraînés ou séduits par Godefroi. Ces malheureux furent abandonnés à la fureur du soldat.

Pour se dérober à la vengeance des vain-

queurs, et opposer une formidable barrière aux incursions qu'ils voudroient tenter dans la suite, le Danois fit élever une haute et épaisse muraille, fortifiée de grosses tours, qui occupoit tout l'espace de cette langue de terre qui s'étend entre la mer Baltique et la mer d'Allemagne. Charles, de son côté, éleva quelques forts pour garantir la Saxe et les rives de l'Elbe.

Néanmoins, malgré cette ligne de démarcation, et ces moyens de défense réciproque, Godefroi fit peu de temps après des incursions dans la Frise; il battit les Français et leurs alliés. Ensuite il demanda à l'empereur une conférence sur les limites des deux États, elle lui fut accordée. Tout s'y passa en contestations et en pourparlers qui n'aboutirent à aucun accommodement: on termina l'entrevue sans rien conclure. Au même instant Charlemagne donna ordre au duc Trasicen de ravager le territoire des alliés de Godefroi, ce qui fut exécuté avec la dernière rigueur. Le roi de Danemack entra dans de violens transports

de colère ; il jura de se venger sur les Abodrites, sur la Saxe et sur la Frise. Pour mettre un frein aux sanguinaires menaces de l'ennemi, l'empereur s'empara des passages de l'Elbe, et bâtit une forteresse sur la rivière de Sturie. Ces précautions, prises à propos, déconcertèrent tous les projets d'envahissement de Godefroi, et le forcèrent de porter d'un autre côté ses dévastations et sa vengeance.

L'année suivante, l'ennemi équipa une flotte de deux cents voiles, et opéra une descente dans la Frise, où il fit de grands dégâts. Les troupes qu'on lui opposa furent défaites, et le vainqueur emporta et soumit au tribut un grand nombre de places.

A la nouvelle des succès de Godefroi, l'empereur en personne passa le Rhin et s'avança jusque sur les bords du Weser. Les Danois, instruits de son approche, ne crurent pas devoir l'attendre, et se retirèrent promptement et dans le plus grand désordre. Comme Charlemagne accéléroit sa marche pour les atteindre, on vint lui

apprendre que Godefroi venoit d'être assassiné par un de ses gardes : cet événement mit un terme à la guerre. Hemminge, son fils et son successeur au trône, demanda la paix à la France, et l'obtint en renonçant à toutes les conquêtes de son père.

Il étoit survenu depuis peu quelques différens entre l'empire d'Orient et l'empire d'Occident, dont Venise avoit été le motif. Les commencemens de l'histoire de cette république sont remplis d'obscurité, et les historiens ne se sont pas beaucoup appliqués à éclaircir les ténèbres qui environnent son berceau. Ce peuple s'est toujours vanté d'une indépendance que l'on croit chimérique; ses premiers fondateurs furent des citoyens amis de la liberté et ennemis de l'esclavage, qui, dès les temps d'Alaric, cherchèrent au milieu des eaux un asile contre la fureur des barbares. Cette colonie augmenta successivement ses possessions sur la terre ferme. Les maîtres de Rome et les empereurs même de Constantinople, après la chute de la capitale du

monde, conservèrent toujours leurs prétentions sur cette république naissante. On seroit cependant porté à croire que ses habitans relevoient tantôt de l'empire d'Orient, tantôt de l'empire d'Occident, selon que leur intérêt, le bouleversement des Etats voisins, ou des circonstances particulières les portoient à rendre hommage à l'une de ces deux puissances.

Lors du renouvellement de l'empire d'Occident dans la personne de Charlemagne, l'Istrie et la Dalmatie se trouvèrent dans sa dépendance, et plusieurs témoignages historiques nous prouvent que les possessions de la terre ferme (1) étoient du domaine de l'empire d'Occident, tandis que les îles relevoient de l'empire d'Orient. Quoi qu'il en soit, il paroît que Nicéphore avoit toujours des intentions hostiles sur la partie qui n'étoit pas de ses domaines; car,

---

(1) Eginard dit dans une occasion en termes formels: que Charlemagne donna ses ordres sur tout ce qui regardoit les peuples de la Vénétie et de la Dalmatie.

lorsque les Sarrasins attaquèrent l'île de Corse, et dans le temps que le connétable Bouchard remporta sur eux une victoire navale dans la Méditerranée, Nicétas, patrice de Constantinople, croisoit dans le voisinage du golfe de Venise avec l'intention sans doute de seconder les ennemis de la France, s'ils eussent été les plus forts.

Ce ne furent pas là les seules dispositions peu amicales que montra l'empereur des Grecs. Dans les divisions qui survinrent souvent parmi les habitans des îles Vénitiennes, un parti avoit recours à Charlemagne, tandis que l'autre réclamoit la protection de Nicéphore. Les deux empereurs embrassant alors la cause de ceux qui les appeloient à leur défense, se faisoient une espèce de guerre non ouverte, qui n'aboutissoit à aucun résultat de part et d'autre.

En 809 on vit reparoître dans la mer Adriatique la flotte des Grecs, qui n'étoit plus sous les ordres du patrice Nicétas; l'amiral, nommé Paul, qui la commandoit, détacha quelques-uns de ses vaisseaux

pour tenter un coup de main sur la ville de Comachio. Cette entreprise ne réussit pas; les assiégeans furent mis en déroute: ils déchargèrent leur vengeance sur Populoni, aujourd'hui Piombino, prirent cette ville et la livrèrent au pillage. Malgré ce succès, le commandant de la flotte ennemie fit faire des propositions au roi d'Italie. Le jeune Pepin les écouta assez favorablement. Pendant les pourparlers, des seigneurs Vénitiens mirent tout en œuvre pour perpétuer la mésintelligence entre les deux empereurs. Ils parvinrent à traverser la négociation et à faire rompre les conférences. On s'aperçut bientôt de leurs intrigues, et ils n'en retirèrent aucun fruit. Les deux souverains se rapprochèrent, la Dalmatie fut conservée par les Français, et Venise (1) resta ou fut donnée aux Grecs.

(1) Rialte, placée au centre des îles Vénitiennes, a été la première habitée. Malamauco étoit alors la capitale de l'Etat. La superbe Venise, telle que nous la voyons de nos jours, n'existoit pas encore; ce n'est que dans la suite qu'on réunit ensemble toutes ces îles.

La

La paix subsista constamment dans la suite entre les deux empires. Après la mort de Nicéphore, tué dans une bataille contre les Bulgares, Michel Curopalate, qui lui succéda, se hâta d'envoyer à Charlemagne des ambassadeurs pour lui demander son amitié, et reconnoître dans sa personne toute la plénitude de l'autorité et de la puissance impériale.

Pendant ce temps-là, les Français essuyèrent quelques pertes en Espagne. Ils se laissèrent enlever par les Sarrasins la ville de Tortose. Louis, roi d'Aquitaine, fit de vains efforts pour la reprendre. On ne remarquoit plus dans ce descendant de Charlemagne l'activité de son père; ce n'étoit qu'irrésolution dans les conseils, que lenteur dans l'expédition. Il fut également obligé de lever le siége qu'il avoit mis devant la ville d'Huesca; enfin, après quelques succès et quelques revers balancés, on convint d'un accommodement avec les Sarrasins, et il fut réglé que tout ce qui avoit été conquis par Charlemagne res-

teroit irrévocablement à la France, et que l'Ebre serviroit de limites aux deux Etats. D'après ce nouvel arrangement la tranquillité régna dans toute l'étendue de l'empire d'Occident.

Le premier concile tenu à Constantinople avoit cru devoir insérer au symbole de Nicée que le Saint-Esprit procédoit du Père. Dans la suite, les églises d'Espagne et de France ajoutèrent au même symbole que le Saint-Esprit procédoit également du fils. Dans un concile tenu à Gentilly près de Paris, sous le règne de Pepin le Bref, les légats du pape se plaignirent de cette insertion faite par les évêques français et espagnols. Les choses n'en restèrent pas là. Charlemagne, qui désiroit que la croyance fût générale dans l'Eglise, convoqua un concile à Aix-la-Chapelle; la question y fut proposée : il s'agissoit de savoir si le St.-Esprit procédoit simplement du Père, selon le concile de Constantinople, ou s'il procédoit également du Père et du Fils, selon la croyance des évêques français.

Les Pères réunis à Aix-la-Chapelle n'osèrent rien décider, et il fut arrêté qu'on prendroit l'avis du souverain pontife.

Le pape paroissoit pencher pour le sentiment de l'Eglise Gallicane ; il déclara néanmoins que, sans faire aucune innovation dans le dogme catholique, il falloit s'en tenir aux décrets des anciens conciles. On lui objecta qu'en supprimant en France l'addition faite par les évêques, on donneroit lieu de croire que cette addition contenoit des principes contraires à la saine doctrine. Alors le Saint Père proposa, non de la faire effacer avec éclat des missels de France, mais de cesser de s'en servir dans la chapelle de l'empereur, sous prétexte de suivre en tout les usages de l'Eglise Romaine (1). On ignore si l'on se conforma

(1) On rapporte que Léon III, pour montrer qu'il n'approuvoit pas l'usage de l'Eglise Gallicane, fit placer des deux côtés du tombeau de Saint Pierre, en grec et en latin, sur deux écussons d'argent, le symbole de Nicée, sans y insérer l'addition faite par les évêques de France.

aux désirs du pontife ; tout ce qu'il y a de bien certain, c'est que la France, l'Espagne et la Germanie conservèrent la pratique qu'elles avoient adoptée. Dans le onzième siècle, leur croyance prévalut dans toute l'église, et fut solemnellement confirmée et reconnue par le concile de Florence.

---

§. XXVIII.

Mort de Charles et Pepin, fils de Charlemagne, et de deux princesses de la maison impériale.— Louis est associé à l'empire (811, 812, 813).

De grands malheurs domestiques étoient près de fondre sur la famille impériale; de cuisans chagrins alloient déchirer le cœur d'un père. Le diadême ne met pas à l'abri des revers attachés à la condition humaine. Les potentats, comme le dernier de leurs sujets, subissent les coups meurtriers du sort, et ne peuvent s'affranchir de la loi commune. Il étoit réservé à la vieillesse de Charlemagne de voir s'écrouler les soutiens de son trône, s'éteindre au printemps de l'âge la fleur de sa postérité, et descendre au cercueil de jeunes héros, imitateurs de son courage, héritiers de sa gloire, l'amour et l'espérance des peuples. Pepin, roi d'Italie, mourut à trente-trois ans, laissant après lui un fils nommé Ber-

nard (1), que Charlemagne plaça sur le trône de son père, et cinq filles qui reçurent, dans le palais d'Aix-la-Chapelle, une éducation convenable à leur rang et à leur naissance : mais la mort n'étoit pas encore lasse de frapper, elle planoit sur la demeure des rois pour choisir une seconde victime. Le héros, fameux par d'éclatantes victoires, qui avoit subjugué la Bohême et rempli l'Allemagne de la gloire de son nom, le prince destiné à porter après Charlemagne la couronne des Césars, Charles, qui donnoit à la nation de si belles espérances, descendit au tombeau peu de temps après son frère, sans laisser de postérité. Cette mort prématurée fut une grande perte pour l'empire. Il sembloit que l'ange exterminateur fût envoyé pour étendre un voile funèbre sur la maison de Charlemagne. Gisèle, sa sœur, et Rotrude, sa fille aînée, moururent aussi dans le même temps.

(1) Ce prince eut les yeux crevés sous le règne de Louis le Débonnaire, contre lequel il s'étoit révolté.

Des malheurs si multipliés causèrent tant d'affliction à l'empereur, que sa santé en fut altérée; ce bon prince n'en donna pas moins les mêmes soins à l'administration de ses Etats et à la félicité de ses peuples. Des trois enfans qu'il avoit associés à sa puissance et à son autorité, et sur lesquels il fondoit le bonheur futur de l'empire, il ne restoit que Louis, roi d'Aquitaine, prince généreux, compatissant, qui avoit en partage toutes les vertus d'un particulier, mais dont la conduite décela dans la suite des foiblesses impardonnables et le défaut des qualités nécessaires à un véritable souverain (1). Quelques

(1) La postérité lui a donné le nom de *Débonnaire*. Ce malheureux prince eut la douleur de voir ses enfans se révolter contre lui. On viola indignement dans sa personne la majesté des rois. De l'avis du pape et des seigneurs, il fut déclaré déchu de la dignité impériale, et enfermé dans un monastère. Des évêques Français ne rougirent pas de le condamner à subir l'humiliation de la pénitence publique; et le foible Louis, méconnoissant son auguste caractère, les droits imprescriptibles du trône et son indépendance absolue de la puissance

erreurs de jeunesse avoient appelé sur lui les regards de Charlemagne; mais, parvenu à la maturité de l'âge, et docile aux représentations paternelles, il avoit renoncé à toutes les habitudes vicieuses, et porté la réforme non seulement dans ses mœurs, mais encore dans celle des peuples soumis à sa domination. Il gouvernoit avec sagesse et avec équité : les oppressions du pouvoir, les vexations du plus fort contre le plus foible étoient inconnues dans son gouvernement L'empereur étoit bien instruit par la renommée de la conduite de son fils; mais, pour être absolument certain qu'on ne le trompoit pas, il envoya en Aquitaine, sous prétexte de quelque mission particulière, Archambaud, son ami intime, dans lequel il avoit beaucoup de confiance, et le chargea d'exami-

spirituelle, eut la condescendance de se soumettre à cette avilissante cérémonie. Quelle honte pour un fils de Charlemagne! ou plutôt quelle impudeur dans des prélats qui osèrent porter la main sur l'oint du Seigneur, et donner ainsi en spectacle à l'univers leur empereur et leur maître!

ner scrupuleusement l'administration du jeune prince. Le rapport de l'envoyé confirma la voix du peuple, et le père fut satisfait de la conduite du fils.

Charlemagne sentoit décroître sa force et sa vigueur, et les années s'accumuler sur sa tête. Il succomboit sensiblement sous le poids de la douleur et des fatigues. Dans cet état de choses, il mande Louis à Aix-la-Chapelle, assemble les seigneurs de la nation, et leur fait part du dessein qu'il a formé d'associer à l'empire le seul fils légitime qui lui reste. La proposition du monarque fut approuvée et agréée à l'unanimité; on choisit un dimanche pour cette solemnelle inauguration. Charlemagne, revêtu des ornemens impériaux, portant sur la tête une couronne d'or, et appuyé sur son fils, se rendit en grande cérémonie à la principale église de la ville. Là, après avoir recommandé à Louis ses sœurs, ses neveux, et les peuples de l'empire; après lui avoir représenté ce qu'il devoit à Dieu et à son père, il lui ordonna

d'aller prendre lui-même la couronne impériale qu'on avoit déposée sur l'autel, et de se la placer sur la tête. Le jeune prince obéit au milieu des acclamations de l'assemblée. C'est ainsi qu'il fut associé à cette suprême dignité, et solemnellement couronné empereur.

Un auteur ecclésiastique, Baronius, prétend que Charlemagne ne donna l'empire à aucun de ses enfans, et qu'il laissa au pape la pleine liberté d'en disposer à son gré : cette assertion est dénuée de fondement. L'empereur d'Occident donne la couronne à son fils en souverain absolu, qui ne la tient que de Dieu et de son épée : il en dispose comme d'un bien légitime et d'un véritable patrimoine. L'évêque de Rome ne fut même ni consulté ni appelé dans cette grande affaire (1).

---

(1) « Remarquez que Charlemagne voulut que son » fils prît lui-même la couronne sur l'autel, et non » des mains d'aucun évêque, afin que personne ne » s'attribuât le droit de conférer l'empire, qu'il ne » vouloit, lui et sa race, tenir que de Dieu. MEZERAI ».

Quelques jours après son association au trône impérial, Louis quitta son père pour retourner dans ses Etats. Leurs adieux furent mêlés de larmes : ils s'embrassèrent à plusieurs reprises et avec des marques d'attendrissement qui donnèrent, à ceux qui furent témoins de leur séparation, le triste pressentiment que le père et le fils s'embrassoient pour la dernière fois.

---

§. XXIX.

Mort de Charlemagne. — Portrait, qualités et éloge de cet empereur. — Ses femmes et ses enfans (814).

Cependant mille prodiges épouvantoient la multitude superstitieuse, et « ces prodiges, dit Mezerai, étoient capables d'étonner ceux-mêmes qui n'y ajoutent aucune foi ». Plusieurs éclipses de soleil et de lune se succédèrent rapidement. On se rappeloit que, dans le temps que le prince marchoit contre le roi des Danois, une flamme descendue du ciel, passant rapidement de sa droite à sa gauche, avoit tué le cheval de l'empereur et renversé l'empereur lui-même. Le feu consuma en trois jours le superbe pont de Mayence, qui avoit coûté dix années de travail, et qui étoit regardé comme une merveille de l'art. La foudre tomba sur la magnifique chapelle d'Aix, et abattit le globe d'or placé sur le dôme de ce majestueux édifice;

la galerie, par le moyen de laquelle on communiquoit de la chapelle au palais, s'écroula tout à coup. Une inscription gravée dans l'église, en mémoire du fondateur, portoit ces mots : *Charles, prince;* les dernières lettres parurent entièrement effacées quelques mois avant la mort de l'empereur. On croyoit entendre à chaque instant dans l'appartement du monarque un bruit semblable à celui d'un grand édifice qui menace ruine. Tous ces phénomènes, quoique très-naturels, présageoient au peuple de grands malheurs, et persuadé qu'ils accompagnoient et précédoient ordinairement la mort des grands hommes et des grands héros, il les regardoit avec tristesse comme les avant-coureurs de la fin prochaine de son souverain.

Au milieu des réflexions qu'on faisoit sus ces événemens extraordinaires, Charlemagne ne fit paroître ni trouble ni inquiétude. Il savoit que les rois ne sont pas immortels; que, malgré leur grandeur et leurs triomphes, le moment arrive où les

maîtres de la terre doivent se dépouiller du diadême, et abandonner pour toujours les ornemens de la souveraineté et de la puissance; il avoit su se préparer à cette dernière heure, et il l'attendoit avec résignation et avec patience. Il montra aux approches de la mort ce courage et cette intrépidité qui ne l'abandonnèrent jamais quand il l'affrontoit dans les combats. Ennemi de l'oisiveté, incapable de repos, il employoit ses derniers jours à travailler avec des savans, à corriger, à revoir divers exemplaires de l'Écriture sainte. Ce fut dans cette paisible occupation que la fièvre le saisit : le ciel lui épargna les angoisses d'une longue souffrance. Sept jours de maladie suffirent pour le mettre au tombeau. Il reçut avec édification les sacremens de l'église, et expira le vingt-huit janvier huit cent quatorze, dans la soixante-douzième année de son âge, et dans les sentimens d'une ame vraiment chrétienne, en se jetant dans le sein de la Divinité, et en prononçant ces mots du psalmiste : *In manus tuas*,

Domine commendo spiritum meum (1). Charlemagne avoit régné près de quarante-huit ans, pendant lesquels il porta la couronne impériale l'espace de quatorze ans.

« Ainsi mourut, dit, d'après les auteurs » contemporains, l'historien Velly, dont » nous abrégeons cet article; ainsi mourut » le héros de la France et de l'univers, le » modèle des grands rois, l'ornement et » la gloire de l'humanité. Il étoit de la plus » haute taille, de l'extérieur le plus ma- » jestueux, le plus fort, le plus robuste de « son temps. Cette supériorité, riche pré- » sent de la nature, étoit relevée en lui par » celle que donnent les qualités de l'esprit, » du cœur et de l'ame. Génie sublime, » vaste, intrépide, l'Italie, l'Espagne, la » Germanie et l'Orient conjurés en même » temps ne purent lui arracher la plus lé- » gère marque d'embarras ou d'inquié- » tude. Il sut, au milieu de toutes les

(1) Le fidèle ami de Charlemagne, Aaron Rachid, étoit mort cinq ans auparavant.

» guerres, donner ordre à tout et par-tout,
» réglant son Etat et l'église, comme s'il
» eût été dans une profonde paix; y fai-
» sant fleurir l'abondance par une vigilance
» qui s'étendoit à tout; la piété par de fré-
» quens conciles auxquels il assistoit en
» personne, et les lettres par la protection
» constante qu'il leur accordoit; ami lui-
» même et *cultivateur* zélé des arts et des
» sciences; aussi admirable lorsqu'il déci-
» doit une question dans une assemblée
» de savans, que lorsqu'il dictoit des ora-
» cles dans son conseil.

» Sage dans le projet, les mesures qu'il
» prenoit étoient toujours celles qu'il fal-
» loit prendre; constant et ferme dans ses
» entreprises, il savoit les soutenir avec
» courage, et forcer la fortune à les cou-
» ronner. Ardent à la poursuite, on le
» voyoit passer rapidement des rives de
» l'Ebre sur les bords de l'Elbe, et du fond
» de la Germanie à l'extrémité de l'Italie.
» Heureux dans l'exécution, il fut toujours
» victorieux quand il conduisit lui-même

» ses

» ses armées, et rarement fut-il défait lors-
» qu'il fit la guerre par ses lieutenans.
» Il ne laissa à ses enfans que la qua-
» trième partie de ses trésors et de ses
» meubles; le reste fut distribué aux pau-
» vres et aux églises métropolitaines de
» son empire. Il n'avoit rien ordonné sur
» le lieu de sa sépulture. On crut qu'il ne
» pouvoit reposer plus honorablement que
» dans la magnifique chapelle qu'il avoit
« fait bâtir à Aix, sous l'invocation de la
» Sainte Vierge. On l'enterra, ou plutôt
» on le descendit dans un caveau, où il fut
» assis sur un trône d'or, revêtu de ses ha-
» bits impériaux, et du cilice qu'il portoit
» ordinairement, l'épée au côté, la cou-
» ronne en tête, son livre d'Evangiles sur
» les genoux, son sceptre et son bouclier
» à ses pieds; l'un et l'autre étoient d'or,
» et le pape Léon les avoit bénis. On lui
» mît par dessus son manteau royal la
» grande bourse de pélerin qu'il avoit cou-
» tume de porter dans tous ses voyages
» de Rome. Tout le sépulcre fut parfumé

» d'odeurs et rempli de quantité de pièces
» d'or. On le scella, et par dessus on éleva
» un superbe arc de triomphe où l'on grava
» cette épitaphe : *Ici repose le corps de*
» *Charles, grand et orthodoxe Empe-*
» *reur, qui étendit glorieusement le*
» *royaume des Français, et le gou-*
» *verna heureusement pendant qua-*
» *rant-sept ans.*

» Ce monarque si grand, continue tou-
» jours le même historien, étoit en même
» temps le modèle de la plus rare modestie.
» On le voyoit toujours vêtu à la française,
» et son habillement, hors les occasions
» d'éclat, différoit peu de celui du peu-
» ple. Il portoit en hiver, dit Eginard,
» un pourpoint fait de peau de loutre, sur
» une tunique de laine, avec un simple
» bordé de soie. Il mettoit sur ses épaules
» un sayon de couleur bleue, et pour chaus-
» sures et pour brodequins il se servoit
» de bandes de diverses couleurs. Il s'en-
» veloppoit ensuite d'un manteau si long
» par devant et par derrière, qu'il touchoit

» aux pieds; si court par les côtés, qu'à » peine approchoit-il des genoux (1) »

L'homme juste est descendu dans la tombe, *mortuus est vir justus*, s'écrie, en parlant de la mort de Charlemagne, l'historien de son fils et successeur Louis le Débonnaire. Paroles courtes et énergiques, qui suffisent pour venger la mémoire de ce grand homme des malignes imputations dont quelques écrivains ont inutilement et fausement cherché à le noircir, afin d'affoiblir sans doute les rayons et l'éclat d'une gloire qui les éblouissoit.

Nos anciens rois prenoient le nom d'*homme illustre*; ce prince est le dernier qui ait adopté cette qualification. C'est lui qui commença à faire graver sur ses monnoies, *roi par la grâce de Dieu*. Il prit le titre de patrice des Romains, et avant son élévation à la dignité impériale, cette qualité suivoit celle de roi des Fran-

(1) Tel étoit à peu près a lors l'habillement ordinaire des Français.

çais et des Lombards. C'est le premier des souverains de la terre qui fut honoré de la dénomination de *majesté*. On remarque aussi que, depuis son avènement à l'empire, il data des années de son consulat.

Charlemagne fut canonisé sous le règne de l'empereur Barberousse, et Louis XI, roi de France, fit insérer au martyrologe le nom de ce prince, et solemniser sa fête le vingt-huit janvier de chaque année : cependant, tandis qu'on l'honoroit comme un saint dans plusieurs églises, on continuoit de célébrer à Metz un service funèbre pour le repos de son ame.

Charlemagne eut un grand nombre de femmes et un grand nombre d'enfans. D'*Himiltrude*, sa concubine, naquirent Pepin le Bossu, et une fille nommée Rothaïs.

De ses quatre femmes légitimes, *Hermengarde*, fille de Didier, roi des Lombards, fut répudiée comme inhabile à donner des successeurs au trône : *Hildegarde* lui donna quatre fils, Charles, Pepin ou

Carloman, Louis et Lothaire; et cinq filles, Adélaïde, Rotrude, Berthe, Gisèle et Hildegarde : *Fastrade* eut deux filles, Théodrade, qui fut abbesse de Farmoutier, et Hiltrude qui le devint du monastère d'Argenteuil : *Luitgarde* mourut sans enfans.

Le monarque se voyant assez d'héritiers pour succéder à ses vastes Etats, ne voulut plus avoir de femmes qui portassent le nom de reines. Il prit successivement plusieurs concubines. *Madelgarde* lui donna Rothilde; *Gersuinde*, Adeltrude; *Régine*, Hugues l'abbé, Drogon, évêque de Metz, et une fille nommée Adalinde; *Adélaïde*, un fils appelé Thierry, qui entra dans l'état ecclésiastique.

On parle encore d'une fille de Charlemagne, nommée Emma, qui devint femme d'Eginard, secrétaire de l'empereur. Les historiens varient sur ce fait, d'autant plus qu'Eginard lui-même dit formellement que Charlemagne ne maria aucune de ses filles.

Cette ferme et inébranlable résolution

du monarque occasionna quelques scandales dans la maison impériale. On cite les galanteries de Rotrude avec le comte Roricon, dont elle eut un fils appelé Louis, qui fut pourvu de l'abbaye de Saint-Denis, et devint chancelier de France.

Angilbert, un des seigneurs les mieux faits et les plus aimables de la cour, sut plaire à la princesse Berthe. De leur intimité naquirent deux enfans, dont Nitard, l'un deux, a écrit une partie de l'histoire de son temps.

Hiltrude ne put résister aux avances d'un autre seigneur nommé Odillon.

Emma elle-même, en supposant son mariage avec Eginard, ne lui fut accordée qu'après la découverte que fit le monarque lui-même, lorsqu'il observoit les astres pendant la nuit, du commerce intime qui régnoit entre son sécrétaire et sa fille.

CONSIDÉRATIONS

Sur la sage Administration de Charlemagne, et sur les Usages de son siècle.

ABUS RÉPRIMÉS DANS L'ÉGLISE.

Charlemagne fit plusieurs capitulaires ou réglemens concernant les affaires ecclésiastiques : nous nous contenterons d'en citer quelques-uns, sans entrer dans de longs détails sur cette police religieuse.

Pour récompenser de grands services, Charles Martel avoit donné à ses officiers plusieurs biens qui appartenoient aux églises. Les évêques et les prêtres, craignant d'être dépossédés de leurs bénéfices et de les voir passer successivement dans des mains purement militaires, crurent que le moyen de les conserver étoit de quitter leurs saintes occupations, et de suivre le prince à la guerre. Ils trouvèrent des imitateurs dans les autres membres du clergé, qui abandonnèrent le culte des autels,

pour se livrer entièrement au métier des armes. Les temples, privés de leurs ministres, devinrent déserts et abandonnés par les fidèles qui furent livrés à la plus grossière ignorance. Les ouvriers évangéliques prirent dans cette nouvelle carrière les mœurs et les coutumes des soldats. On ne distinguoit plus à l'extérieur un homme d'église d'avec un séculier ou un laïc. Les vêtemens modestes du vénérable pasteur avoient fait place à des habits recherchés, enrichis d'or et de broderies. Le luxe des guerriers étoit devenu commun aux ministres du sanctuaire. Charlemagne, à la prière des grands et selon le vœu de plusieurs évêques, dispensa le clergé du service militaire, et le chargea seulement de lever les mains vers le ciel et d'appeler sa protection sur les armes de l'Etat. On conserva à l'armée le nombre de prêtres indispensable pour administrer aux soldats les secours spirituels. On porta même la précaution jusqu'à interdire à ces ecclésiastiques le port et l'usage des armes.

Des abbesses, dépassant les limites de leur institution, s'arrogeoient des fonctions qui leur étoient étrangères; elles donnoient la bénédiction au peuple dans les églises de leurs monastères. Des abbés, despotes inhumains, exerçoient sur leurs moines une odieuse et barbare mutilation. Des veuves et des jeunes filles, consacrées à la retraite et à la religion, oublioient leur vocation et leurs devoirs, transformoient la solitude des cloîtres en des écoles de mondanité, et écrivoient à leurs amans des lettres galantes. Des religieux, déshonorant la sainteté de leur état, ne rougissoient pas de s'enivrer dans les lieux publics. D'affreux soupçons s'élevoient contre certains prêtres, qu'on accusoit de s'être prêtés par l'appât de l'or à trahir le secret de la confession. Des aventuriers couroient les rues et les grands chemins, traînant des chaînes en signe de pénitence, et étalant à tous les regards le spectacle honteux d'une dégoûtante nudité. Un relâchement désordonné gagnoit toutes les issues du sanc-

tuaire, et parmi les gardiens de la morale évangélique on ne découvroit plus que quelques serviteurs fidèles, qui avoient résisté à la corruption presque générale. Charlemagne ne put supporter une licence qui obscurcissoit l'éclat de son règne et déshonoroit la sainteté du christianisme; il proscrivit d'aussi crians abus, et réprima ces abominables scandales.

Outre ceux de Francfort et d'Aix-la-Chapelle, il fit tenir divers conciles pour le rétablissement de la discipline et pour arrêter quelques points de controverse.

On connoît plusieurs ordonnances de ce prince qui défendent de se faire moine sans avoir obtenu la permission de l'empereur, de recevoir des prêtres avant l'âge de trente ans, et de donner sans nécessité le voile aux jeunes filles avant l'accomplissement de leur vingt-cinquième année.

Les canons de l'Eglise et les capitulaires du monarque font voir que le baptême se donnoit ordinairement par immersion et non par infusion, comme il se pratique

de nos jours, et que ce sacrement, hors les cas de danger imminent, ne s'administroit que dans les solemnités des fêtes de Pâques et de la Pentecôte.

Le baptême des cloches étoit déjà établi et consacré par la religion. Un capitulaire d'Aix-la-Chapelle défend cette cérémonie. L'abolition de cet usage dut peut-être sa cause à quelque pratique qu'on aura jugée superstitieuse.

La psalmodie de l'Eglise, dans les commencemens, étoit simplement une prononciation ferme et soutenue, plutôt qu'un véritable chant. Le pape S. Grégoire avoit depuis long-temps remplacé cette récitation trop uniforme par des accords plus mélodieux. La réforme grégorienne avoit été adoptée en Italie : Charles dont les oreilles, lors de ses voyages à Rome, avoient peut-être été agréablement flattées de la psalmodie romaine, voulut par la suite introduire en France la méthode des Italiens, afin de donner aux cérémonies religieuses plus d'éclat, de pompe et d'attrait.

Pour remplir son but, il avoit amené avec lui des chantres romains qu'il chargea d'instruire les chantres français. L'entreprise étoit difficile. On se piquoit dans les Gaules de chanter aussi bien qu'à Rome, et d'ailleurs la voix rude, pleine et éclatante des chantres français ne put jamais s'accommoder à l'harmonie délicate des voix italiennes. Des églises adoptèrent en entier le nouveau chant; dans d'autres il se fit un mélange des deux manières de psalmodier qui durà encore long-temps.

C'est aussi Charlemagne qui introduisit les orgues en France; elles y étoient inconnues avant Pepin. Les musiciens d'Italie, appelés par le monarque, apprirent aux Français à toucher de cet instrument. Il fut perfectionné de plus en plus, et ses accords mélodieux portèrent dans l'ame un si douce extase et une si agréable jouissance, qu'une femme en mourut de ravissement et de plaisir : ce fait est attesté par un écrivain du neuvième siècle.

Le prince, qui ne laissoit pas les choses

imparfaites, voulut aussi faire adopter la liturgie romaine, il rencontra de très-grandes difficultées ; mais l'autorité de Charlemagne et l'amour que lui portoit la nation triomphèrent de tous les obstacles. Il en fut de même que de la psalmodie : elle fut suivie dans la plus grande partie des églises; et les autres firent un mélange des deux liturgies, avec quelques changemens qu'on crut raisonnables et nécessaires.

Le décret d'un concile tenu à Tours en 813 enjoint aux évêques de traduire leurs instructions en langue tudesque, ou en langue romaine rustique (1), afin d'être compris et entendus des fidèles. On peut conclure de cette ordonnance que le peuple ne se servoit plus de la langue latine.

Les légendaires nous font part des deux

(1) La langue tudesque étoit en usage chez les anciens Francs et les autres nations germaniques. Elle subsiste encore en Allemagne. La romaine rustique étoit le langage des anciens Gaulois Romains, vrai latin dans le principe, mais qui est devenu fort commun, et qui a donné naissance à notre langue française.

anecdotes suivantes. Un habitué de la chapelle de l'empereur, ayant été nommé évêque, invita ses amis à un grand repas en réjouissance de sa nomination, et ne put se rendre le jour suivant à l'office du matin, où il devoit chanter un répons. Pour avoir manqué à son devoir, le prince destitua le nouvel évêque, et donna son bénéfice à un pauvre clerc moins paresseux, qui avoit rempli le ministère de l'ecclésiastique qui se trouvoit absent et chanté le répons à sa place.

Un prélat venoit de mourir : le monarque demanda quelle somme avoit léguée aux pauvres le pontife décédé : Deux livres d'argent, répondit-on. *Bien mince viatique pour un si long voyage,* reprit un jeune clerc. « Je vous nomme pour le » remplacer, dit l'empereur; mais n'ou- » bliez jamais ce mot ».

On peut induire de ces exemples que Charlemagne avoit dans ses Etats la nomination des évêchés; ce qui est conforme au sentiment de Mézerai, qui dit expres-

sément que les évêques et le pape Adrien abandonnèrent à cet empereur le droit de donner l'investiture des évêchés et même celui d'élire les papes.

Le moine de Saint-Gal nous a laissé une anecdote assez singulière, qui prouve que l'empereur tentoit tous les moyens possibles de ramener les évêques à la sainteté et aux nobles vertus de leur ministère.

L'un d'eux, riche bénéficier, au lieu d'employer en aumônes une partie de ses revenus qui, selon l'esprit de la religion, doit être le partage du pauvre, dépensoit sa fortune en inutiles superfluités. Le prince, instruit de cette conduite, envoya vers le prélat un étranger qui se dit arriver des pays éloignés, et avoir apporté de ses voyages un animal rare et extraordinaire. L'évêque, grand amateur d'objets curieux, le paya une somme exorbitante. Il se trouva que ce phénix si vanté n'étoit qu'un rat qu'on avoit parfumé.

Charlemagne, à qui l'argent fut remis, l'étala un jour dans son palais en présence

d'un grand nombre d'évêques, en leur disant : « Voilà, Messieurs, ce que l'un de
» vous, prenant compassion de la misère
» d'un malheureux marchand, lui a donné
» pour le prix d'un rat seulement. Ce pro-
» cédé vous paroît louable sans doute, et
» vous êtes édifiés en voyant une si juste
» dispensation du bien de l'Eglise qui
» est le patrimoine des pauvres ».

L'acheteur, qui étoit présent, resta confus en recevant cette leçon, et devint l'objet de la raillerie publique.

Dans un mémoire destiné à être présenté par l'empereur aux prélats assemblés : « Nous leur demanderons (aux évêques), dit le monarque, rigide observateur de la morale chrétienne, et voulant réformer les mœurs du clergé ; nous leur de-
» manderons si c'est avoir quitté le monde
» et avoir Dieu seul pour partage, que de
» ne montrer d'autre ambition que celle
» d'augmenter ses richesses et d'amasser
» des trésors, en promettant le paradis
» aux hommes simples, et les menaçant
» des

» des peines de l'enfer, pour épouvanter » leurs consciences, les engager à se dé» pouiller de leur patrimoine, et en frus» trer leurs héritiers légitimes ».

Il paroît que cette plainte n'étoit pas sans fondement ; car un concile, tenu à Châlons deux ans après (813), dit expressément « qu'on reproche aux prélats » d'inviter ler riches à léguer leurs biens » aux églises ; mais que rien ne doit être » plus éloigné de la pensée d'un évêque ». Ce n'étoit pas répondre directement ; il ne s'agissoit pas de ce que les évêques devoient faire, ce point étoit décidé, mais de ce qu'ils faisoient réellement.

Des historiens prétendent que Charlemagne établit la dîme en faveur des ministres de l'évangile ; du moins sous les règnes précédens, cet impôt n'existoit point. « Avant ce prince, dit l'auteur de l'Es» prit des Lois, les dîmes pouvoient être » prêchées, mais elles n'étoient point éta» blies ». Des règlemens du temps de Charlemagne en ordonnent la perception, mais

l'exécution en étoit presque toujours éludée. Le peuple paroissoit peu disposé à alimenter par cette onéreuse contribution le luxe des prêtres, déjà si scandaleux aux yeux de la nation. Un concile de Francfort a la naïveté de nous annoncer dans un de ses capitulaires comme un fait avéré et hors de doute, qu'en une certaine année de disette où les épis s'étoient trouvés vides, on avoit entendu distinctement dans les airs la voix des démons qui faisoient aux hommes un reproche de n'avoir pas payé la dîme, et qui se glorifioient d'avoir dévoré les grains pour les punir.

ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

Séparés par une foible distance d'un monarque juste, actif et infatigable, qui a l'œil constamment ouvert sur leurs opérations, les subordonnés sont plus sur leurs gardes, craignent davantage d'éluder les lois et de commettre des injustices, parce qu'ils aperçoivent presque à leurs côtés le grand réparateur des torts et des injures, qui tient d'une main des récompenses pour couronner le zèle et la vigilance d'un magistrat intègre, vertueux et éclairé, tandis qu'il montre de l'autre la punition exemplaire réservée au juge inique et prévaricateur. Aussi les abus du pouvoir sont ordinairement plus rares et moins communs aux alentours du trône, ou si la confiance du prince est quelquefois trompée, sa volonté prompte, impartiale, a bientôt réparé les torts commis par l'ignorance ou par la perversité de ceux qu'il avoit investis d'une portion de sa puissance.

Mais quand un grand intervalle met une épaisse barrière entre le gouvernement et ses délégués, ceux-ci, plus éloignés de la surveillance, semblent trouver plus de facilité et moins de risque à s'écarter de la ligne directe de leurs devoirs, et à faire pencher à leur gré la balance de la justice. D'ailleurs, en attendant que les réclamations des opprimés aient atteint les degrés du palais du prince, l'exécution d'un injuste arrêt ne se trouve pas suspendue, et pèse avec toutes les formes d'une austère rigueur sur les malheureuses victimes de l'iniquité. Souvent le mal est devenu irréparable.

Pour obvier à cet inconvénient, et appeler tous les administrés à la jouissance des droits sacrés de sa clémence et de sa justice paternelle, Charlemagne ne se contenta point d'avoir établi sur tous les points de ses Etats des juges particuliers pour vider les différens des peuples; il choisit à sa cour, parmi les hommes les plus éclairés, les plus instruits et les plus incorruptibles,

un certain nombre de commissaires, que l'on appela *missi dominici*, envoyés du maître. Ces magistrats supérieurs, investis de toute la confiance du prince, et forts d'une vénération méritée par une vie pure et irréprochable, étoient chargés de parcourir les divisions de l'empire Ils tenoient de grandes assemblées dans les provinces. Ils examinoient attentivement la conduite des juges, et punissoient avec une scrupuleuse sévérité leurs écarts et leurs prévarications. Le tribunal de ces ennemis de la foiblesse et du crime étoit l'asile de l'orphelin timide et persécuté. Devant eux la voix craintive de l'opprimé pouvoit se faire entendre. Là le spoliateur du pauvre étoit obligé de comparoître et de rendre compte des jugemens iniques que sa bouche avoit prononcés. Toutes les répresentations, toutes les défenses étoient écoutées; mais malheur au méchant, au fourbe et à l'oppresseur. La stricte équité présidoit aux délibérations de ces inspecteurs, impassibles comme la loi dont ils se mon-

troient les sages interprètes, fermes et invariables comme la volonté du souverain dont ils étoient les vénérables organes.

Quand les magistrats particuliers eurent enfin reconnu que le prince avoit continuellement les yeux ouverts sur leurs actions et sur leur conduite; qu'il vouloit tout connoître par lui-même ou par de sages représentans incapables de le tromper: quand ils furent intimement persuadés que son désir constant étoit que les administrateurs et les juges fussent les amis, les avocats, les pères du pauvre, et non des artisans de discorde et d'iniquité; que leur ministère devînt un ministère de paix et de concorde; que l'auguste caractère de magistrat ne fut point profané par des hommes pervers, dont la vie est souvent un long et douloureux scandale; que l'administration de la justice ne fût confiée qu'à des mains pures et à des personnes dignes par leurs talens et leur incorruptibilité de siéger dans le sanctuaire de Thémis; que tout espoir étoit enlevé à la mali-

gnité, à l'ignorance et à l'intrigue d'en imposer plus long-temps à la surveillance du prince ; quand les juges furent enfin convaincus que le pouvoir suprême, ferme et invariable dans ses principes d'ordre et de justice, proscrivoit tous les abus, et ne souffroit pas la plus légère trace de malveillance et de partialité, alors ils se pénétrèrent du noble sentiment de leur propre valeur et de leur dignité personnelle. Ils apprécièrent tout le mérite de leurs augustes fonctions. Ils apprirent à se respecter eux-mêmes, à corriger leurs mœurs, à se montrer les fidèles et véritables gardiens des lois, et à mériter la confiance du souverain et des administrés. Alors on vit revivre dans les cœurs l'amour du bien public, et le louable désir de favoriser de tout son pouvoir les efforts généreux et les vastes conceptions d'un héros, qui n'avoit en vue que la gloire et la félicité de sa nation.

On doit présumer néanmoins que la sagesse de Charlemagne s'étendit jusqu'à

la précaution de ne point fixer le départ des commissaires pour les différentes villes de l'empire. Quand on attend les potentats, ou les délégués du pouvoir suprême, les intéressés ont soin de tout préparer d'avance. On cache aux yeux des surveillans tout ce qui pourroit leur porter ombrage, ou déceler l'insouciance coupable des magistrats prévaricateurs. Les abus ont disparu ; tout paroît dans l'ordre, annonce la joie, la richesse et l'abondance. Les plaintes du malheureux sont étouffées par le bruit des acclamations qui accueillent le prince ou ses représentans; mais, quand leur char a dépassé les limites de la ville ou de la province, tout rentre dans le même état qu'auparavant; les anciens abus reparoissent, l'éclat mensonger s'évanouit; le peuple voit s'éloigner avec regret le protecteur que le ciel lui envoyoit dans son affliction et sa détresse, et il n'a pas profité des bienfaits qu'il espéroit et qu'il avoit droit d'attendre de la présence de son souverain, ou de celle d'un ministre, qui

venoient dans la ferme intention de réparer tous les torts et de faire cesser toutes les injustices.

Si les travaux guerriers, si les soins qu'il prenoit de l'administration générale, n'eussent pas absorbé tous ses momens, il est hors de doute que Charlemagne, bon, généreux, équitable, eût voulu visiter en personne l'étendue de son vaste empire, et voir de ses propres yeux si ses intentions bienfaisantes recevoient leur pleine et entière exécution. Et en effet, quel spectacle plus intéressant que celui d'un souverain qui, se dérobant aux jouissances du trône, parcourt, sans avoir été annoncé, les provinces soumises à sa domination, qui jette un œil observateur sur tout ce qui l'environne, qui examine par lui-même et sans aucun intermédiaire, si les lois ne sont point violées, si les abus sont déracinés, si le commerce vivifie les villes, si l'abondance règne dans les campagnes, si le peuple est véritablement content et véritablement heureux. Quand les acclamations retardent pour

ainsi dire son passage, ce ne sont point des applaudissemens commandés, des applaudissemens mercenaires, leur source est pure, c'est le cœur seul, c'est le sentiment qui les produit. Dans ces voyages inattendus, la munificence peut répandre des bienfaits, sans craindre que des dépositaires infidèles n'en détournent la juste et légale distribution. Les malheureux feront entendre personnellement leurs plaintes et leurs réclamations : des mains intéressées ne les repousseront pas : au contraire, un prince ami de l'humanité les accueillera, les écoutera avec une ame sensible, avec la tendre sollicitude d'un père, et des paroles pleines de douceur et de consolation feront entrer l'espérance dans le cœur des infortunés. Le souverain jouira délicieusement du bonheur que sa présence aura inspiré, et satisfait de soi-même et du bien qu'il aura pu faire, il rentrera dans son palais accompagné des marques de la reconnoissance et des bénédictions du peuple.

On doit aussi à Charlemagne la sage

ordonnance qui enjoint aux juges d'être à jeun pour rendre la justice. Avant lui, les particuliers avoient le droit de venger la mort de leurs parens ; il abolit cette coutume barbare, et y substitua une amende pécuniaire; il ordonna que les faussaires auroient le poing coupé.

L'usage du duel avoit déjà été inutilement proscrit par les rois ses prédécesseurs; il crut parvenir à le rendre moins fréquent, en l'avilissant aux yeux des guerriers; les armes tranchantes et meurtrières furent défendues ; le bâton et le bouclier purent seuls être mis en usage pour vider ces querelles particulières.

Enfin jamais prince ne fut si jaloux de voir la justice administrée avec la plus grande célérité que l'empereur Charlemagne. A chaque instant du jour on le trouvoit prêt à écouter les plaintes de ses sujets. Cette auguste fonction lui paroissoit être le premier, le plus noble et le plus précieux devoir des souverains. Il avoit expressément recommandé qu'on l'éveillât

à toutes les heures de la nuit, pour répondre à tous ceux qui viendroient le consulter ou lui demander audience. Si le comte du palais n'avoit pu terminer dans la journée toutes les affaires portées à son tribunal, le prince avançoit le moment de son lever pour les terminer lui-même. Le temps de s'habiller n'étoit point perdu pour le bien public; il étoit employé à entendre les raisons et les moyens de défense des parties. Jamais Charlemagne ne différa d'écouter le moindre de ses sujets, et ne remit la cause à un autre moment: il l'expédioit sur l'heure. Au milieu des discussions litigieuses, la sérénité brilloit sur son visage; jamais on n'y remarqua la trace la plus légère d'impatience, d'inquiétude ou d'ennui; et tous ceux qu'il avoit jugés s'en retournoient contens et satisfaits de la sagesse de ses décisions.

C'étoit par suite de son amour pour la régularité, la saine morale, pour le bon ordre et pour tout ce qui tient à la tranquillité générale et à l'amélioration des

mœurs, qu'il recommandoit aux grands de l'Etat l'humilité et les bons exemples, aux juges une sévère impartialité, aux inférieurs la soumission et l'obéissance, au clergé l'austérité de conduite et l'observation de la discipline ecclésiastique, à tous les Français, en un mot, la concorde et la fraternité.

Tel étoit le noble emploi qu'il faisoit du pouvoir suprême! L'exercice de la souveraine puissance devenoit dans ses mains un ministère encore plus auguste et plus respectable, qui tendoit uniquement à éteindre le germe de toutes les passions, et à réunir la nation entière par l'accomplissement des devoirs réciproques et par les liens des vertus publiques et particulières.

« Croira-t-on, dit le savant abbé de
» Mably, que je parle de la cour d'un
» roi, si je dis que les officiers du palais
» étoient chargés d'aider de leurs conseils
» les malheureux qui venoient y chercher
» du secours contre la misère, l'oppres-
» sion et la calomnie, ou ceux qui, s'étant

» acquittés de leurs devoirs avec distinc-
» tion, avoient été oubliés dans la distri-
» bution des récompenses? Il étoit ordon-
» né à chaque officier de pourvoir à leurs
» besoins, de faire passer leurs requêtes
» jusqu'au prince, et de se rendre leur
» solliciteur. Qu'il est beau de voir les ver-
» tus les plus précieuses à l'humanité de-
» venir les fonctions ordinaires d'une char-
» ge, et, par une espèce de prodige, les
» courtisans changés en instrumens du
» bien public, en ministres de la bienfai-
» sance du prince! »

ASSEMBLÉES NATIONALES.

Nous lisons dans l'histoire que Pepin le Bref convoquoit chaque année au mois de mai les chefs de la noblesse et du clergé, pour conférer avec eux sur la situation et sur les besoins de l'Etat. Charlemagne, prince vraiment populaire, chercha à donner un nouveau degré de perfection à cet établissement. Deux grandes assemblées furent convoquées tous les ans par son ordre, l'une au commencement du printemps, l'autre vers la fin de l'automne. Il connoissoit les droits imprescriptibles du peuple, jusqu'alors humilié par les hauteurs du clergé et l'orgueil de la noblesse. Il voulut l'intéresser au bien public, en le faisant participer avec les grands à la souveraineté nationale. En conséquence le Champ de Mai redevint l'assemblée générale de la nation : chaque comte fut chargé de députer à cette assemblée douze représentans choisis parmi les citoyens les

plus notables des villes de son arrondissement.

L'assemblée qui se réunissoit à la fin de l'automne n'étoit composée que de seigneurs. On y régloit les gratifications à accorder, et on préparoit les matières à traiter dans la grande assemblée suivante, qui devoit se tenir au commencement de mai. On y examinoit encore les traités faits avec les puissances voisines, et l'on discutoit la question de savoir s'il étoit de l'intérêt de la nation de les renouveler. On cherchoit s'il s'étoit glissé quelques abus dans l'administration intérieure de l'Etat. On travailloit à réprimer ceux qui existoient, à empêcher ceux qui pourroient avoir lieu, et à prévenir tous les maux dont la chose publique pouvoit être menacée.

A l'assemblée générale du mois de mai étoient appelés les évêques, les abbés, comtes, seigneurs, et les députés du peuple. L'état du royaume étoit réglé pour l'année courante, et l'on ne pouvoit changer ni modifier aucun des décrets portés

et

et consentis dans cette réunion nationale. On y faisoit des lois qui devoient être promulguées sous le nom du prince. La puissance législative résidoit essentiellement dans le corps de la nation, et la loi n'étoit autre chose que la volonté du peuple, que le souverain étoit chargé de faire exécuter.

Dans les assemblées politiques, Charlemagne montroit les égards les plus délicats pour la liberté des suffrages. Il avoit assez de puissance, mais trop de délicatesse et de grandeur d'ame pour se rabaisser à l'odieux personnage d'un despote. Il eût pu se montrer tel, car il étoit conquérant, et malheureusement les conquérans veulent presque toujours être despotes ; mais le despotisme les conduit infailliblement à leur perte. Charles, au contraire, jamais ne commande ; toujours il propose, toujours il conseille ; il se fait constamment une gloire aux yeux des Français de tenir son autorité de la volonté de la nation. Ce prince révéré étoit investi d'une puissance personnelle, souvent plus honorable et

plus imposante que celle acquise par la naissance et par les attributs de la souveraineté. Jamais prince n'affoiblit davantage les rayons éblouissans de la majesté du trône. Grand par lui-même, il n'avoit pas besoin d'un éclat étranger pour gagner la bienveillance de la multitude : aussi jamais potentat ne fut plus populaire ; jamais potentat ne fut plus chéri, ni plus adoré.

Les mauvais princes cherchent à diviser pour régner avec plus d'empire : réprouvant de pareils moyens, notre héros cherchoit au contraire à enchaîner tous ses peuples par les liens de l'amitié et de la concorde. *Soyez unis, et vous serez heureux*, leur disoit ce sensible père avec cette franchise, cette bonté d'ame qui en firent l'idole et les délices des Français.

Pour retirer tout le fruit possible de ces assemblées nationales, et perfectionner le sage gouvernement qu'il avoit établi, Charlemagne eut soin de prendre pour ministres des hommes tels que le peuple les eût pu désigner lui-même. Son choix ne tomba

que sur des citoyens amis de la vérité et de la patrie, recommandables par leur discrétion et leur expérience consommée dans les affaires, assez fermes dans la pratique du bien, pour n'être jamais écartés du sentier de la vertu et de la route du devoir par l'appât des présens, par la flatterie, l'amitié, l'intérêt et les liaisons du sang. L'empereur enfin ne vouloit s'entourer que d'hommes capables d'être associés au grand honneur de discuter et préparer avec leur souverain les moyens d'établir la félicité publique.

RENAISSANCE DES LETTRES.

L'intention de Charlemagne n'avoit pas été seulement de rendre les Français la plus puissante nation de l'univers par la gloire des armes et la sagesse de ses institutions, il voulut encore rallumer dans ses Etats le flambeau des sciences qui avoit été éteint au milieu de la barbarie et de l'ignorance des siècles précédens. Ce grand prince ne redoutoit point l'éclat des lumières ; il savoit qu'un empire s'illustre encore davantage par la douce influence des lettres et le perfectionnement de l'esprit humain, que par les ravages et les fléaux de la conquête ; que la Grèce, l'Egypte et l'Italie seront toujours plus célèbres par leurs superbes ruines et les savantes productions de leurs génies littéraires, que par la valeur des héros qu'elles montrent à l'admiration du monde, couronnés de lauriers, et portés sur des chars de triomphe.

Charlemagne réunissoit en lui seul tous les genres d'érudition; il vouloit faire participer ses peuples à l'accroissement et au bienfait des connoissances humaines. Il engagea les évêques à ouvrir deux espèces d'écoles : les petites écoles devoient être établies par-tout pour l'instruction des enfans, auxquels on apprendroit à lire et à écrire; on devoit placer les grandes écoles dans les cathédrales et les monastères pour enseigner l'arithmétique, le chant de l'église et la grammaire. Une chaire particulière de langue grecque fut établie dans la ville d'Osnabruck.

Le monarque avoit amené de Rome le célèbre Alcuin, Anglais d'origine, personnage considéré par sa vertu et son érudition. Ce fut par le conseil de cet homme savant, que le prince établit une académie dans son propre palais, et dont il se fit honneur d'être membre. Il assistoit régulièrement à toutes les séances : les gens d'esprit de la cour furent admis dans cette assemblée. La dialectique, la rhétorique

et l'astronomie étoient les matières qu'on y traitoit ordinairement. Ceux qui faisoient partie de cette réunion se donnèrent divers noms académiques, par exemple, les dénominations de *Pindare*, *Homère*, *Dametas*, *Candidus*. Charlemagne prit le nom de *David*.

Cette académie, instituée par Charlemagne, paroît avoir été le berceau de l'université de Paris, dont plusieurs érudits, et notamment du Boulay, le reconnoissent comme fondateur. Jaloux de faire luire dans toute l'étendue de ses Etats le flambeau des lettres et des sciences, il institua, à l'instar de celle de Paris, deux autres grandes académies ou universités, la première à Pavie et l'autre à Bologne.

Alors les sciences, exilées et presque anéanties sous les derniers rois de la race mérovingienne, reparurent dans un asile consacré par la présence de leur restaurateur, et respirèrent à l'ombre tutélaire du trône. Alors l'ignorance ne fut plus regardée comme un honneur. L'œil d'un héros

protecteur chercha le génie dans toutes les classes et dans tous les pays ; il réunit en France un grand faisceau de lumières pour éclairer, instruire et réformer les peuples.

On vit bientôt la France régénérée reprendre une face nouvelle. Plusieurs savans sortirent de ces écoles célèbres. Pour anoblir les talens et l'instruction, le prince récompensa magnifiquement ceux qui enseignèrent ou se distinguèrent dans ces académies. Alcuin, Théodulfe, Angilbert, Hilduin, Pierre Pisan eurent part à ses plus grands bienfaits. Amalarius Fortunatus, archevêque de Trèves, fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Michel Curopalate, empereur d'Orient. Eginard, qui nous fournit d'amples matériaux pour cet ouvrage, Eginard, secrétaire de Charlemagne, fut fait chancelier de l'empire et ensuite inspecteur des bâtimens. Des écrivains prétendent qu'il devint gendre de l'empereur. Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que la fortune et l'éclat des dignités l'accompagnèrent dans

tous les temps; il fut dans la suite gouverneur du jeune Lothaire, fils aîné de Louis le Débonnaire.

Parmi ces hommes de génie, ceux qui jouirent le plus de la familiarité du prince sont sans contredit Alcuin et Théodulfe; ils étoient moins les protégés que les amis, les confidens de leur maître : noble prérogative de la science; distinction glorieuse qui fait honneur à ces deux savans, autant qu'à Charlemagne lui-même qui les éleva jusqu'à lui.

Alcuin, esprit vaste, étendu, avoit considérablement acquis dans ses voyages; ses talens l'avoient déjà fait avantageusement connoître. Le monarque se l'attacha et l'appela à sa cour. Les talens d'Alcuin le rendirent digne d'être nommé gouverneur de l'académie impériale. Il fut pourvu enoutre des abbayes de Saint-Loup de Troyes, de Ferrieres, de Saint-Josse sur mer, de Saint-Martin de Tours. Il forma un disciple nommé Raban, qui est l'auteur du *Veni, Creator.*

Charles prenoit un plaisir singulier à se faire accompagner de ces savans dans ses expéditions, pour mettre à profit leur conversation et en retirer des connoissances utiles. Partant un jour pour l'Italie, il invitoit le célèbre Alcuin à abandonner les murs enfumés de l'abbaye de St.-Martin de Tours, pour venir visiter les monumens et les palais de la superbe Rome. « Sous ces voûtes enfumées, disoit le phi-
» losophe, règnent la paix, le silence, la
» tranquillité, et la vue de la maîtresse du
» monde me rappelle sans cesse le fra-
» tricide qui ensanglanta ses fondemens ».

Théodulfe, originaire de Lombardie, personnage rempli de lumières et d'une imagination féconde, dont les poésies passent pour les meilleures du temps, étoit évêque d'Orléans et abbé de saint-Benoît sur Loire. Nous lui devons cette hymne dont l'église chante le commencement pendant la procession qui a lieu le jour des Rameaux : *Gloria, laus et honor tibi sit, Rex, Christe, Redemptor*, etc.

Au milieu des embarras de l'administration tant intérieure qu'extérieure, Charlemagne avoit les yeux ouverts sur les écoles de son empire; il ne se déchargeoit pas sur les maîtres du soin de l'éducation publique : il veilloit en même temps sur les professeurs et sur les disciples; souvent il examinoit les compositions de ces derniers. Dans un collége qu'il avoit fondé, et dans lequel les enfans du peuple et les enfans de la noblesse recevoient une instruction commune, il s'aperçut que les premiers obtenoient une supériorité marquée sur leurs compagnons d'étude. Pour encourager leurs progrès, il donna des éloges à leur assiduité et à leur travail, et leur promit de les élever de préférence aux charges et aux dignités de l'empire. Il se tourna ensuite vers les enfans des nobles, et dit à ceux-ci : « qu'ils comptoient sans doute sur le mérite de leurs ancêtres, mais qu'ils devoient songer que leurs pères avoient reçu leur récompense, et que le gouvernement ne réservoit et ne devoit ses bien-

faits qu'à ceux qui remplissoient ses vues, et qui, par une instruction solide et des études brillantes et approfondies, se rendoient capables de l'honorer et de le servir un jour ».

Le monarque lui-même étoit si désireux d'apprendre, que, pour mettre à profit tous ses momens, il se faisoit lire à table, tantôt la Bible, tantôt l'histoire de ses prédécesseurs.

Afin que les soldats, occupés au métier des armes, pussent participer à une partie de l'instruction générale que Charlemagne donnoit à ses peuples, il fit composer un recueil de chansons guerrières qui retraçoient les belles actions des premiers rois, et célébroient les hauts faits de notre histoire. Nos héros chantoient gaîment ces chansons nationales, lorsque leurs chefs les conduisoient aux combats et à la victoire.

Ainsi le génie de Charlemagne redonna la vie à la littérature et aux sciences. Lui-même devint, je ne dirai pas le prince, mais l'homme le plus instruit de son siècle. Les

savans dont nous venons de parler développèrent le germe des immenses talens de ce monarque et fécondèrent ses heureuses dispositions; il passoit à travailler avec eux le temps que lui laissoit l'administration des affaires. Pierre Pisan ou de Pise lui montra la grammaire; Alcuin, la rhétorique; d'autres lui enseignèrent la dialectique. Il égala et souvent surpassa ses maîtres : il savoit le grec, les langues vivantes et étrangères. Il parloit le latin; néanmoins l'on s'apercevoit que les beautés de cette langue lui étoient plus familières quand il écrivoit en vers que quand il écrivoit en prose.

Le monarque avoit beaucoup de goût pour l'astronomie. Pendant la nuit il se levoit souvent, afin d'observer le cours des astres : on cite de lui des observations savantes sur les aurores boréales, les éclipses et les autres phénomènes célestes. La médecine et la physique entroient aussi dans ses études. Il recommandoit particulièrement de s'occuper de cette dernière, et

avoit même consacré dans son palais un édifice qui portoit le nom d'*hippocratica tecta*. Les plus célèbres médecins du temps étoient admis à sa cour et jouissoient de sa protection et de sa faveur, quoiqu'il usât sobrement de leur ministère, la diète étant l'unique remède qu'il employât dans ses indispositions. La connoissance des arts utiles et agréables ne lui étoit pas étrangère; on prétend que ce fut d'après ses plans qu'on construisit cette superbe basilique d'Aix, si vantée dans les fastes de son empire.

MONUMENS PUBLICS.

Avide de toute espèce de gloire, Charlemagne voulut également immortaliser son règne par des établissemens publics, et faire voir à son siècle et à la postérité qu'il attachoit à tous ses ouvrages la grandeur de ses conceptions et de son génie. Il fit bâtir dans la ville d'Aix un magnifique palais, qu'il rendit digne de devenir la demeure des maîtres de l'empire. Les historiens nous ont laissé la description la plus pompeuse de ce superbe monument, qui dut paroître le plus grand prodige et la plus étonnante merveille chez une nation qui sembloit n'avoir eu jusqu'alors aucun goût, aucune idée d'architecture. On vit avec admiration s'élever à la voix d'un héros un édifice majestueux, dont la beauté, l'élégance et les proportions annoncèrent une prompte et hardie révolution dans les arts.

On l'avoit décoré de vastes portiques,

d'immenses et longues galeries, où pouvoient se mettre à couvert tous les soldats et tous les officiers de service. Au dessus étoient les appartemens destinés à l'habitation des seigneurs de la cour du prince. On avoit distribué de grandes salles pour les conférences ecclésiastiques, pour les diètes des grands vassaux de la couronne; d'autres étoient désignées pour les audiences du grand aumônier ou apocrisiaire, chargé de juger toutes les affaires religieuses dont le prince ne s'étoit pas réservé la connoissance; pour celles du comte du palais, dont les décisions s'étendoient à tout ce qui regardoit la maison du monarque; pour les audiences du grand référendaire, gardien de l'anneau royal et impérial, qui signoit les grâces et expédioit toutes les lettres; enfin pour celles de tous les grands officiers et les grands dignitaires de l'empire.

Le palais d'Aix pouvoit loger commodément, non seulement tous les officiers domestiques du prince, mais encore tous

les députés des vastes pays soumis à la France, les évêques et les seigneurs que des affaires personnelles appeloient à la cour du souverain, et les vassaux qui les accompagnoient.

Le cabinet du monarque étoit disposé de manière que, sans sortir de sa chambre, il étoit à portée de voir tous ceux qui entroient dans les autres appartemens du palais. On doit faire honneur à Charlemagne de cette disposition particulière. Il savoit que rien ne doit échapper à l'œil du maître.

Mais les écrivains du temps ne tarissent point sur les éloges qu'ils donnent à la magnificence de la superbe église ou chapelle qu'il fit bâtir auprès de cet auguste palais, auquel elle communiquoit par la plus élégante galerie. C'est d'elle que la ville d'Aix a pris son nom. Le corps de Charlemagne y fut déposé, comme nous l'avons dit précédemment. Il fit de cette cité la capitale de son empire. Rien n'avoit été épargné pour la décoration de cette vénérable

nérable basilique. Eginard nous dit que c'étoit un édifice vraiment admirable pour le travail et la structure. Les murs de Verdun avoient été rasés en punition de la révolte de l'évêque; les pierres carrés que l'on retira des démolitions furent employées à la construction de la chapelle d'Aix. On mit à contribution toutes les richesses, toutes les ruines de l'Italie. Pour la soutenir, l'orner et l'embellir, on transporta en Westphalie les plus beaux marbres de Rome, et ces superbes colonnes, précieux débris du palais impérial de Ravenne. Les portes et les balustres étoient de bronze; les chandeliers du sanctuaire, tous les vases qui servoient au service divin, étoient d'or ou d'argent; les ornemens enfin et les objets destinés au culte des autels étoient d'une richesse inestimable. Un globe d'or massif surmontoit le dôme qui couronnoit ce majestueux édifice.

Charlemagne avoit encore enrichi la ville d'Aix-la-Chapelle de bains vastes et spacieux, que la nature et l'art s'étoient

plus à embellir. Cent personnes pouvoient aisément nager dans ces bassins délicieux sans l'incommodité de se rencontrer au milieu des eaux. On les avoit pratiqués auprès du palais impérial. La natation étoit un des amusemens favoris du monarque. Il prenoit souvent ce divertissement avec ses enfans, ses officiers, et les militaires attachés à sa personne, sans avoir égard au rang et à la dignité; imitant en cela l'empereur Auguste qui ne dédaignoit pas de se baigner avec ses soldats. Les historiens nous rapportent que notre héros excelloit dans cet exercice comme dans tous les autres.

On fait encore honneur à Charlemagne de divers établissemens d'un ordre inférieur, et qui n'opérèrent pas une si grande sensation que les merveilleux ouvrages d'Aix-la-Chapelle.

On lui attribue aussi des réparations faites à l'église de Saint-Denis, antique et vénérable sanctuaire, qui posséda pendant des siècles, sous ses voûtes silencieuses, la

dépouille mortelle de nos anciens monarques. Après la violation de leurs tombeaux et la dispersion de leurs cendres, l'église de Saint-Denis étoit condamnée à disparoître du sol de la France; bientôt ses ruines augustes alloient attester les fureurs de la destruction et de la barbarie. Déjà des mains profanes ébranloient les murs de cette arche sainte!

Mais le gouvernement a soustrait à la dévastation ce respectable monument de la piété de nos pères. Il suffisoit peut-être qu'il portât une légère empreinte des travaux du siècle de Charlemagne (1) pour appeler de justes regrets et d'honorables

(1) Charlemagne étant encore roi, acheva la restauration de l'église de Saint-Denis commencée par Pepin; la bénédiction en fut faite en 775 par Fulrad, abbé du monastère, en présence du monarque lui-même, qui assista à cette pieuse cérémonie.

Cette église fut fondée dans le cinquième siècle par les soins de sainte Geneviève, ensuite agrandie par le roi Dagobert.

Des constructions faites jusqu'à Charlemagne, il n'existe que le portail et les deux tours.


V*

souvenirs; des réparations ont été promptement ordonnées pour ce superbe édifice, regardé comme un de nos plus beaux temples par la hardiesse et la légèreté de son exécution. L'église de Saint-Denis est enfin rendue à son ancienne destination, et continuera de servir de sépulture à la famille de nos souverains.

MOEURS ET COUTUMES.

L'infanterie seule étoit connue dans les armées sous les rois de la première race; mais Charlemagne changea la tactique militaire et employa la cavalerie en nombre égal à l'infanterie. Les machines de guerre étoient à peu près les mêmes que celles dont les Romains faisoient usage: les armes, très-commodes et très-légères au commencement de la monarchie, devinrent ensuite très-pesantes. Pour être majeur, il falloit se trouver en état de pouvoir porter les armes; de là, sous les Mérovingiens, la majorité des rois étoit fixée à quinze ans: dans des temps postérieurs, à cause de l'augmentation du poids de l'armure, elle fut fixée à l'âge de vingt-un ans. On remarque que les Français ne quittoient jamais leurs armes; la coutume étoit de les déposer seulement quand on alloit à l'église.

On comptoit alors par nuits et non par jours, coutume qui étoit usitée dans l'an-

tiquité. Moïse nomme toujours le jour avant la nuit.

La démarcation du territoire ecclésiastique étoit abandonnée au clergé, sous la surveillance du prince; le territoire civil étoit partagé en un certain nombre de gouvernemens ou duchés, dirigés par douze comtes, révocables à volonté par le souverain, et rarement révoqués.

Les enfans des seigneurs étoient ordinairement élevés à la cour des rois. Les grands briguoient la faveur de les attacher au service du monarque, pour appeler sur eux les bienfaits du gouvernement, et leur faciliter les moyens d'obtenir quelque emploi dans un âge plus avancé.

Pour faire voir que l'on pardonnoit une injure, on jetoit par terre un fil de son manteau : cette cérémonie annonçoit la cessation de toute haine et de toute inimitié.

Les comtes étoient chargés des frais de l'entretien et de la réparation des ponts et chaussées, des bacs établis sur les rivières et sur les fleuves; mais s'il s'agissoit d'une

nouvelle construction, aucune dignité, aucun rang, aucune profession ne dispensoit de contribuer à la dépense commune.

Les impôts semblent avoir consisté dans une multitude de péages et de douanes. Ces perceptions devoient entraver le peu de commerce qui pouvoit exister alors. Le droit de passe sur les routes fut en activité sous l'empire de Charlemagne. On voit que l'on payoit pour le dommage fait aux chemins par les roues, etc. : les bêtes de somme, les voitures étoient assujetties à une taxe pour traverser les ponts.

Tout homme libre, à l'exception de ceux qui ne possédoient aucune terre, étoit soldat, et devoit marcher à ses dépens, et sans délai, sous les ordres de son seigneur ou comte, lorsque le canton étoit commandé pour la guerre.

Charlemagne établit la livre de compte composée de vingt sous, généralement adoptée après lui. Il rendit leur valeur intrinsèque aux monnoies qu'on avoit altérées sous son règne. La découverte de faux

fabricateurs engagea ce prince à ordonner que dorénavant elles seroient exclusivement fabriquées dans l'intérieur du palais impérial.

La misère ne devoit pas se montrer dans un Etat où le monarque vouloit qu'il n'existât aucun malheureux. La mendicité fut donc sévèrement réprimée, et chaque commune obligée de donner du travail à ses pauvres ou de pourvoir à leur subsistance; le prince défendit expressément de fournir aucun secours aux mendians valides, qui refuseroient de s'adonner à quelque genre d'occupation utile.

Les emplois ne furent pas cumulés sur la même tête. Un comte ne possédoit qu'un seul comté, un prélat n'avoit qu'un évêché. Cette égale répartition des grâces faisoit plus de contens et plus d'heureux. Si Charlemagne se départit quelquefois de cette sage mesure, ce fut pour récompenser d'éminens services ou de grands talens, et afin de donner aux savans les ressources nécessaires pour se livrer sans inquiétude

à leurs travaux littéraires; et encore cette exception eut-elle lieu dans des occasions extraordinairement rares, et pour des raisons de la plus haute importance.

Les Français étoient un des peuples les plus passionnés pour la chasse. Cet exercice étoit du goût du prince, qui prenoit quelquefois cet amusement pour se distraire des soins pénibles de l'administration.

L'empereur crut qu'il ne falloit dans un Etat qu'un même poids et qu'une même mesure; l'égalité en fut établie par son ordre dans toute l'étendue de sa domination.

Il paroîtroit que les rois avoient coutume de se faire accompagner par leurs femmes quand ils marchoient pour quelque expédition. Charlemagne menoit toujours son épouse à l'armée, où elle paroissoit plutôt comme la simple compagne d'un guerrier, que comme une princesse qui partageoit la couche du monarque.

On voit qu'il étoit défendu aux minis-

tres de l'évangile d'assister aux représentations des histrions.

Dans les ouvrages de Théodulfe, on trouve l'hospitalité spécialement recommandée, et l'usage d'enterrer les morts dans les églises proscrit comme un abus très-ancien.

Le prix du bled, des vins et des étoffes étoit fixé. Il existoit une défense expresse de vendre plus cher dans les temps de disette. Les lois somptuaires eurent lieu sous l'empire de Charlemagne : vêtu avec la plus grande simplicité, il donnoit l'exemple, et vouloit être imité de ses peuples.

L'empereur montroit lui-même tant d'économie, qu'on a peine à la concilier avec sa grandeur et sa puissance. « Il » ordonna, dit Montesquieu, qu'on vendît les œufs de ses basses-cours et les » herbes inutiles de ses jardins, et il avoit » distribué à ses peuples toutes les riches- » ses des Lombards et les immenses tré- » sors de ces Huns qui avoient dépouillé » l'univers.

Les cours plenières eurent beaucoup d'éclat sous le règne de ce prince; elles avoient lieu à Noël et à Pâques, à l'occasion d'un mariage ou d'un heureux événement. Elles duroient ordinairement sept jours. Les plus grands seigneurs y assistoient et y faisoient une prodigieuse dépense, au milieu de la joie, des festins, des jeux et des danses de toute espèce. Les rois y mangeoient en public, revêtus des ornemens royaux, et la couronne sur la tête. Les hérauts d'armes jetoient avec profusion de l'argent au peuple, en criant: *Largesse du plus grand des rois.* Les cours plenières se tenoient ordinairement dans les grandes villes, quelquefois en pleine campagne. On les voit très-fréquentes sous la seconde dynastie: elles ont duré jusque sous le règne de Charles VII.

CONCLUSION.

« Lorsqu'en parcourant les annales
» de la monarchie française, dit élo-
» quemment un de nos orateurs chrétiens,
» M. Guillon, on vient à s'arrêter sur le
» règne de Charlemagne, quelle foule
» d'impressions vives et profondes saisit
» et occupe l'ame toute entière! on se croit
» transporté dans un monde nouveau, loin
» du cercle des événemens ordinaires, par
» delà même ce théâtre brillant où les hé-
» ros semblent s'élever si fort au dessus du
» commun des hommes. Ce ne sont pas
» seulement les siècles héroïques que l'on
» croit voir se renouveler; mais comme
» si les siècles, comme si la nature elle-
» même n'eussent pas été capables de pro-
» duire ce composé, vraiment inouï, de
» tant de qualités diverses, on se demande
» si en effet Charlemagne ne fut qu'un seul
» homme, ou plutôt si les écrivains de ce

» temps-là n'auroient pas accumulé dans
» une seule vie les exploits de plusieurs
» grands hommes, et ramassé dans un
» petit nombre d'années les événemens
» d'une longue succession de temps.

» Des villes défendues par des peuples
» entiers, des citadelles imprenables, de
» vastes contrées, ne formant par le con-
» cert de leurs opérations qu'une seule
» forteresse, tombant *à l'aspect d'un*
» *seul homme;* tous les obstacles de l'art
» et de la nature soumis et changés en ins-
» trumens de victoire; un royaume si éten-
» du et toujours en guerre, gouverné com-
» me au sein de la plus profonde paix; le
» génie du législateur rehaussant le génie
» du héros guerrier; les plus vastes con-
» ceptions de la politique achevant l'ou-
» vrage toujours incertain des conquêtes;
» l'Europe devenue presque toute entière
» un seul empire dirigé par les lois ou par
» l'influence de sa renommée; et l'avenir
» associé aux bienfaits répandus sur les
» générations présentes: il faut l'avouer,

» tout dans ce règne semble tenir de la fa-
» ble ou du prodige. Jamais spectacle plus
» imposant ne s'étoit offert à l'admiration
» des hommes. L'éloquence épuiseroit vai-
» nement ses plus riches couleurs pour re-
» tracer ce long triomphe de tout un règne,
» ce magnifique tissu d'événemens extra-
» ordinaires. La poésie, accoutumée dans
» son essor hardi à franchir les bornes du
» monde, à se répandre dans une nouvelle
» nature, pour en rapporter ses fictions
» merveilleuses, pourroit à peine égaler
» le simple récit des faits que l'histoire
» nous raconte du règne de Charlemagne.

» Ils en seront à jamais les témoins,
» et ces rochers des Alpes traversés tant
» de fois par ses invincibles légions avec
» la rapidité des aigles qui fondent sur
» leur proie, et ces fleuves, barrières que
» la nature et l'art opposèrent vainement
» à sa marche triomphante; et cette Ita-
» lie, où il lui suffisoit de se montrer pour
» qu'elle reconnût en lui son vainqueur
» et son maître; et cette Germanie anti-

» que, géant aux cent bras, tour à tour
» enchaîné par sa valeur ou désarmé par
» sa sagesse.

» Celui-là qui tient dans ses mains les
» destinées des empires et le cœur des
» rois, le Dieu des armées, qui, dans
» tous les temps, a su faire des révolu-
» tions humaines l'instrument de ses des-
» seins, a choisi parmi les peuples de
» l'Europe un peuple pour être son hé-
» ritage de prédilection, et parmi ce peu-
» ple, il veut se donner un prince *selon*
» *son cœur*, qu'il marquera d'un sceau
» particulier, qu'il conduira par la main
» dans le désert, sur les cimes des monta-
» gnes, au fond des abîmes, à travers les
» traits et les feux, et par-tout faisant mar-
» cher devant lui son esprit de terreur qui
» souffle les tempêtes sur les royaumes,
» attaque ses ennemis jusqu'au plus pro-
» fond de leurs cœurs, en y imprimant
» l'épouvante : voilà ce que le Seigneur
» avoit résolu ; et Charlemagne fut donné
» à la terre ».

Jamais souverain des trois dynasties n'a élévé si haut l'honneur et les destinées du nom français. La France regretta long-temps ce héros, dont elle doit se vanter et s'enorgueillir. Les présages qui l'agitoient aux approches de sa mort étoient un hommage public et vraiment sincère, que l'amour de la nation rendoit à la personne de son empereur. Si la tombe se fût entr'ouverte pour engloutir un despote, un tyran, les peuples indignés, prévoyant la fin de leur esclavage, auroient entendu avec satisfaction sonner sa dernière heure; mais la perte d'un Titus porte la tristesse et la désolation dans tous les cœurs.

Et en effet prince commanda-t-il jamais avec plus d'empire l'amour, l'attachement, le respect et l'admiration du monde. Employant pour le bonheur des hommes les innombrables ressources que lui fournissoient et l'inépuisable fécondité d'une imagination libérale, et la source intarissable des richesses de la puissance suprême, il ferma toutes les plaies de l'Etat,

l'État, il répara tous les désastres, il abolit tous les genres d'oppression et réprima tous les oppresseurs. Il proscrivit toutes les institutions vicieuses, et donna à ses sujets les lois les plus appropriées aux usages de son temps. La gloire le couvrit de tous ses rayons et l'environna d'innombrables trophées : il parut sur le trône entouré de tous les attributs de la bienfaisance; et les nations de la terre, éblouies de l'éclat de ses vertus éclatantes, et réunies dans un même sentiment de soumission et d'amour, s'inclinèrent avec respect devant la majesté impériale, et proclamèrent Charlemagne le bienfaiteur du genre humain.

Si, modérant son ardeur bouillante et guerrière, cet infatigable monarque ne se fût pas laissé emporter par l'amour de la gloire dans le tourbillon et l'embarras des conquêtes; s'il eût ménagé davantage le sang des peuples; si ses longs voyages, ses courses multipliées, n'eussent sans cesse interrompu ses utiles et intéressans travaux; s'il se fût abandonné tout entier à son goût

pour les lois, les sciences et la félicité du genre humain, quels prodiges eût enfanté son génie, puisqu'en courant continuellement d'un bout de l'Europe à l'autre, il a opéré de si grands et de si incroyables miracles.

Les détracteurs de la gloire militaire lui reprocheront ses projets gigantesques d'envahissement, sa soif immodérée des conquêtes, ce zèle impolitique, et en opposition avec les sages maximes de l'évangile, qui le portoit à propager chez les peuples voisins la religion chrétienne, à renverser les autels de leurs dieux et à les forcer les armes à la main d'abjurer la croyance et le culte de leurs pères. Ils lui reprocheront les dévastations et les ravages commis par ses armées, la barbare exécution du duc de Frioul et du duc de Gascogne, le massacre inhumain de ces malheureux et intéressans Saxons, qu'il eût dû protéger et défendre plutôt que de les exterminer.

A ces reproches opposons des actions louables, grandes, magnanimes.

Il tira sa nation de la barbarie où elle étoit plongée ; il rétablit l'ordre, mit un frein à la licence, ressuscita le génie des arts et ranima le flambeau des lettres éteint par l'ignorance et la superstition. Il fonda des académies, des écoles publiques. Il donna à son peuple les institutions les plus libérales et les plus favorables à l'humanité. Il créa le peu de bien qu'il pouvoit faire, et s'il n'en fit pas davantage, les circonstances l'arrêtèrent dans son essor généreux. Sa charité bienfaisante embrassoit tous les hommes sans distinction. Les payens eux-mêmes l'appeloient le père de l'univers.

Quant à sa passion pour la guerre, elle étoit dans les mœurs du siècle. On ne reconnoissoit alors de véritable honneur que la gloire des armes. Tous les peuples, jaloux les uns des autres, ne cherchoient qu'à dominer l'un sur l'autre ou à s'entre-détruire. Il étoit donc utile et nécessaire que Charlemagne fût guerrier pour l'intérêt de sa nation. Les rois pacifiques

étoient souvent vaincus et renversés du trône par leurs voisins, plus adroits ou plus expérimentés dans l'art des combats.

Dans cette alternative, il valoit mieux subjuguer les autres que de se laisser subjuguer soi-même. Les Sarrasins, les Huns, les Danois et toutes les peuplades barbares qui environnoient l'empire n'avoient d'autre ambition que celle d'anéantir la puissance des Francs; et sans un héros tel que Charlemagne, qui savoit diriger les forces et les ressources d'une nation valeureuse, dès-lors ils seroient peut-être venus à bout d'envahir notre belle patrie. La foiblesse des successeurs immédiats de ce prince nous en fournit une preuve bien triste et bien sensible.

Du moins, sous son règne le territoire ne fut point entamé, il plaça sur les frontières des bornes que l'ennemi sut respecter et n'osa franchir. Les sources de la richesse nationale furent alimentées par le courage du monarque, et jamais elles ne furent taries. Les historiens du temps, malgré

l'état de guerre permanent qui devoit occasionner de grandes dépenses, ne nous parlent point de vexations exercées sur les Français, du poids des impositions qui pesoient alors sur les administrés, des cris du mécontentement du peuple ; ils ne nous entretiennent au contraire que du bonheur des citoyens, que de leur amour et de leur profonde reconnoissance pour celui qu'ils appeloient leur protecteur et leur père.

Par sa bravoure, il accula aux poles les nations incivilisées. Là, son bras vigoureux les tint impuissantes et pour ainsi dire enchaînées. Son attitude imposante recula de près d'un demi-siècle les dévastations de ces Normands, qui plus tard, et sous la race Carlovingienne, fondirent sur nos provinces, pillèrent et couvrirent de sang et de ruines nos cités populeuses et nos campagnes fécondes.

Si le prince qui lui succéda eût eu en partage le génie et l'activité de ce grand homme, il eût conservé intact le dépôt de

la gloire et de la puissance paternelles; les membres de la seconde dynastie n'auroient pas donné à l'univers l'affligeant et scandaleux spectacle de leurs querelles impies, sanglantes, parricides. Ils n'eussent pas eu la douleur de voir, au milieu des dissensions qui déchiroient le sein de la patrie, renverser par des mains sacrilèges l'ouvrage du réformateur, et démembrer le riche et précieux héritage qu'il avoit laissé à ses descendans. La France, fière du nom de Charlemagne, fière de ses nobles institutions, fière de ses lauriers et de ses triomphes, fût restée plus long-temps assise au premier rang des nations, et la race Carlovingienne, quand les cendres du conquérant fumoient encore, n'auroit pas laissé si précipitamment échapper de ses mains le sceptre du monde.

Nous sommes trop amis de la vérité pour prétendre que notre héros fut exempt d'erreurs, et qu'aucune faute n'a entaché sa mémoire.

Nous accorderons que Charlemagne

a payé un tribut aux préjugés de son siècle ; mais, malgré cette concession, Charlemagne, cité au tribunal de l'histoire, restera placé à ce haut degré de grandeur et de prééminence, que lui a assigné cet examinateur sévère des actions des hommes, ce juge des peuples et des rois. Elle l'a irrévocablement proclamé invincible guerrier, législateur habile, sage et prudent réformateur, exact et fidèle observateur des traités (1), prince instruit, savant et éclairé, protecteur des sciences et des arts, le génie tutélaire de l'empire, le plus extraordinaire des hommes, le plus respecté des potentats.

La main du Temps efface insensiblement du Temple de Mémoire le nom des rois foibles et pusillanimes ; mais l'Immortalité y a gravé en caractères ineffaçables celui de ces princes d'un cœur no-

(1) Jamais Charlemagne ne rompit le premier les conventions et les traités. Il les scelloit quelquefois avec le pommeau de son épée, en disant : « Je l'ai scellé » du pommeau, et je le soutiendrai avec la pointe ».

ble et généreux, formés par la providence pour l'ornement et la réformation du genre humain.

Mille ans ont passé sur les cendres de Charlemagne, et depuis mille ans Charlemagne a traversé avec toute sa gloire l'espace immense qui nous sépare. Porté sur les éloges de ses contemporains, entouré de l'admiration des siècles et de tous les attributs de sa renommée, il se présente encore avec la même confiance au jugement de l'impartiale postérité.

FIN.

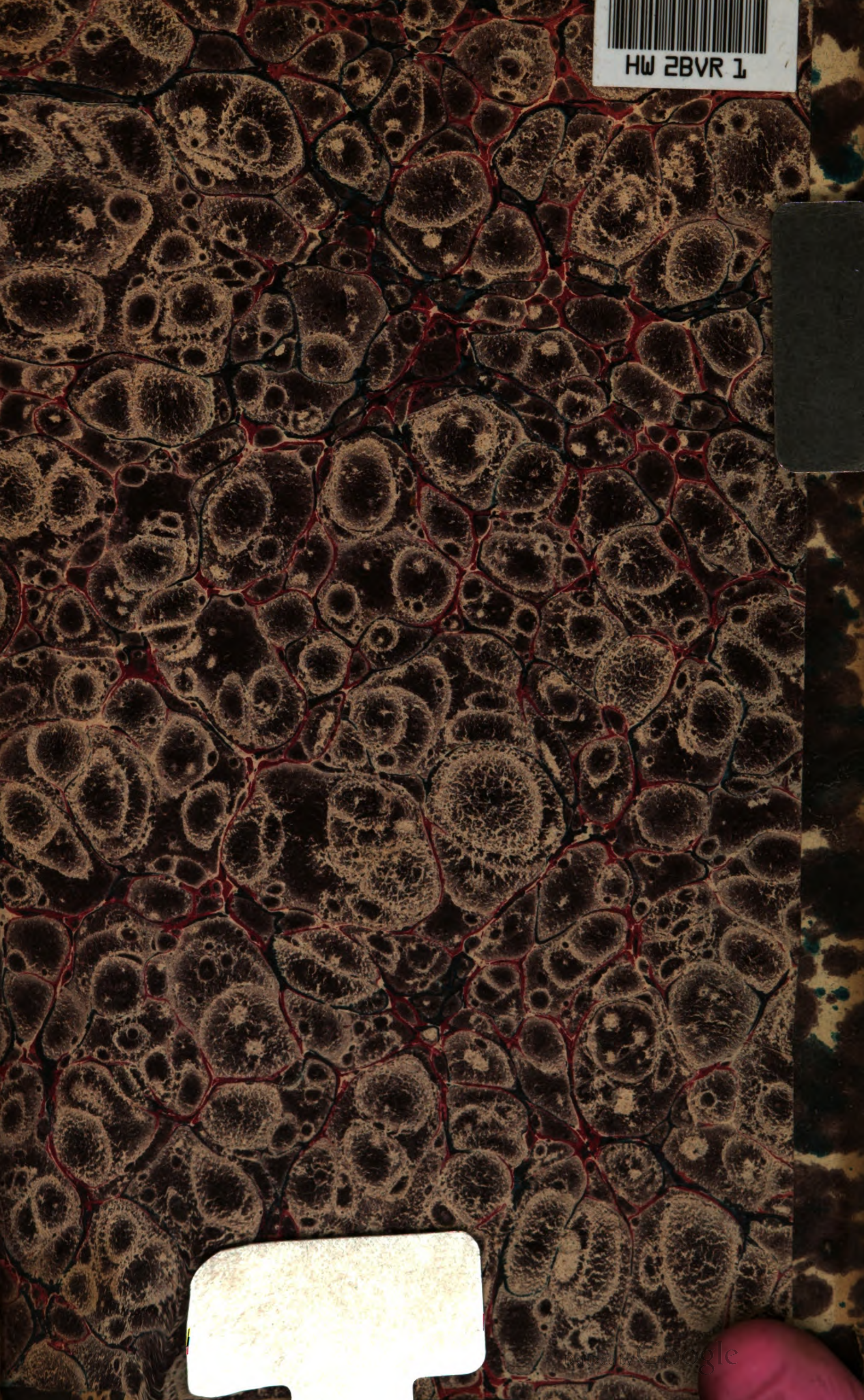
TABLE.

CHARLEMAGNE EMPEREUR.

Fin de la Table.

De l'Imp. de P. N. Rougeron, Imp. de S. A. S. Mad. la Duchesse Douairière d'Orléans, rue de l'Hirondelle, N. 22.




HW 2BVR 1

